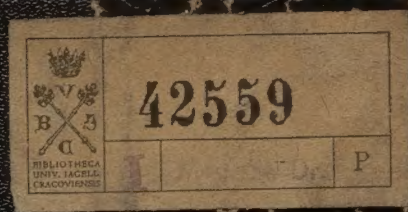



V
B
C
42559
I

DE L'HOMME
ET
DE LA FEMME,

Considérés physiquement

DANS L'ÉTAT DU MARIAGE.

*Par M. de L***, Chirurgien.*

Avec Figures en Taille-douce.

SECONDE PARTIE.

Prix, 6 liv. relié.



A VARSOVIE,

Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi;

Et à PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

Du Mariage.

*AR-TOUT où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage.* (a)

LE grand homme qui a dit cela connoissoit bien l'impulsion que la Nature a donné aux deux sexes; il auroit dit, par-tout où deux personnes se ren-

(a) *De l'Esprit des Loix*, Liv. XXIII. Chap. X.

contrent il se fait une union, s'il n'eut envisagé cette alliance que du côté de l'instinct ; mais l'ordre moral & politique a dû établir des loix relatives à la multiplication de l'espèce, & le besoin de subsistance a resserré les limites du plaisir. Parmi les Nations mêmes qui ignorent que les loix gouvernent une quantité innombrable d'hommes, une sorte de convention semble avoir attaché l'homme à la femme par des nœuds plus ou moins serrés, plus ou moins doux, plus ou moins bizarres; mais qui n'en sont pas moins respectables eux yeux de la Nature, si l'homme & la femme s'unissent pour remplir ses vues.

Le mariage existe parmi les Nations dont les mœurs ont le moins de rapport avec les nôtres; (*a*) mais la différence

---

[*a*] La société la première & la plus naturelle est

des climats y apporte des nuances infinies, à travers lesquelles on reconnoît toujours l'empreinte de la Nature.

Les hommes qui renoncent volontairement aux douceurs que procurent l'union des sexes, en se privant des charmes variés qui en résultent, peuvent être comparés à ces statues de marbre isolées que le sculpteur a travaillées avec soin, mais auxquelles il n'a donné aucun caractère des passions. On admire la beauté du marbre, la régularité des traits, mais cette admiration est froide, comme le sujet qui l'a fait naître; & c'est vainement que

---

celle de l'homme avec la femme; les voyageurs n'ont jamais rencontré de Peuple qui l'ait ignorée Le P. Charlevoix nous représente les habitans du Paragai, vivans d'insectes & de serpens, sans gouvernement, sans demeure fixe, & n'ayant pour tout langage qu'un espèce de sifflement; ces peuples néanmoins, ainsi que plusieurs autres Nations de l'Amérique, chez lesquelles il n'y a ni loi, ni règle, contractent des mariages qui subsistent,

l'artiste me représente une Vestale avec le feu sacré ; mon cœur n'en est pas plus ému. Je n'ai qu'à fixer ces grouppes où tout est vivant & en action, les adieux d'un amant, DIDON qui pleure ENÉE, la douleur de PORCIE après la mort de BRUTUS, le courage héroïque d'ARRIE, ... mes yeux bientôt ne voient plus le marbre, il s'anime, c'est mon cœur qui voit, qui sent, s'échauffe, s'embrase, en prenant l'intérêt le plus vif aux situations qui l'agitent. J'entends les complaintes de l'amant qui se sépare de sa maîtresse; je vois dans les yeux de DIDON le feu du désespoir; je pleure BRUTUS avec PORCIE ; la femme de PETUS parle, j'entends ces mots sublimes, qu'elle adresse à son époux en lui présentant le poignard dont elle s'est frappée; *Petus non dolet ; tiens Petus, il ne m'a point fait de mal.*

LE repos, l'inertie n'est point dans

la Nature; cette ſtoïcité, ce ſilence des paſſions tant préconiſé par les Philoſophes eſt étranger à l'homme; tout eſt action, mouvement dans l'univers; & les êtres dont la nobleſſe annonce la ſupériorité, bien loin d'étouffer en eux les germes de fécondité qu'ils ont reçu du Créateur, doivent un tribut ſacré à la Patrie, dont la Nature ne les diſpenſe jamais. Tout, dans la Nature, annonce à l'homme ſes devoirs; il ne s'y ſouſtrait que par l'illuſion des préjugés, & l'empire qu'a ſur lui l'amour de l'indépendance, & plus encore les attraits trompeurs du libertinage & de la débauche. Je ne parle point ici du célibat qu'embraſſent les perſonnes qui jurent ſolemnellement de mourir aux paſſions, ou de les éteindre par les jeûnes, les cilices, les macérations: les célibataires criminels, qui, répandus dans la ſociété, la corrompent en affoibliſſant

les liens qui unissent les époux, sont plus dangereux, plus à craindre que les hommes fervens qui fuient les objets capables de s'opposer à la tranquillité de leur état. C'est aux célibataires, qu'aucuns sermens n'ont enchaînés, que la patrie adresse les reproches que mérite leur ingratitude.

O hommes ! leur dit-elle, j'ai tout fait pour vous; en naissant vous avez trouvé des Loix qui, de leurs remparts, ont écarté l'injustice ou la force qui vouloient vous soumettre à un joug dur & pénible. Votre naissance, vous la devez à ces mêmes loix, qui ont facilité l'union de vos ayeux..... Ils ont entendu ma voix, ils ont augmenté les individus en vous donnant le jour... Faut-il que vous ayez à rougir d'être ingrats? Faut-il que dans mon sein, vous jouissiez des priviléges que j'ac-

corde aux vrais citoyens, ſans partager leurs travaux? La diſcorde allume la guerre, la trompette ſonne, les hommes ſe réuniſſent, ils vont combattre; ſi les infirmités de la vieilleſſe retiennent leurs bras, ils ont encore du ſang à répandre pour la cauſe commune. Ce vieillard généreux embraſſe ſes enfans; allez, leur dit-il, ſecourir la patrie; que je vous doive la tranquillité qui va régner ſur mes derniers momens: puiſſiez-vous, couverts de gloire, venir réjouir mon cœur à la vue des lauriers qui ceindront vos têtes! Et vous, idifférens aux révolutions qui m'agittent, hommes inſenſibles! qui ne connoiſſez aucuns des charmes attachés au véritable Amour, que m'offrirez-vous? Vos bras affoiblis par la débauche? Vos cœurs flétris, & dans leſquels les paſſions nobles, d'où naiſſent les vertus, n'ont jamais péné-

tré! ..... Comment oserez-vous fixer vos regards sur les héros, dont la valeur assure la félicité publique? Sur les hommes dont la sagesse maintient les loix dans toute leur force? Sur l'habitant des campagnes qui, environné de sa famille, arrache à la terre les moyens de soutenir votre inutile existence? Si mes intérêts ne peuvent vous toucher, serez-vous insensibles à votre situation personnelle? Je passe les instans rapides pendant lesquels la volupté moissonne les forces que vous avoient confié la Nature; j'arrive aux tristes jours où les douleurs déchirent le voile de l'illusion; une vieillesse hâtive introduit la mort dans vos membres affoiblis; vos yeux laissent couler des larmes..... Malheureux! vous insultez la Nature! elle a prévu tout le mal qui pouvoit arriver sur la terre; la douceur du printemps suc-

céde aux rigueurs de l'hiver; à la plante la plus dangereuſe, elle a oppoſé une plante ſalutaire qui en affoiblit les effets vénéneux ; elle a uni la femme à l'homme pour qu'ils tariſſent les larmes que fait couler la douleur ou l'infortune... Quels droits avez-vous de répandre des larmes! c'eſt moi qui dois en verſer ſur votre vie. Que n'avez-vous cherché à former des nœuds qui feroient la conſolation des derniers inſtans de vos jours ?

. . . . . . Quand l'homme qui ſuccombe,
Deſſéché dans ſa fleur, ſe panche vers la tombe;
Qu'il eſt doux qu'une épouſe, en ces momens d'horreur,
De ſon cœur déchiré ſuſpende la douleur;
Il ſemble qu'en ſes bras, il reprenne la vie.
Les pleurs ſont moins amers, quand l'Amour les eſſuie.
Cette jeune beauté le ſerrant ſur ſon ſein,
De ſon fils au berceau le ſourire enfantin,
Ses cris embarraſſés de joie & de tendreſſe,

Cette main foible encore, qui mollement le
presse,
Tout porte dans son ame une nouvelle ardeur. [a]

C'EST sur-tout dans ces derniers instans que l'homme est ému par l'amour paternel ; les mains qui essuient ses larmes sont guidées par la Nature ; tandis que le célibataire ne voit autour de son tombeau que d'avides héritiers, sur lesquels règnent les basses influences de l'intérêt.

L'HOMME qui dédaigne les douceurs produites par l'Amour conjugal, mérite des reproches, il est ingrat envers la patrie, cruel envers lui-même. Les enfans nés d'un commerce illégitime sont l'opprobre de leurs pères ; presque toujours destinés à ramper dans

[a] *La nécessité d'être utile*, Poëme qui a concouru au prix de l'Académie Françoise en 1768, par M. le PRIEUR, Avocat au Parlement.

l'obscurité, un cercle les circonscrit, eux & les auteurs de leurs jours, dans un espace isolé où jamais on n'entend les doux noms de pere & de fils; noms sacrés qui causent cette douce émotion de l'ame! Les plaisirs du cœur sont proscrits de cette triste enceinte; aucun rapport n'y lie dans la société l'enfant qui vient de naître à l'auteur de son existence; celui-ci n'a pas même la confiance de la loi; elle veille à la conservation de l'individu, & force un père & une mère à lui répondre de la vie de l'être qu'elle ne leur permet pas de nommer leur fils!...... (*a*)

[*a*] Nos Rois, par les Réglemens les plus sages, ont pourvu à assurer la naissance des enfans illégitimes. HENRI II. par l'Edit du mois de Février 1566, porte la peine de mort contre la femme qui se trouveroit *dûment atteinte & convaincue d'avoir célé, couvert & occulté, tant sa grossesse que son enfantement, sans avoir déclaré l'un ou l'autre, &*

S'IL eſt un ſupplice pour les célibataires, dont le cœur n'eſt point dépravé, c'eſt ſans doute le ſpectacle attendriſſant d'une famille dont tous les membres ſont liés par la Nature & les Loix. Quelle ſource de ſenſations délicieuſes offrent au laboureur, ſa femme, ſes enfans !

Vous le rendez heureux, volupté douce &
pure !
Attachée à l'himen, aux nœuds de la Nature,
L'épouſe qu'il choiſit partage ſes travaux ;
De l'ami de ſon cœur, elle adoucit les maux.
Ses enfans ſont ſa joie, ils ſeront ſa richeſſe ;

ſans avoir prins de l'un ou de l'autre témoignagne ſuffiſant, même de la vie ou mort de ſon enfant lors de l'iſſue de ſon ventre..... CHARLES IX, HENRI III, HENRI IV, LOUIS XIII, LOUIS XIV, LOUIS XV, ont porté leur attention ſur ces objets. La forme des mariages, les peines portées contre le concubinage, celles contre le rapt, &c. &c. ſont ſtatuées dans les Edits & Déclarations que M. LERIDANT a raſſemblés dans ſon *Code Matrimoniale*, imprimé en 1766.

Il verra leurs enfans entourer ſa vieilleſſe,
Et ſur ſon front ridé, rappellant la gaieté,
Prêter encore un charme à ſa caducité. [a]

Les travaux champêtres offrent auſſi des plaiſirs, & on les rettouve par-tout où la Nature conſerve ſes droits. Lorſque les bleds prêts d'être enſevelis ſous les plantes ſtériles, demandent le ſecours du laboureur; celui-ci voudroit

.... Délivrer le froment opprimé,
Et par d'autres emplois ſon temps eſt conſumé.
Il conſulte au matin ſa COMPAGNE fidelle:
Elle aſſemble auſſi-tôt ſes ENFANS auprès d'elle;
L'aîné, le fer en main, va devancer ſes pas;
Le plus jeune ſourit emporté dans ſes bras.
Ils partent pleins de joie, ils vont loin du village
Retrancher aux ſillons leur inutile herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en ſon art,
Suit ſa mère en aveugle & limite au haſard,

(a) *Les Saiſons*, Poëme par M. de SAINT-LAMBERT. II. Chant.

Et le fer que conduit sa main mal assurée,
Blesse la jeune plante à CÉRÈS consacrée,
Il voit autour de lui ses frères empressés,
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Chacun dans ce moment croit sortir de l'enfance:
Chacun de son travail relève l'importance.
La mère d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaieté;
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la Nature. [a]

Si l'homme avoit besoin d'encouragement pour faire son bonheur & se rendre utile à la société, ce seroit dans son cœur qu'il faudroit qu'il le cherchât; mais s'il a besoin de loi pour prendre une compagne, si l'intérêt de l'État s'oppose au grand nombre de célibataires qui lui sont inutiles, c'est aux gouvernemens à faciliter les ma-

(a) *Les Saisons*, I, Chant.

riages dans quelques climats, & à les ordonner dans d'autres.

Les Peuples de la Guinée, en Afrique, respirent un air mal sain, & le cours de leur vie en général n'y est pas long : il est donc essentiel que dans ce Pays les Peuples soient forcés au mariage. Chaque année, à certain jour fixé par la Loi du Pays, le Roi rassemble les jeunes garçons & les jeunes filles de ses États, & les marie tous (*a*). L'Isle de Sénégal, terrein naturellement aride, qui ne produit qu'à force de culture & d'engrais, contient néanmoins dans un espace très-borné, plus de 3000 habitans : on sera surpris peut-être que cette contrée ingrate & mal-saine dans tous les temps, soit aussi peuplée qu'elle l'est ; mais la loi y facilite la population, en permettant aux hom-

(*a*) *Journ. Encyclop.* Juillet 1765.

mes d'avoir autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir : leur Isle n'est abondante qu'en maïs & en poissons ; mais ces alimens disposent à la fécondité les douze femmes à qui chaque homme se borne assez généralement. (*a*) Une maladie contagieuse ayant ravagé en 1707, une grande partie des habitans de l'Islande, le Roi de Dannemark, à qui cette Isle appartient, prévoyant l'extinction des Islandois, fit une ordonnance, par laquelle, pour engager ses sujets à passer en Islande, il autorisa les filles de cette Isle à faire jusqu'à six bâtards, sans porter atteinte à leur réputation. Cette ordonnance eut son plein effet ; & ces bonnes filles montrèrent tant de zèle à repeupler leur patrie, qu'on fut bientôt obligé de révoquer un réglement qui leur avoit paru

(*a*) *Journ. Encyclop.* Avril 1764.

ſi agréable ; & même de ſtatuter une peine de la nature du crime, que la pudeur, dit M. ANDERSON, m'empêche de nommer, & qui même eſt en quelque façon, incroyable. (*a*) Les Spartiates inſtituèrent une fête, où ceux qui n'étoient pas mariés, étoient fouettés par des femmes, comme indignes de ſervir la République, & de contribuer à ſon honneur & à ſes progrès.

LES loix de LICURGE n'étoient pas moins rigoureuſes contre ceux qui s'obſtinoient à vivre dans le célibat : elles les excluoient des emplois civils & militaires : ils étoient même, comme les Spartiates, expoſés tous les ans, à une petite cérémonie aſſez déſagréable : Les femmes de Lacédémone alloient les prendre chez eux le premier jour du printemps, les conduiſoient au

---

(*a*) *Hiſt. Nat. de l'Iſlande, du Groënland*, &c. tom. I.

Temple de JUNON en les accablant de plaiſanteries, & leur donnoient le fouet au pied de la ſtatue de cette Déeſſe. (*a*) Les anciennes Loix de Rome cherchèrent beaucoup à déterminer les citoyens au mariage. Les Cenſeurs y eurent égard ſelon les beſoins de la République, & ils y engageoient par la honte & par les peines. CESAR donna des récompenſes à ceux qui avoient beaucoup d'enfans; il déſendit aux femmes qui avoient moins de quarante-cinq ans, & qui n'avoient ni maris ni enfans, de porter des pierreries, & de ſe ſervir de litière. Méthode excellente, dit M. de MONTESQUIEU, d'attaquer le célibat par la vanité. les Loix d'AUGUSTE furent plus preſſantes : il impoſa des peines nouvelles à ceux qui n'étoient point

(*a*) *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*, par M. DE SAINT-FOIX, tom. II.

mariés ; & augmenta les récompenses de ceux qui l'étoient, & de ceux qui avoient des enfans. La Loi d'AUGUSTE trouva mille obstacles ; & trente-quatre ans après qu'elle eût été faite, les Chevaliers Romains lui en demandèrent la révocation. Il fit mettre d'un côté ceux qui étoient mariés, & de l'autre ceux qui ne l'étoient pas : ces derniers parurent en plus grand nombre, ce qui étonna les citoyens & les confondit. AUGUSTE avec la gravité des anciens Censeurs, leur parla ainsi :

« PENDANT que les maladies & » les guerres nous enlèvent tant de » Citoyens, que deviendra la Ville, » si on ne contracte plus de maria- » ges ? La Cité ne consiste point » dans les maisons, les portiques, » les places publiques : ce sont les » hommes qui font la Cité. Vous ne » verrez point, comme dans les fa-

» bles, ſortir des hommes de deſſous
» la terre, pour prendre ſoin de vos
» affaires. Ce n'eſt point pour vivre
» ſeuls que vous reſtez dans le céli-
» bat : chacun de vous a des compa-
» gnes de ſa table & de ſon lit, & vous
» ne cherchez que la paix dans vos dé-
» réglemens. Citerez-vous ici l'exemple
» des vierges Veſtales ? Donc, ſi vous
» ne gardiez pas les loix de la pudicité,
» il faudroit vous punir comme elles.
» Vous êtes également mauvais Ci-
» toyens, ſoit que tout le monde imite
» votre exemple, ſoit que perſonne ne
» le ſuive. Mon unique objet eſt la per-
» pétuité de la République. J'ai aug-
» menté les peines de ceux qui n'ont
» point obéi ; & à l'égard des récom-
» penſes, elles ſont telles que je ne
» ſache pas que la vertu en ait encore
» eu de plus grandes : il y en a de moin-
» dres qui portent mille gens à expoſer

» leur vie, & celles-ci ne vous engage-
» roient pas à prendre une femme, & à
» nourrir des enfans (*a*)? »

Les Loix qui nous gouvernent n'ont jamais forcé la liberté d'un homme, pour lui faire contracter un mariage (*b*), elles ont supposé l'Amour de la Patrie gravé dans le cœur des François assez profondément, pour qu'ils n'aient pas besoin que la crainte des Loix les porte vers l'union la plus douce de la société. Louis XIV se contenta d'en-

---

(*a*) *De l'Esprit des Loix*, Liv. XXIII, chap. XXI.

(*b*) Je ne regarde pas comme libre celui qui s'est mis dans le cas d'être contraint par les Loix d'épouser une personne qu'il a abusée. A Paris, c'est dans l'Eglise de *Sainte Marine*, qu'on marie ceux que l'on condamne à s'épouser. Anciennement on les marioit avec un anneau de paille; étoit-ce, demande M. de Saintfoix, pour marquer au mari que la vertu de celle qu'il épousoit étoit bien fragile? Cela n'étoit ni poli ni charitable. *Essais historiques sur Paris*, tom. II.

courager les mariages, & de récompenser les peres de familles qui auroient un certain nombre d'enfans, nés en légitime mariage. « *Nous voulons*, dit-il, *que dorénavant tous* » *nos sujets taillables, qui auront été* » *mariés avant ou dans la vingtième* » *année de leur âge, soient & demeurent exempts de toutes contributions* » *ou tailles, impositions & autres* » *charges publiques, sans y pouvoir* » *être compris ni employés qu'ils n'aient* » *vingt-cinq ans révolus & accomplis....* » *Comme aussi voulons, que tout père* » *de famille qui aura dix enfans vivans, nés en loyal mariage, non* » *Prêtres, Religieux ni Religieuses,* » *soit & demeure exempt de la collecte, de toute taille.... & autres impositions, contributions..... guet,* » *gardes, & autres charges publiques,* » *si ce n'est qu'aucun desdits enfans*

» *ſoit mort portant les armes pour notre*
» *ſervice, auquel cas il ſera cenſé &*
» *réputé vivant.... Voulons.... que*
» *les gentilshommes & leurs femmes,*
» *qui auront dix enfans, non Prê-*
» *tres, ni Religieux, ni Religieuſes.....*
» *jouiſſent de mille livres de penſion*
» *par chacun an; comme auſſi, ceux*
» *qui en auront douze, de deux mille*
» *livres de penſion..... Voulons pa-*
» *reillement, que les habitans des Vil-*
» *les franches de notre Royaume,*
» *bourgeois non taillables, ni nobles*
» *& leurs femmes, qui auront dix ou*
» *douze enfans comme deſſus, jouiſſent*
» *de la moitié des penſions accordées*
» *aux gentilshommes & à leurs femmes;*
» *qu'ils demeurent en outre exempts,*
» *&c. &c. (a)* »

CET Edit n'eut ſon exécution que

(a) *Edit de* LOUIS XIV; en Nov. 1666.

durant l'eſpace de dix-ſept ans. Tous les priviléges & exemptions qu'il renfermoit furent révoqués par une Déclaration, où ſont expoſés les abus qui s'étoient introduits dans l'exécution de l'Edit (*a*). On voit d'ailleurs que les priviléges accordés à ceux qui ſe marioient à l'âge de vingt ans & *au-deſſous*, devoient néceſſairement exciter au mariage des perſonnes dont la conſtitution pouvoit être encore trop foible, pour donner des citoyens à la Nation. A l'égard des pères de famille que l'Etat récompenſoit pour leur zèle à propager l'eſpèce, ils devoient être rares ; auſſi, dit M. de MONTESQUIEU, il n'étoit pas queſtion, pour encourager la population, de récompenſer des prodiges. Pour donner un certain eſprit général qui

(*a*) *Déclaration* du 13 Janvier 1683.

qui portât à la propagation de l'espèce, il falloit établir, comme les Romains, des récompenses générales, ou des peines générales (*a*).

Il est aisé de s'appercevoir que partout où les mariages sont encouragés, la population augmente. La Hollande est, relativement à son étendue & à la nature de son sol, plus peuplée qu'aucun autre Pays de l'Europe. On observe tout le contraire en Angleterre, parce que le nombre des célibataires y est considérable. J'entends par ces célibataires, des hommes qui ne sont rien moins que chastes, & qui par-là même, énervent la population en introduisant le désordre dans la Société. On trouve, selon M. de Beausobre, un plus grand nombre de garçons en Angleterre, de l'âge de quarante ans,

(*a*) *De l'Esprit des Loix.* Liv. XXIII. chap. XXVII.

qu'on en trouve de l'âge de vingt-cinq dans toute la Hollande : aussi compte-t-on que Londres tire annuellement cinq mille ames des Provinces de l'Angleterre, & cependant le nombre des habitans n'augmente pas. Dans les Etats du Roi de Prusse, il est né depuis 1750, jusqu'en 1756, année commune, quarante & un mille personnes de plus qu'il n'en est mort. Il y a des Pays Protestans, où, sur cinquante-trois, & même sur soixante, il n'y en a qu'un qui se marie. Dans les Pays Catholiques cela est encore pis (*a*).

Un examen réfléchi de la population d'un Etat, est ce qui peut seul guider le gouvernement sur les encouragemens qu'il doit accorder aux mariages. Je dis un examen réfléchi, car ce n'est pas

(*a*) *Introduction générale à l'étude de la politique des finances & du commerce.* Amsterdam, 1765, tom. 2.

la Nation en corps qu'il faut toujours regarder, ce sont les familles qui la composent, dans lesquelles on doit porter un œil qui sache observer. C'est par-là que le gouvernement est à portée de savoir si le nombre des habitans augmente ou diminue. S'il y a des obstacles à la population qu'il est aisé d'écarter, il y en a auxquels il est plus difficile de remédier : ce sont des vices cachés qui tiennent à la constitution de l'Etat, & souvent ce n'est qu'en détaillant ses observations, qu'en les dirigeant plutôt vers les habitations séparées, peu nombreuses, que vers les grandes & opulentes Villes, qu'on découvre le ver qui ronge les hommes, si je peux m'exprimer ainsi (*a*).

(*a*) Ceci n'est point un paradoxe. Supposons que le luxe soit la source de la misère d'une partie des habitans des villes & des campagnes ; alors en fixant la capitale d'un Royaume, & ne fa-

UN des plus grands obſtacles à la population eſt le défaut de ſubſiſtance. C'eſt lui qui fait pouſſer les cris de la douleur à un pere de famille, plongé dans l'indigence, & c'eſt du fond des retraites obſcures, plutôt que des Villes, que s'élève la voix des hommes malheureux.

Hélas! *diſent-ils*, ces doux liens qui ſeuls charmoient nos peines,

---

chant pas combien d'individus ſouffrent, gémiſſent du luxe qui y brille, j'admirerai l'opulence de l'Etat, ſi le luxe l'annonce toujours : ce n'eſt qu'après avoir jetté les yeux ſur les objets plus éloignés que l'illuſion tombe. La magnificence qui m'a frappé perd ſon éclat dès que je ſais que, pour la ſoutenir, il faut lui ſacrifier la ſubſiſtance des malheureux. En ſuppoſant toujours que le luxe faſſe beaucoup de mal dans cet Etat, il aura néanmoins des apologiſtes, & ces apologiſtes ſeront des hommes que le luxe aura éblouis, & qui n'auront jamais jetté les yeux ſur d'autres objets. *En voyant la maiſon d'un payſan*, diſoit un ami de l'humanité, *je dirai à quel degré le luxe eſt monté dans la Capitale.*

Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs ;
A nos tristes enfans nous léguons nos malheurs ;
Tourmentés de leur sort, fatigués de notre être,
Nous pleurons auprès d'eux de les avoir fait naître (*a*).

LE Gouvernement peut seul tarir les larmes de ces infortunés : eh ! n'avons-nous pas lieu de tout espérer de la bienfaisance du Monarque qui règne sur nous ?

LES coutumes barbares qui avoient lieu autrefois dans les mariages sont anéanties ; le maître ne peut forcer son vassal à s'unir à une femme contre sa volonté ; il n'est point le maître de vendre les fruits du mariage de ses vassaux ; ni de les faire racheter par le père & la mère, &c. &c. Ces marques d'un

(*a*) *Les Saisons*. III. Chant.

pouvoir tyrannique ont été abolies à mesure que l'esprit a éclairé le cœur des hommes qui commandoient ; & quelquefois aussi ces abus n'ont cessé que par la punition que les Rois ont infligée aux Seigneurs qui faisoient trembler leurs *Vassaux* & leurs *Serfs*, sous le poids de la tyrannie.

On peut juger de l'état des *Serfs* en France, par une Charrre rapportée dans les *Essais sur Paris* On y voit un GUILLAUME, Evêque de Paris, consentir qu'une fille & un garçon s'unissent, à condition que les enfans qui naîtront de ce mariage, seront partagés entre *Guillaume* & *l'Abbaye de St. Germain-des-Prez* (*a*). Comme parmi

(*a*) *Qu'il soit notoire à tous ceux qui ces présentes verront, que nous* Guillaume, *Evêque insigne de Paris, consent qu'*Odeline, *fille de* Radulphe Gaudin, *du Village de* Cérès, *femme de corps de notre Eglise, épouse* Bertrand, *fils de défunt* Hugon, *du village de* Verrières, *homme de corps de l'Abbaye de* St. Ger-

les enfans il y en a de mieux constitués, de mieux faits, ou qui ont plus d'esprit les uns que les autres, les Seigneurs les tiroient au sort. Ces hommes asservis composoient les deux tiers & demi des habitans de la Nation; ils ne pouvoient disposer d'eux, se marier hors de la terre de leur Seigneur, sans sa permission; il étoit le maître de les donner, de les vendre, de les échanger & de les revendiquer par-tout. L'Abbé de *St. Denis*, en 858, fut pris par les Normands, on donna pour sa rançon, six cens quatre-vingt-cinq livres d'or,

---

main-des-Prez; *à condition que les enfans qui naîtront dudit mariage, seront partagés entre nous & ladite Abbaye; & que si ladite* Odoline *vient à mourir sans enfans, tous ses biens mobiliers & immobiliers nous reviendront; de même que tous les biens mobiliers & immobiliers dudit* Bertrand *retourneront à ladite Abbaye s'il meurt sans enfans. Donné l'an douze cens quarante-deux.* Essais historiques sur Paris, Vol. II. pag. 129. 130.

trois mille deux cens cinquante livres d'argent, des chevaux, des bœufs & *plusieurs Serfs de son Abbaye, avec leurs femmes & leurs enfans. Hugues de Champ-Fleuri*, Evêque de Soissons, en 1155, cherchant un beau cheval à acheter, pour faire son entrée dans cette ville, on lui en amena un pour lequel il donna cinq Serfs de ses terres, *deux femmes & trois hommes* (*a*).

Les Seigneurs exigeoient, dans leurs domaines, la première nuit des nouvelles mariées; mais peu-à-peu, ce droit, aussi honteux qu'injuste, a été converti en des prétentions modiques. Les Chanoines de la Cathédrale de Lyon, prétendoient aussi qu'ils avoient le droit de coucher la première nuit des nôces, avec les épousées de leurs *Serfs* ou *hommes de corps* (*b*). Ce qui se

(*a*) *Idem.* Pag. 131. Vol. V. pag. 153.
(*b*) *Idem.* Vol. II. pag. 137.

pratiquoit ſous le règne de *Saint Louis* étoit plus décent ; les Eccléſiaſtiques faiſoient acheter aux mariés la permiſſion de coucher enſemble la première nuit des nôces & même les deux ſuivantes (*a*). Mais, dit M. de MONTESQUIEU, le Parlement corrigea tout cela.

CETTE autorité ſans bornes qu'exerçoient les maîtres ſur leurs eſclaves, produiſoient quelquefois des ſcènes extraordinaires. Un Seigneur qui poſſédoit une terre conſidérable dans le Vexin Normand, ſe plaiſoit à faire parler de lui par ſes idées ſingulières & bizarres. Il aſſembloit au mois de Juin tous ſes *Serfs* de l'un & de l'autre ſexe, en âge d'être mariés, & leur faiſoit donner la bénédiction nuptiale ; enſuite on leur ſervoit du vin & des viandes, il ſe

(*a*) *De l'Eſprit des Loix.* Liv. XXVIII. Chap. XLI.

mettoit à table, buvoit, mangeoit & ſe réjouiſſoit avec eux ; mais il ne manquoit jamais d'impoſer aux couples qui lui paroiſſoient les plus amoureux, quelques conditions qu'il trouvoit plaiſantes. Il preſcrivoit aux uns *de paſſer la première nuit de leurs nôces au haut d'un arbre, & d'y conſommer leur mariage ;* à d'autres, *de le conſommer dans la rivière d'Andelle, où ils ſe baigneroient pendant deux heures, nuds en chemiſe*, &c. Il avoit une nièce qui aimoit un jeune homme de ſon voiſinage, & qui en étoit éperdument aimé ; il déclara à ce jeune homme qu'il ne lui accorderoit ſa nièce qu'à condition *qu'il la porteroit, ſans ſe repoſer, juſqu'au ſommet d'une montagne qu'on voyoit des fenêtres de ſon chateau.* L'Amour & l'eſpérance firent croire à cet amant que le fardeau ſeroit léger ; en effet, il porta ſa *bien-*

aimée ſans ſe repoſer, juſqu'à l'endroit indiqué ; mais il expira une heure après, des efforts qu'il avoit faits ; ſa maîtreſſe, au bout de quelques jours, mourut de douleur & de chagrin ; l'oncle en expiation de leur malheur qu'il avoit cauſé, fonda ſur la montagne un Prieuré, qu'on appelle *le Prieuré des deux Amans* ; il eſt à une lieue du Pont de l'Arche, & à quatre lieues de Rouen (*a*).

IL y eut quelquefois des circonſtances qui excitèrent les Papes à excommunier un Royaume entier, & alors le mariage étoit interdit. PHILIPPE AUGUSTE ayant voulu répudier INGELBURGE, pour épouſer *Agnès de* MERANIE, le Pape mit le Royaume en interdit ; les Egliſes furent fermées pendant près de huit mois ; on ne di-

(*a*) *Eſſais ſur Paris*, Tom. V.

foit ni Meſſes, ni Vêpres ; on ne marioit point ; *les œuvres du mariage étoient même illicites* ; il n'étoit permis à perſonne de coucher avec ſa femme, dit M. de SAINTFOIX, parce que le Roi ne vouloit plus coucher avec la ſienne, & la génération ordinaire dût manquer en France cette année-là (*a*).

CET Auteur ingénieux, en parcourant les mœurs & uſages des François ſous la premiere race, nous apprend, qu'un homme, quoique marié, pouvoit être promu au Diaconat, à la Prêtriſe & devenir Evêque, en déclarant qu'à l'avenir il ne vivroit plus avec ſa femme que comme avec ſa ſœur : ſon fils obtenoit ordinairement la ſurvivance de l'Evêché. Il n'étoit pas permis d'épouſer la délaiſſée d'un Prêtre ou d'un Diacre (*b*). Il paroit que les

(*a*) Tom. II. Pag. 127.

(*b*) *Idem*. Pag. 74.

choses n'allèrent pas toujours à la bonne foi ; car la plupart des Chanoines & des Curés se marioient. Le Pape Calixte II, dans le Concile de Reims de l'année 1119, excommunia tous les Ecclésiastiques mariés, les priva de leurs bénéfices, défendit d'entendre leur Messe, déclara leurs enfans bâtards, & crut devoir porter la rigueur contre ces êtres innocens, jusqu'à les livrer en proie à l'avarice des Seigneurs : il permit de les réduire en servitude & de les vendre. (*a*).

Les Ecclésiastiques cherchèrent aussi à rendre les mariages plus difficiles, en les défendant entre parens jusqu'au septième degré. Le mari & la femme ne devoient ordinairement approcher des Sacremens ; qu'après s'être abstenus du

(*a*) *Idem.* 123.

devoir conjugal au mois pendant huit jours. On tâchoit de noter d'infamie ceux & celles qui se marioient en troisièmes nôces, les seconds mariages ont été même regardés pendant long-temps comme une *fornication tolérée.* Le Concile de Sarragosse, en 692, défend aux Reines de se remarier, & à tout Prince de les épouser ; il ordonne même qu'elles se fassent Religieuses (*a*).

La superstition avoit introduit anciennement un usage singulier dans le mariage. La troisième fête de Pâques, au rapport de *Jean* BELET, la femme dans plusieurs Provinces battoit son mari, & le lendemain le mari battoit sa femme. La raison qu'il en donne, étoit que cette pratique indiquoit l'obligation dans laquelle sont les époux de se corriger l'un l'autre, & afin d'empêcher aussi que

(*a*) *Idem.* 134 & tom. V. pag. 136.

dans le ſaint temps de Pâques, le mari ne pût exiger le devoir conjugal de ſa femme, ni la femme de ſon mari (*a*).

APRÈS avoir eſſuyé ces différentes révolutions, le mariage devint en France ce qu'il eſt aujourd'hui, un état reſpectable, d'où ſont exclues les perſonnes qui ſe conſacrent à la Religion, comme incompatible avec les fonctions du miniſtère. Excepté ceux que leur état ſépare du mariage, je ne crois pas que les autres hommes aient des raiſons aſſez plauſibles pour s'en diſpenſer; à moins que la Nature n'y ait mis obſtacle par quelqu'accident. Les femmes, diſoit BACON, ſont nos maîtreſſes dans la jeuneſſe, nos compagnes dans l'âge mûr, & nos nourriſſes dans la vieilleſſe. On a donc à tout âge des raiſons de ſe marier. On peut dire auſſi

(*a*) *Récréations hiſtoriques, critiques, morales*, &c., par M. DU RADIER, tom. I.

que dans tous les états les hommes ont des raiſons pour s'attacher une épouſe. Les perſonnes riches n'ont peut-être que cette ſeule manière d'être dans la Nature ; les Magiſtrats ont beſoin de toutes les douceurs de la ſociété, pour adoucir l'auſtérité que l'on contracte dans l'étude des loix ; & la ſociété elle même, a beſoin que les hommes, dont les idées peuvent influer ſur elle, ſachent ce que ſignifient les noms de père & d'époux.

INDÉPENDAMENT des états qui obligent au mariage, il y a encore des raiſons, je ne dis pas de tempérament, j'ai examiné cela ailleurs, il y a encore, dis-je, des raiſons de caractères. Un homme mélancolique a certainement beſoin de compagnie ; celui dont la gaieté annonce le contentement eſt encore dans le même cas. J'ai obſervé pluſieurs de ces hommes joyeux ; ils

le ſont de bonne foi pendant un certain temps ; mais parvenu à un âge mûr, l'allégreſſe les abandonne, ſur-tout lorſqu'ils ſont ſeuls, ou avec les perſonnes qu'ils ont coutume de voir ; leur gaieté, leurs ſaillies ſont commandées pour *les grands jours*, & le reſte du temps ils deviennent pour la plupart mélancoliques, miſantropes, ou bien ils s'efforcent de retenir la joie par la débauche ; & dans ce cas, on ſait bien que les choſes doivent aller encore pis.

UNE claſſe d'hommes auxquels le mariage convient, pourvu qu'ils en modèrent les plaiſirs, ce ſont les hommes de lettres. Mais le tempérament doit moins les porter au mariage, que la néceſſité d'adoucir les travaux de l'étude, par les charmes attachés à la ſociété d'une épouſe chérie. On a obſervé que les mariages des *gens de*

lettres n'étoient pas ceux qui rapportoient le plus à l'Etat ; j'ai lu dans une Fable inconnue aux anciens, a dit DUFRESNI, qu'APOLLON s'étant marié un jour, l'Hipocréne tarit le lendemain. Un génie marié est un génie stérile. En effet, continue DUFRESNI, les productions de l'homme sont bornées, il faut opter, de laisser à la postérité, ou des ouvrages d'esprit ou des enfans (*a*). Cette plaisanterie est vraie jusqu'à un certain point ; on se moquera toujours d'un homme qui se proposera de ne point quitter son cabinet, & qui se proposera aussi de laisser de nombreux rejettons à la postérité ; parce que ces deux genres d'occupations deviennent incompatibles dans beaucoup d'hommes. Mais ce qui éloi-

(*a*) *Amusemens sérieux & comiques.* Amusement XLe,

gne une partie des gens de lettres du mariage, eſt, s'il le faut dire, une ſorte d'indolence, l'amour de l'étude, & par conſéquent du repos, & de la tranquillité phyſique ; un éloignement, je ne dis pas pour les plaiſirs, maïs du moins pour ceux qui attachent & peuvent diſtraire trop fortement. On a néanmoins des exemples d'hommes célèbres qui ont cru devoir prouver à leur ſiécle, que les travaux littéraires n'avoient point étouffé les ſentimens du citoyen. Il ſeroit ſingulier, que l'occupation qui flatte le cœur, l'échauffe, lui donne un plus grand degré de ſenſibilité, en banniſſe les penchans qui peuvent augmenter notre bonheur! LEIBNITZ au milieu des épines de la Philoſophie, de la Métaphyſique, diſputant avec les Anglois touchant l'invention du calcul différentiel, LEIBNITZ, âgé de cinquante ans, voulut ſe marier ; on

lui demanda un délai, & il en profita pour faire des réflexions qui le détournèrent du mariage. Quelques fussent ses réflexions, on peut présumer que son âge & la goutte à laquelle il étoit sujet, les lui suscitèrent; il est consolant pour la société, que ce grand homme ait senti qu'il se devoit à la patrie, autrement que par ses ouvrages. M. HALLEY, disciple du grand NEWTON, vint à Calais observer la fameuse comète qui parut en 1680, & sur laquelle on a tant écrit. De retour à Londres, il se dispose à mettre ses observations en ordre; il commençoit déjà, lorsqu'à travers des calculs arides & immenses, l'Amour lui fit voir *Marie Tooke*; HALLEY en devint amoureux, mais il vouloit finir ses calculs; ce qui lui fut impossible: il épousa *Marie Tooke* en 1682, pour se mettre en état de travailler, & reprit en-

ſuite ſes occupations. (*a*) L'Amour peut mettre cette victoire parmi celles qui lui font le plus d'honneur.

On doit à M. Tissot un excellent mémoire ſur la ſanté des gens de lettres, dans lequel on trouve pluſieurs exemples des mauvais effets que produit le trop d'attachement uu travail. On peut voir dans cet ouvrage le régime que doivent ſuivre les hommes ſtudieux pour conſerver leur ſanté dans le meilleur état qu'il ſoit poſſible, & la réparer lorſqu'elle eſt chancelante. M. Tissot veut rapprocher les hommes de la Nature pour le bien-être phyſique; il y a du chemin à faire pour les hommes de lettres, mais les avantages réels qu'ils doivent en retirer, ſurpaſſent tous les autres, qui le plus ſouvent ne ſont qu'imaginaires. Dès-

[*a*] *Hiſtoire des Philoſophes modernes*, &c. par M. Saverien.

qu'un homme de lettres est véritablement malade, dit M. TISSOT, la première ordonnance qu'on doit lui faire, c'est une cessation absolue de toutes ses études....... Il faut qu'il oublie qu'il y a des sciences & des livres, la porte de son cabinet doit être fermée pour lui, & il doit se livrer uniquement au repos, à la gaieté, aux plaisirs de la campagne, & devenir ce que la Nature a fait les hommes, laboureur ou jardinier: il n'y a que ce moyen de les tirer de leurs méditations, & on ne les rétablit point tandis qu'ils continuent à méditer. Si l'on pouvoit trouver un remède qui suspendît sans danger la faculté de penser, ce seroit le spécifique des maladies des gens de lettres. (a)

JE regarde un studieux dans son ca-

(a) *De la santé des Gens de Lettres*, 1768, p. 221.

binet comme un citoyen utile, ſur-tout s'il dirige ſes travaux vers des objets qui ont pour but le bonheur de ſes ſemblables ; mais il n'eſt pas moins vrai que cet homme eſt hors de la Nature, & qu'on peut regarder les occupations littéraires, comme une maladie, qui attaque l'eſpèce humaine, en minant peu-à-peu la population. Je deſirerois qu'un homme de lettres fût marié, parce que tous les hommes, excepté les Miniſtres de la Religion devroient l'être, & encore, parce que les douceurs de l'union conjugale peuvent calmer la teinte ſombre qui empreint l'imagination d'un homme qui ſe livre trop au travail. Mais il faut qu'il oublie qu'il eſt homme de lettres, lorſqu'il approche ſa compagne ; il ſeroit dangereux de porter dans le ſein des plaiſirs, une imagination affaiſſée ſous le poids fatigant de l'étude. Qu'il ſe regarde comme

un homme malade, & qu'en ſuivant les ſages conſeils que j'ai donnés d'après M. TISSOT, il ſe rapproche de la Nature, pour pouvoir travailler à la reproduction de ſon être.

APRÈS la claſſe des hommes de lettres, dont la plupart évitent les nœuds du mariage, il en eſt encore une beaucoup plus conſidérable qu'on ne s'imagine, dont le célibat arrête la population; c'eſt la claſſe des perſonnes qu'une imagination ardente entraîne dans des lectures continuelles. Peut-être, dit M. TISSOT, que de toutes les cauſes qui ont nui à la ſanté des femmes, la principale a été la multiplication infinie des romans depuis cent ans. Dès la bavette juſques à la vieilleſſe la plus avancée, elles les liſent avec une ſi grande ardeur qu'elles craignent de ſe diſtraire un moment, ne prennent aucun mouvement,

&

& souvent veillent très-tard, pour satisfaire cette passion. Une fille qui, à dix ans, lit au lieu de courir, doit être à vingt une femme à vapeurs, & non point une bonne nourrice. (*a*) Les causes qui influent tant sur le physique, affectent également le moral. J'ai connu des personnes de l'un & de l'autre sexe, dont la constitution avoit été robuste, s'affoiblir peu-à-peu par l'impression trop forte que faisoient sur leur esprit des lectures passionnées. Les romans tendres s'opposent plutôt aux mariages qu'ils n'en font contracter; une femme, lorsque son cœur, ou plutôt son esprit est échauffé par les langueurs de l'Amour, ne cherche pas un époux; c'est un héros qui peut seul lui plaire; le feu de l'Amour n'échauffe pas son cœur, il n'enflamme que l'imagination. Le célèbre MOLIÈRE

[*a*] *Idem* pag. 184.

a bien connu cet Amour *ſpiritualiſé*, loſqu'il fait dire à *Clitandre*, par une de ſes femmes ſavantes....

Appellez-vous, Monſieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire ;
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait Amour conſiſte la beauté ?
Vous ne ſauriez pour moi tenir votre penſée
Du commerce des ſens nette & débarraſſée :
Et vous ne goûtez point dans ſes plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une Amour groſſière,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière ;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, & tout ce qui s'enſuit.
Ah quel étrange Amour ! & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terreſtres flammes !
Les ſens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,

Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
Comme une chose indigne, il laisse là le reste,
C'est un feu pur & net comme le feu céleste;
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne panche point vers les sales desirs,
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose.
On aime pour aimer, & non pour autre chose.
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports;
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps (a)

DES ridicules que MOLIÈRE a frondés, celui-ci est peut-être le seul qu'il ait attaqué sans un certain succès; du moins il reparoît avec force de nos jours, & c'est à la honte de l'humanité. Je ne suis point surpris que ceux qui se plaisent à la lecture des romans tristes, dans lesquels l'auteur s'est plu à rassembler

(a) *Les Femmes savantes*, Acte IV. Scène 2.

un enchaînement de malheurs & de crimes, paroissent s'éloigner du mariage: L'imagination sombre que font naître ces lectures doit peu disposer à une union douce & tranquille. Ce sont les auteurs de ces livres dangereux qui causent tout le mal, en faisant perdre à la Nation peu-à-peu, cette gaieté si nécessaire pour conduire au mariage. Que ferait-on à un homme, qui, d'un coup de baguette, auroit le pouvoir de pétrifier au milieu d'un bal, toutes les personnes qui s'y réjouissent, & qui feroit succéder un état d'inertie aux danses gaies qui amusoient l'assemblée?

Il est encore un genre de romans; (& ceux-ci paroissent d'abord utiles,) qui semblent faits par des hommes enivrés des douceurs de l'Amour conjugal & de l'Amour paternel. Ces livres seroient de la plus grande utilité, si ceux qui les lisent, ne vouloient en

connoître les Auteurs. Qu'arrive-t-il? Celui qui a chanté l'hymen, la volupté, eſt un triſte célibataire, qui puiſe dans ſon imagination le feu qui devroit échauffer ſon cœur; c'eſt un Général d'armée, qui encourage des ſoldats, & qui craint la mort.... Que ceux qui chantent l'amour ſoient amoureux: que celui qui exalte les douceurs du mariage, puiſe dans les careſſes de ſon épouſe, dans celles de ſes enfans, les chants qu'il conſacre à l'Amour conjugal & paternel. Que ceux qui offenſent la Nature, en décrivant des myſtères auxquels ils ne veulent pas être admis, craignent que, pour ſe venger, la Nature ne leur donne, un inſtant ſeulement, le cœur d'un homme ſenſible! Un écrivain que ſon éloquence, ſes mœurs, ſes malheurs même ont rendu célèbre, a décrit avec beaucoup de feu les plaiſirs que peuvent goûter l'homme & la femme

dans l'union que produit le mariage. On verse des larmes délicieuses en parcourant les tableaux qu'a fait ce grand maître.... Une réflexion m'a souvent attristé, en admirant l'expression, la chaleur, les transports du célèbre citoyen de Genève; j'ai dit cet homme sensible, qui a su chanter l'Amour & l'Hymen avec tant d'énergie; cet homme dont l'éloquence fait palpiter les entrailles paternelles dans presque tous ses écrits... qu'il étoit à plaindre! lorsqu'après avoir allumé dans son cœur les feux sacrés de la Nature, il ne pouvoit presser dans ses bras une épouse, des enfans!

Felices ter & amplius,
Quos irrupta tenet copula, nec malis
Divulsus querimoniis
Supremâ citiùs solvet amor die.

HORACE, *liv. prem. Ode* XIII.

CHAPITRE II.

Coutumes de quelques Nations concernant le Mariage.

La Nature & l'Hymen ; voila les loix premières (*a*)

LES Peuples les plus heureux ont dû être ceux qui laiſſoient une entière liberté ſur le choix des époux ; & qui loin de gêner l'union des cœurs par les entraves de l'intérêt, n'étouffoient pas l'Amour ſous le fardeau des *convenances* ou des préjugés. Il eſt encore quelques Nations où cette liberté règne, & c'eſt un jour qui luit ſur l'union conjugale, tandis que les peuples eſclaves des

[*a*] VOLTAIRE.

richeſſes & des rangs, contractent des mariages, ſur leſquels règne un voile ſombre qui cache l'ennui, le dégoût, la diſcorde.

CHEZ les Gaulois, lorſqu'une fille étoit en âge d'être mariée, ſon père invitoit à dîner les jeunes gens du canton : elle étoit la maîtreſſe de choiſir celui qui lui plaiſoit le plus; & pour marquer la préférence qu'elle lui donnoit, c'étoit par lui qu'elle commençoit à préſenter à laver. (*a*) D'une coutume auſſi ſage, il devoit réſulter pluſieurs avantages : une fille n'étoit jamais mariée contre ſa volonté, & cela ſeul devoit ſuffire pour rendre heureux la plupart des mariages. Cette circonſtance influoit beaucoup ſur le caractère, & fortifioit l'eſprit : nous voyons dans les Hiſtoriens,

---

[a] *Eſſais ſur Paris*, tome II.

que les femmes Gauloises entroient dans toutes les assemblées où il étoit question de délibérer sur la paix ou sur la guerre ; les hommes avoient pour elles une sorte de vénération, & dans leurs repas, il étoit permis de tout dire, excepté de mal parler des femmes.

Nos Rois de la première race sacrifioient, dans leurs mariages, la naissance & la politique ; c'étoit presque toujours la beauté qui faisoit les Reines. Avec l'usage passager des maitresses, dit M. de Saintfoix, ils se permettoient encore la pluralité des femmes. *Cher Prince*, dit un jour Ingonde à Clotaire I, son mari, *j'ai une sœur que j'aime ; elle s'appelle* Aregonde, *& demeure à la campagne ; j'espère que vous voudrez bien vous charger de son établissement, & lui choisir un époux.* Clotaire alla voir cette Aregonde *à sa maison des*

champs, la trouva jolie, l'épousa, & revint ensuite dire à INGONDE, qu'il n'avoit point imaginé de parti plus sortable pour sa sœur que lui-même; qu'il l'avoit épousée, & que desormais elle l'auroit pour compagne. (*a*)

AVANT le règne de PIERRE I, les Czars choisissoient aussi leurs femmes parmi les plus belles filles. On les faisoit venir des provinces. La grande maîtresse de la Cour les recevoit chez elle, les logeoit séparément, & les faisoit toutes manger ensemble. Le Czar les voyoit, ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement: le jour du mariage étoit fixé, sans que le choix fût encore connu; & le jour marqué, on présentoit un habit de noce à celle sur qui le choix étoit tombé. On distribuoit d'autres habits

[a] *Essais Historiques sur Paris*, tome II.

aux prétendantes, qui s'en retournoient chez elles. C'est de cette manière, que MICHEL ROMANOW épousa (en 1626) EUDOXE, fille d'un pauvre Gentilhomme appellé STRESNEU. Il cultivoit ses champs lui-même avec ses domestiques, lorsque les Chambellans envoyés par le Czar avec des présens, lui apprirent que sa fille étoit sur le trône. (*a*)

LE mariage chez les *Kamtschadales* (peuple qui habite une vaste presqu'Isle, située vers le nord de l'Asie, & que les Russes ont conquise) offre des épreuves, qui démontrent combien est forte la passion de l'homme pour s'unir à une épouse. Quand un *Kamtschadale* veut se marier, il jette les yeux sur

[*a*] *Histoire de l'Empire de Russie*, &c. par M. de VOLTAIRE.

quelque jeune fille du village voiſin ; lorſqu'il a découvert une jeune perſonne à ſon gré, il va trouver ſes parens, leur apprend qu'il aime leur fille, & leur demande la permiſſion de les ſervir un certain temps, ce qu'il obtient facilement : il marque pendant ſon ſervice, qui quelquefois eſt de pluſieurs années, un zèle extrême, & une très-grande docilité : mais quand le terme fixé eſt arrivé, il prie ſes maîtres de vouloir bien lui permettre de ſe ſaiſir de leur fille. S'il a eu le bonheur de plaire aux parens de ſa maîtreſſe, ils le lui accordent ; mais s'ils ſont mécontens, ils lui donnent quelque choſe, pour lui tenir lieu de ſalaire, & il eſt obligé de ſe retirer tout de ſuite. Quand on lui a donné la liberté de prendre ſa maitreſſe, c'eſt à lui d'épier l'inſtant où elle ſera ſeule, ou du moins peu accompagnée : car alors toutes les femmes & les filles

du village sont obligées de la défendre contre les entreprises de son amant: outre ces surveillantes, elle est revêtue de deux ou trois robes étroites, & enveloppée dans des filets ou bandes, qui la serrent si fort, qu'elle n'a guère plus de mouvement qu'une statue. S'il a le bonheur de la trouver seule, ou avec peu de compagnes, il se jette sur elle, s'efforce de rompre les filets qui l'enveloppent, & de déchirer ses robes; car tout pour lui consiste à parvenir à lui ôter ses vêtemens, ce qui est très-difficile, par la résistance des femmes qui gardent la jeune personne, & qui s'élancent sur l'amant, le tirent par les cheveux, lui écorchent le visage, l'estropient, & l'excèdent de coups, pour lui faire lâcher prise. Si malgré ses blessures, il vient à bout de son entreprise, il faut qu'il prenne la fuite aussi-tôt qu'il a dépouillé son amante, qui le rappelle

au même inſtant d'une voix tendre & paſſionnée : dès-lors le mariage eſt fait. Mais il eſt rare qu'un homme réuſſiſſe avant un an de combats ; & toutes les fois qu'il eſt forcé de céder à ſes ſurveillantes, il a beſoin d'un temps conſidérable, pour guérir de ſes bleſſures. On en a vu, après ſept ans de pourſuite, être forcés de renoncer à l'objet de leur amour, & de vivre honteux, meurtris & eſtropiés le reſte de leurs jours. Cet état de guerre n'a lieu que pour les mariages des filles ; car à l'égard des veuves, il ſuffit qu'elles ſoient d'accord avec ceux qui les recherchent ; mais une veuve ne peut être enlevée, qu'après qu'elle a expié ſes fautes, ce qui conſiſte à coucher la première nuit avec un étranger. Malgré la facilité que les *Kamtſchadales* ont à épouſer une veuve, celles-ci ne ſont guère recherchées, à cauſe de l'*expiation*.

Le divorce est reçu au *Kamtſchatka*, & il ſe fait ſans bruit : le mari fait lit à part, & quelques jours après épouſe une autre femme. La femme répudiée prend à ſon tour un nouveau mari. (*a*)

Ce que les *Groënlandois* eſſuyent avant & les premiers jours qui ſuivent leur mariage, eſt un jeu qui ne peut être comparé aux ſcènes que l'on vient de voir. Un Groënlandois qui veut ſe marier, ne s'inquiette que de ſavoir ſi la fille qu'il recherche, eſt entendue au ménage, & ſi elle ſait bien coudre. Celle-ci de ſon côté, demande ſi ſon amoureux eſt adroit à la chaſſe & à la pêche, & s'il y eſt heureux & aſſidu. Deux ou trois vieilles femmes ſont les entremetteuſes du mariage : lorſqu'on

---

[*a*] *Hiſtoire de Kamtſchatka, des Iſles de Kurilski*, &c. &c. Voyez *le Journ. Encyclop.* Mai 1764.

le propose à la fille, celle-ci dénoue ses cheveux, les éparpille sur son visage, & se met à pleurer. Les vieilles, sans faire semblant de s'appercevoir de son affliction, la prennent sous les bras & l'entraînent avec elles. Quand elle est arrivée dans la maison paternelle de son amoureux, elle continue ses pleurs assez long-temps; le jeune homme la prie de venir se coucher à ses côtés; les pleurs augmentent, il redouble ses instances, & la consommation du mariage termine bientôt la cérémonie. Quelquefois on ne peut faire rester la jeune femme avec son mari: elle s'échappe plusieurs fois pour retourner chez ses parens; le mari, pour tout terminer, fait faire un sac, dans lequel les vieilles lui amènent sa femme bien enfermée; elle est alors obligée de rester dans son nouveau ménage. (*a*)

[*a*] *Hist. Nat. de l'Islande, du Groënland*, &c. &c. Tom. II.

LES mariages des *Islandois* se font avec moins de cérémonie. Les parens des deux côtés, conduisent le marié & la mariée à l'Eglise, où le Prêtre les unit. Ils se rangent ensuite dans le fond de l'Eglise contre le mur. Les jeunes mariés avec le Prêtre sont au milieu & les parens des deux côtés. La mariée se fait donner un bocal plein d'eau-de vie qu'elle porte à sa voisine : le marié en fait autant de son côté, & l'on continue de même tant qu'on peut se soutenir sur ses jambes. Cette liqueur est l'ame de toutes les assemblées du pays, & pourroit-on s'en passer dans une cérémonie aussi auguste que celle du mariage? (*a*)

DANS la petite *Bukarie*, pays d'Asie dont les *Tartares Kalmouks* sont

[*b*] *Idem*, Tom. I.

Seigneurs, les hommes, comme dans beaucoup d'autres pays, achètent leurs femmes à prix d'argent, & le degré de beauté en fait la valeur. Plus un pere de famille a de belles filles, plus il eſt riche. Les réjouiſſances de la noce durent trois jours, pendant leſquels le marié ſe couche chaque ſoir auprès de ſa nouvelle épouſe ; mais on ne lui permet pas d'ôter ſes habits, il ne peut y reſter qu'un inſtant, & pluſieurs femmes qui l'obſervent, s'oppoſent à ce qu'il ſoit le mari de ſa femme. Ce n'eſt qu'à la troiſième nuit qu'il peut entrer dans tous les droits d'un mari (a)

A des cœurs bien touchés tarder la jouiſſance ;
C'eſt infailliblement leur croître le deſir. [b]

(a) *Mêlanges intéreſſans & curieux, ou abrégé d'Hiſt. Nat. Morale, Civile & Politique de l'Aſie, l'Afrique, l'Amérique & des Terres Polaires.* Tom. III.

(b) *Poéſies de* MALHERBE.

Les *Macassars*, habitans de l'Isle de Celebe, ont un usage opposé aux Buckariens : après la cérémonie, on enferme les nouveaux mariés dans une chambre obscure, où il n'y a point d'autre lumière que celle d'une petite lampe. On les laisse seuls en cet endroit trois jours & trois nuits, sans qu'il leur soit permis d'en sortir, ni à personne d'y entrer. Cette retraite est si rigoureuse, qu'on a pourvu à tout ce qui auroit pu exiger qu'ils en sortissent. Le quatrième jour, un valet entre dans la chambre des mariés, tenant, d'une main, un grand vase rempli d'eau, & de l'autre, une barre de fer, sur laquelle sont gravés quelques caractères mystérieux. On oblige les deux époux de se lever, & de mettre les pieds nuds sur la barre de fer ; on leur jette ensuite sur le corps toute l'eau du vase. On suppose

apparemment qu'ils ont besoin d'être rafraîchis. (*a*)

Les *Buckariennes* ne sont pas aussi à plaindre que les femmes des Kalmouks leurs maîtres, dont j'ai parlé. Ceux-ci ont la liberté de prendre autant de femmes qu'il leur plaît, sans y comprendre leurs concubines, qu'ils choisissent parmi leurs esclaves. Le choix de leurs femmes n'est restreint ni par la parenté, ni par aucune loi. Un Kalmouk epouse sa plus proche parente, à l'exception de sa mere. Le mariage d'un pere avec sa fille n'est pas même sans exemple chez ce peuple affreux. Ils cessent de coucher avec leurs femmes, dès-qu'elles ont atteint l'âge de quarante ans: & ils les regardent alors comme autant de servantes, à qui ils

(*a*) *Mélanges intéressans*, &c. tom. IX.

accordent la ſubſiſtance pour prendre ſoin de leurs maiſons & des jeunes femmes qui leur ſuccèdent. (*a*)

LES Guèbres, gouvernés par une des plus anciennes religions du monde, ont une loi qui ne leur permet qu'une ſeule femme; ils ne peuvent la répudier & en prendre une autre que dans le cas où elle eſt ſtérile pendant les neuf premières années du mariage. Les loix qui gouvernent ce malheureux reſte des anciens Perſans, & qu'ils ont reçues de ZOROASTRE, ſeroient très ſages, ſi elles défendoient à ce peuple les mariages inceſtueux des fils avec leurs mères, des frères avec les ſœurs, & des pères avec leurs filles (*b*).

UNE ſecte qu'on nomme le *Sabéiſme*,

(*a*) *Mélanges intéreſſans*, &c. tom. III.
(*b*) *Idem*, tom. VII.

& qui se trouve aussi en Perse, présente dans le mariage des cérémonies assez singulières. Les sectateurs du Sabéisme, sont nommés *chrétiens de St. Jean*, parce qu'ils reconnoissent St. *Jean-Baptiste* pour leur premier Apôtre. Leur Clergé est composé de Prêtres & d'Evêques, dont les dignités sont héréditaires; aussi les Ecclésiastiquas sont-ils tous mariés afin de perpétuer leur ministère; mais s'ils épousoient une fille qui ne fût pas vierge, leurs enfans ne pourroient leur succéder dans leurs fonctions sacrées. Voici les cérémonies qu'observe ce peuple dans la célébration du mariage. Les parens de l'époux, accompagnés d'un Prêtre, vont trouver la future, lui demandent si elle est vierge; & elle est obligée de jurer cette vérité. La femme du Prêtre s'assure par elle-même, si la prétendue n'a point

fait un faux ferment & rend fon témoignage. Tout étant favorable, on mène la fille, avec fon futur, au bord d'une rivière & on les baptife l'un & l'autre. Après quelques autres cérémonies, le Prêtre les fait affeoir, leur approche la tête l'une contre l'autre en récitant de longues prières. Il cherche enfuite dans un livre de divination, le moment heureux pour la confommation du mariage; il l'indique aux époux, & les envoie mettre à profit fa prédiction. En europe, tout feroit fini; mais chez les *Sabis*, les mariés vont trouver l'Evêque, devant lequel le mari jure d'avoir trouvé fa femme pucelle. Le Prélat les baptife encore, & met le fceau à leur mariage, en leur paffant des anneaux aux doigts. Si le mari ne convient pas de la virginité de fa femme devant l'Évêque, fon mariage n'eft point ratifié par celui-ci.

Les Perſans qui ſuivent la loi Mahométane, ont beaucoup moins beſoin de cérémonies que les Chrétiens de St. Jean ; ils regardent le célibat comme un état contraire à la Nature & oppoſé aux vues du Créateur. D'après cette façon de penſer, dès-qu'un Perſan a atteint l'âge de puberté, & qu'il témoigne quelque penchant pour les femmes, on le marie, ou on lui donne une concubine. Les Perſans contractent trois ſortes d'unions avec les femmes. Ils prennent les unes à bail à un prix convenu, & le contrat ſe paſſe en préſence du Juge, qui rend cet acte obligatoire aux deux parties. Ils en achètent d'autres pour en faire des concubines, & en épouſent quelques-unes. Cette nombreuſe quantité de femmes devroit ruiner les Perſans dont la fortune eſt bornée ; mais ils n'ont pas l'art dangereux de faire monter une jolie femme à un prix exorbitant.

bitant. A *Iſpahan*, Capitale de l'Empire, une belle femme ſe loue quatre à cinq cens livres par an, & n'a pas la liberté de quitter ſon mari paſſager avant le terme. Les femmes proſtituées y ſont en grand nombre: on en comptoit en *1666* juſqu'à quatorze mille dans la Capitale ſeulement, deſquelles le nom étoit enregiſtré par celui qui eſt chargé de recevoir leurs tributs: ſans compter, dit un voyageur, un pareil nombre, ou peut-être encore un plus grand, qui n'eſt pas regiſtré, & dont le tribut ſe perçoit en ſecret au profit du receveur. Un uſage commun parmi ces filles, (& celui-ci eſt fort ſage,) c'eſt que le nom qu'elles prennent eſt le tarif de leurs faveurs. L'une s'appelle la dix tomans, (le *toman* vaut près de cinquante livres de notre monnoie) un autre la cinq, la deux tomans, &c. Que d'hommes en Europe-

auroient à rougir, si les courtisannes dont ils ont eu les faveurs, annonçoient publiquement le prix qu'elles en ont retiré !

Le mariage des *Siamois* diffère de celui des autres Nations par une circonstance particulière ; la consommation du mariage précède la cérémonie. On y défend l'union conjugale au premier degré de parenté ; mais il est permis d'épouser sa cousine-germaine & les deux sœurs, pourvu que ce soit dans le même temps. Il y a apparence que les Rois ne sont pas assujettis à cette loi ; Chaon-Naraie avoit épousé sa sœur, dont il avoit eu une fille unique qu'il épousa ensuite secrétement.

Aux Isles *Philippines*, ce n'est qu'en payant que l'on parvient à être entiérement maître de sa femme. Celle-ci ne porte point de dot, sa famille exige

au contraire une ſomme d'argent avant de la livrer à un homme. Les frais de la noce ſont exceſſifs; le mari eſt obligé de payer ſon entrée dans la maiſon de ſa prétendue, & ce droit ſe nomme *paſſava*; enſuite la liberté de parler à ſa femme; puis celle de boire & de manger avec elle; & enfin une ſommme proportionnée à la condition des parens, pour obtenir le droit de la cérémonie la plus eſſentielle.

La beauté qui frappe le Européens dans la *Mingrelie*, *la Géorgie*, &c ſembleroit annoncer que l'Amour a établi le ſiége de ſon Empire dans ces contrées. En effet, tous les voyageurs s'accordent à dire que le ſang des peuples qui habitent ces pays, eſt très-beau, que les hommes y ſont très-grands & bien faits, les femmes charmantes & de la taille la plus admirable;

Le ſang de Géorgie eſt, ſelon CHARDIN, non-ſeulement le plus beau de l'Orient, mais de l'Univers. Ces femmes ont un regard tendre, qui ſemble careſſer tous ceux qui les regardent. La Nature a répandu ſur la plupart des graces ſi attrayantes, des agrémens ſi ſéduiſans, que je tiens pour impoſſible, dit notre voyageur, qu'on puiſſe les voir ſans les aimer. Un peintre, avec l'imagion la plus vive, ne pourroit donner à ſes figures un viſage plus charmant, une taille plus dégagée & plus parfaite que celles des *Géorgiennes*.

IL eſt triſte, ſans doute, de ne trouver, parmi des Peuples ſi favoriſés de la Nature, qu'un tiſſu d'horreurs qui font un affreux contraſte avec la beauté. Les *Mingreliennes* ſont gracieuſes, affables, amies des cérémonies, & fort complimenteuſes; mais d'ailleurs les plus mé-

chantes femmes de la terre; ſuperbes, perfides, fourbes, cruelles & impudiques. Il n'eſt point de méchancetés dont elles n'uſent, point de reſſorts qu'elles ne faſſent jouer pour ſe faire des amans, pour les conſerver, & pour les perdre, lorſqu'elles ont lieu de s'en plaindre. Les hommes n'ont pas de meilleures qualités que les femmes, & font leur étude de voler. L'impoſture, le meurtre, l'adultère, l'inceſte, la bigamie, tous les crimes les plus honteux ſont communs en Mingrelie & ſemblent être des vertus. Parmi ce peuple, l'union conjugale n'eſt qu'un contrat de vente, par lequel les parens de la future conviennent de la livrer, après l'exécution des conditions ſtipulées. Les deux mariés paroiſſent pour la cérémonie, devant un Prêtre, avec un parent ou un ami qui ſert de parrain. Pendant que le Prêtre récite quelques prières, le parrain met une

efpèce de voile fur la tête des deux conjoints, & coud enfuite leurs habits l'un à l'autre. Puis il met fur leurs têtes des couronnes de fleurs, changeant alternativement ces couronnes & les faifant paffer trois ou quatre fois de la tête du mari fur celle de la femme, felon que le Prêtre récite certaines oraifons. Il prend enfuite un morceau de pain qu'il rompt en fept parties, & leur en met dans la bouche à chacun une, & recommence jufqu'à la feptième qu'il mange lui-même. Il leur donne auffi à boire à chacun trois fois dans la même coupe, & boit ce qu'ils ont laiffé. Alors il ne refte plus, pour parfaire l'union, que la cérémonie qui n'exige pas de témoins, & qui n'eft jamais oubliée.

On peut dire que dans ce pays, le mariage eft une affaire de calcul; c'eft toujours l'intérêt qui y fait les

mariages; parce que ces Peuples, naturellement pauvres, ne voient dans l'union conjugale, qu'un moyen d'acquérir une forte d'aisance, en vendant les enfans qui en naissent. (*a*)

On encourage beaucoup le mariage dans les pays soumis à l'Empereur de *Maroc.* Les jeunes gens, même les fils de l'Empereur, vont continuellement tête nue, jusqu'à ce qu'ils soient mariés; & alors il ne se découvrent jamais. Les mariages se traitent par de vieilles femmes, dont l'âge, exempt de tout soupçon, leur permet de parler librement aux hommes, & ceux-ci ne voient leur femme qu'après la consommation. Cet inconvenient, d'épouser une femme sans la voir, est compensé par la liberté que l'on a de la répudier lorsqu'on le juge à propos. Lorsqu'un homme

[*a*] *Mélanges intéressans*, &c. tom. VII.

commence à sentir de l'indifférence pour sa femme, il en prend une nouvelle, à laquelle il en fait ensuite succéder d'autres, autant que ses facultés le lui permettent; mais d'ordinaire, la première demeure toujours la maîtresse de la maison, & c'est elle qui règle tout ce qui regarde le ménage. Les mariages qui ont le plus de durée, sont ceux dont le Roi se mêle. Il unit les parties d'un nœud indissoluble, que lui-même seul, ou la mort peut rompre. Point de divorce ni de répudiation permis dans ces unions, qui cependant se font de la manière la plus expéditive. Une fois l'année, ou même plus souvent, le Roi fait assembler tous les jeunes gens, soit Nègres, soit Mulâtres, qui sont attachés au service de sa maison. Il en choisit quatre ou cinq cens de ceux qui lui paroissent les plus vigoureux, & fait venir en même temps un pareil

nombre de jeunes filles de l'âge de dix ans jusqu'à quinze. Les uns & les autres sont rangés sur deux files dans lesquelles le Roi se promène, en disant successivement aux jeunes gens, *prends telle fille, je te la donne pour femme.* Au reste, cer ordre ne doit laisser ni difficultés ni scrupules, & on est obligé de s'y conformer sous peine de mort.

Les Arabes, que l'on nomme *Errans* ou *Bédouins*, ont un usage qui leur est commun avec plusieurs autres Nations. Ils exposent en public le lendemain d'un mariage, la chemise des mariés pour marque de la virginité de la fille, dont chaque père a répondu à l'époux & à toute sa famille. Le jour de la noce, on regarde comme une magnificence le nombre d'habits que mettent successivement le marié & la mariée, en sorte que cette journée est employée à chan-

ger d'habits, jusqu'à ce que les époux aient mis tous ceux qu'ils possèdent.

Les coutumes usitées chez les *Indiens*, relativement au mariage, varient dans chaque canton, & même dans chaque Ville; mais un usage assez général, c'est que les enfans, de l'un & de l'autre sexe, vont nuds jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. On les fiance alors, ils se marient à neuf ou dix ans, & on les laisse suivre l'instinct de la Nature. L'on y voit souvent des jeunes mères de dix à douze ans (*a*).

Les Peuples qui habitent les Royaumes de *Juda* & d'*Ardra* en Afrique, adorent les Serpens qui n'ont aucun venin. A demi-lieue de *Sabi*, capitale de *Juda*, le *grand Serpent* a un Temple magnifique. On

---

[*a*] *Mélanges intéressans*, &c. tom. VIII.

lui fait partager les douceurs du mariage, car ses Prêtres lui cherchent les plus jeunes & les plus jolies filles du pays; ils vont de sa part les demander en mariage à leurs parens, qui se trouvent très-honorés de cette alliance; on fait descendre la fiancée dans un caveau, où elle reste deux ou trois heures, & lorsqu'elle en sort, on la proclame *épouse sacrée du grand Serpent.* M. DE SAINTFOIX dit que les fruits qui naissent de ces mariages, tiennent uniquement de leurs meres, & ont tous la figure humaine. (*a*) On se doute bien que ceux qui concluent ces mariages ont intérêt de choisir les plus jolies filles.

LES Prêtres de l'Idole adorée à *Carnate*, cherchent tous les ans une épouse à leur Dieu, & font la même

[a] *Essais Historiques*, tom. V.

cérémonie que ceux du grand Serpent. (*a*)

AVANT que le chriſtianiſme eût diſſipé chez nos ancêtres les ténèbres de l'idolâtrie, on voyoit dans les *Gaules* un ſacrifice amoureux avoué par la religion des *Gaulois*. Le Mont *St. Michel* s'appelloit le Mont *Belen*, parce qu'il étoit conſacré à BELENUS, un des quatre Dieux qu'adoroient les Gaulois. Il y avoit ſur ce Mont un Collége de neuf *Druideſſes*; la plus ancienne rendoit des oracles: elles vendoient auſſi aux marins des flèches qui avoient la prétendue vertu de calmer les orages, en les faiſant lancer dans la mer par un jeune homme de vingt un ans, qui n'avoit point perdu ſa virginité. Quand le

(a) *Eſſais hiſtoriques & philpſophiques ſur les principaux ridicules des différentes Nations*. Amſterdam. 1766.

vaiſſeau étoit arrivé à bon port, on députoit ce jeune homme pour porter à ces Prêtreſſes des préſens plus ou moins conſidérables ; une d'entr'elles alloit ſe baigner avec lui dans la mer, & recevoit enſuite les prémices de ſon adoleſcence, en l'initiant aux plaiſirs qu'il avoit juſqu'alors ignorés ; le lendemain, en s'en retournant, il s'attachoit ſur les épaules, autant de coquilles qu'il s'étoit initié de fois pendant la nuit.

LES *Giagues* croient qu'il y a des Dieux bienfaiſans, & des Dieux malfaiſans ; que les uns ſont réjouis par les plaiſirs des hommes, au lieu que les autres ſe plaiſent à les voir ſe haïr, ſe perſécuter, ſe déchirer & s'égorger. Les Giagues ſont ordinairement gouvernés par une Reine : lorſqu'elle eſt obligée de faire la guerre, & qu'elle

eſt prête à livrer une bataille, pour mettre les Dieux mal faiſans dans ſon parti, elle fait jurer à ſes ſoldats qu'ils seront ſans pitié, qu'ils n'auront égard ni à l'âge, ni au ſexe, & qu'ils répandront le plus de ſang qu'ils pourront. A peine la cérémonie de ce ſerment eſt-elle achevée, qu'on entend une muſique tendre & voluptueuſe; elle annonce le ſpectacle qu'on va préſenter pour réjouir les Dieux bienfaiſans & ſe les rendre favorables. Cent jeunes filles choiſies parmi les plus belles du Royaume, & cent jeunes guerriers s'avancent en chantant & en danſant, l'impatience de leurs deſirs eſt peinte dans leurs yeux; la Reine frappe des mains; c'eſt le ſignal; ils ſe livrent à leurs tranſports à la vue de toute l'armée.

CHEZ les *Si-fans*, quand le chef d'un canton eſt à l'agonie, on étend des fleurs & des herbes odoriférantes tour

le long de sa cabane : douze jeunes garçons & douze jeunes filles qu'on a choisis entrent, & chacun de ces douze couples, à un certain signal, travaille avec ardeur à la production d'un enfant, afin que l'ame du mourant, en quittant son corps, en trouve aussi-tôt un autre, & ne soit pas long-temps errante (*a*).

Tous les Peuples qui croient que les ames des morts sont errantes, ont une attention singulière pour leur procurer une nouvelle demeure. Les Sauvages *Chirigans* enterrent leurs enfans le long des grands chemins, afin que leurs ames puissent entrer plus facilement dans le corps des femmes grosses qui passent (*b*).

Parmi les Nations sauvages qui

(*a*) *Essais historiques sur Paris*, &c. tom. V.

(*b*) *Journ. Encyclop.* Juin 1762.

habitent la Louisiane, on distingue les *Allibamons*, les *Taskikis*, les *Outachepas*, les *Tonikas*, les *Talapoukes*, & quelques-autres, par le zèle qu'ils ont à faciliter de petits mariages impromptus aux Européens qui arrivent chez eux. La politesse de ces Sauvages est d'offrir des filles à tous les blancs qui passent par leurs villages. Les chefs en parcourent les rues en haranguant ainsi la Nation : *Jeunes gens & guerriers, ne soyez point fols, aimez le maître de la vie ; chassez pour faire vivre les François qui nous apportent nos besoins ; & vous, jeunes filles, ne soyez point dures, ni ingrates de votre corps, vis-à-vis des guerriers blancs, pour avoir de leur sang : c'est par cette alliance, que nous aurons de l'esprit comme eux, & que nous serons redoutés de nos ennemis.* (a). Il ne faut

(a) Voyez les *nouveaux V. y iges aux Indes Occi-*

pas croire que ce soient des prostituées que ces peuples offrent si généreusement aux François ; ceux-ci peuvent choisir parmi toutes les filles, qui, pour la plupart, sont très-belles, & surtout très-affables. A l'égard des femmes, elles disent que par le mariage, elles ont vendu leur liberté, & qu'ainsi elles ne doivent point avoir d'autres hommes que leur mari, qui d'ailleurs est très-jaloux.

L'UNION conjugale, chez ces Sauvages, tient de la simple Nature, & n'a d'autres formes que le consentement mutuel des deux parties. Comme ils n'ont point de contrat civil, lorsqu'ils ne sont pas contens l'un de l'autre, ils se séparent sans cérémonies, & disent que le mariage n'est autre chose que le lien du cœur ; qu'ils ne se met-

dentales, &c. par M. BOSSU, Capitaine dans les Troupes de la Marine, 2e. Partie, 1768.

tent enſemble que pour s'aimer & ſe ſoulager mutuellement dans leurs beſoins. Un Sauvage peut avoir deux femmes, s'il eſt bon chaſſeur ; il y en a quelquefois qui épouſent les deux ſœurs : ils en donnent pour raiſon, qu'elles s'accorderont mieux entr'elles que des étrangères. Les femmes ſauvages ſont en général fort laborieuſes ; on les prévient dès l'enfance, que ſi elles ſont pareſſeuſes, ou mal-adroites, elles n'auront jamais qu'un *malotru* pour mari. L'avarice, l'ambition, & pluſieurs autres paſſions ſi connues des Européens, n'étouffent point dans les pères le ſentiment de la Nature, & ne portent pas à violenter leurs enfans, encore moins à contraindre leur inclination. Par un accord admirable, & aſſurément digne d'être imité, on ne marie que ceux qui s'aiment (*a*).

(*a*) *Idem.* Prem. Partie.

Un Sauvage qui manque de bravoure dans une action où il s'agit de l'honneur & de la défense de la patrie n'est point puni ; mais il est regardé comme l'opprobre du genre-humain. Il est méprisé des femmes mêmes, & les filles les plus laides n'en veulent point pour mari. S'il arrivoit que quelqu'une voulut épouser un de ces hommes flétris, les parens s'y opposeroient dans la crainte d'avoir dans leur famille des hommes sans cœur, & inutiles à la patrie. Ces hommes sont obligés de laisser croître leurs cheveux, & de porter, comme les femmes, un *alkoman*, espèce de petite jupe dont se servent les femmes pour cacher leur nudité. M. Bossu, en a vu un, pendant la dernière guerre qui, honteux d'être en cet équipage, partit seul pour aller en guerre contre les *Tchicakas*, nos ennemis & les leurs. Il s'approcha d'eux en rampant

comme un ſerpent, reſta caché dans de grandes herbes pendant trois ou quatre jours, ſans boire ni manger. Comme les Anglois portoient aux *Tchicakas* des marchandiſes en caravane, le Sauvage *Illinois* en tua un, lui coupa la tête; après quoi il prit ſon cheval, monta deſſus & ſe ſauva. Il employa trois mois à cette belle expédition. A ſon retour, ſa Nation le réhabilita, & on lui donna une femme pour avoir des guerriers (*a*).

On a vû plus haut les précautions que prennent les *Sabis* ou chrétiens de *St. Jean*, afin de s'aſſurer de l'intégrité des filles qu'ils épouſent; croiroit-on qu'il exiſte des Peuples chez leſquels cet état eſt un obſtacle au mariage! le comble de la barbarie, c'eſt ſans doute de voir

(*a*) *Idem*, prem. Partie.

chez les *Canarins de Goa*, les filles qui vont être mariées, conduites à la ſtatue de leur Dieu, & là les plus proches parens de la fiancée, réunir leurs efforts, par un motif de Religion, juſqu'à ce qu'ils aient des marques évidentes, que l'Idole de fer à laquelle ils offrent les prémices de la fille, les a acceptés.

AU Royaume d'*Arracan* & aux *Iſles Philippines*, un homme ſe croiroit deshonoré s'il épouſoit une fille qui n'eût pas été déflorée par un autre; & ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'on peut engager quelqu'un à prévenir l'époux. Dans la Province de *Thibet*, les mères cherchent des étrangers, & les prient inſtamment de mettre leurs filles en état de trouver des maris.

A Madagaſcar, & dans quelques autres pays, les filles les plus liberti-

nes & les plus débauchées sont celles qui sont les plutôt mariées (*a*).

Le Roi de *Calicut* livre sa fiancée à son grand aumônier avant de l'admettre dans la couche nuptiale ; il faut que cet aumônier le débarrasse d'une peine, qu'ordinairement tous les maris envient & se flattent de trouver.

Après des coutumes aussi bizarres, on ne sera pas surpris de la manière originale dont les *Hottentots* célèbrent leurs mariages. La principale cérémonie qui s'observe dans cette circonstance, est que le Prêtre pisse abondamment sur les nouveaux mariés ; ils s'accroupissent devant lui, & reçoivent cette aspersion avec une joie extrême. Au reste, elle a lieu dans toutes les cérémonies ; & quand on veut

(*a*) Voyez l'*Hist. Nat.* par M. de Buffon, tom. IV.

faire politeſſe à quelqu'un, on piſſe ſur lui : plus l'aſperſion eſt abondante, & plus on s'en tient honoré. Cette coutume ridicule eſt accompagnée, dans le mariage des veuves, d'une autre, qui, ſi elle étoit uſitée en Europe, empêcheroit la moitié des mariages qui s'y font. Une veuve Hottentote, chaque fois qu'elle ſe remarie, eſt obligée de ſe couper un doigt (*a*).

CET uſage cruel prouve que le peuple, chez lequel il exiſte, ne s'attache pas à favoriſer beaucoup les mariages, & que la Religion, ſi ce peuple en a, ne lui fait pas un devoir de multiplier l'eſpèce.

CHEZ les *Chinois*, les ſecondes nôces ſont regardées, ſur-tout parmi les

(*a*) Voyez *Eſſais hiſtoriques & philoſophiques ſur les principaux ridicules*, &c. *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, tom. V.

Seigneurs, comme une lâcheté de la part des femmes ; mais les gens du commun envisagent autrement un second mariage. D'ailleurs, l'union conjugale jouit de beaucoup de considérations à la Chine, puisque les Chinois la regardent comme l'affaire la plus importante de la vie. Un père verroit son honneur exposé à quelque tache, s'il ne s'occupoit du soin de marier ses enfans ; de même qu'un fils manque au premier de ses devoirs, s'il ne laisse pas de postérité pour la propagation de sa famille (*a*). Les mariages se traitent par de vieilles femmes, & les jeunes gens qui doivent le contracter ne se sont jamais vus. Lorsque le jour est fixé pour

(*a*) Les Chinois desirent avec tant de passion de laisser une postérité, que si la Nature leur refuse des enfans, ils feignent que leur femme est grosse, & vont demander secrétement à l'hopital un enfant qu'ils élèvent comme leur fils.

pour la noce eſt arrivé, on renferme la future dans une chaiſe magnifiquement décorée, ſuivie de ceux qui portent ſa dot & ſon trouſſeau. Grand nombre de domeſtiques l'accompagnent le flambeau à la main, même en plein midi; différent joueurs d'inſtrumens, de fifres, de hautbois, de tambours ouvrent la marche; les parens & les amis de la mariée la terminent. Un domeſtique de confiance eſt dépoſitaire de la clef de la chaiſe, & ne la remet qu'au mari, qui attend à la porte de la maiſon l'épouſe qui lui eſt deſtinée. Dès qu'elle eſt arrivée, on lui donne la clef de la chaiſe, il l'ouvre avec empreſſement, & c'eſt alors qu'il juge de ſon heureux ou malheureux partage. Il arrive quelquefois qu'un mari, peu ſatisfait de l'épouſe, referme auſſitôt la chaiſe, & la renvoie à ſes parens, aimant mieux perdre ce qu'il a donné pour avoir ſa femme,

que de tenir le marché. On ſe doute bien qu'il tâche enſuite de trouver une autre femme.

On ne peut donner une idée plus complette de la paſſion des Chinois pour faciliter les mariages, ſans même conſulter les perſonnes intéreſſées, qu'en diſant, que quelquefois, deux peres qui ont leurs femmes enceintes, font des conventions de mariage pour leurs enfans, ſi la différence de ſexes ſeconde leurs vues. Dans la province de *Chen-ſi*, il s'eſt établi un uſage ridicule, qui conſiſte à marier deux perſonnes mortes que l'on avoit deſſein d'unir. Comme l'uſage eſt de garder les cercueils deux ou trois ans; on s'envoie d'abord des préſens mutuels, accompagnés de toutes ſortes d'inſtrumens, & avec les mêmes formalités que ſi les époux étoient vivans. On place enſuite les deux cer-

cueils l'un près de l'autre ; on fait un feſtin nuptial, & on finit par renfermer les deux époux dans le même tombeau. Après cette cérémonie, on ſe traite de parens, comme ſi les enfans avoient vécu dans le mariage. (*a*)

DANS la plupart des mariages dont on vient de préſenter ſuccinctement les cérémonies, on a vu que les femmes étoient toujours ſoumiſes à des loix, dont beaucoup ne leur ſont pas favorables. Je vais parler de certains Peuples où les femmes paroiſſent avoir une ſorte de primauté ſur leurs maris.

DANS l'Iſle *Formoſa*, un homme ne demeure point avec ſa femme ; il va la voir de nuit, ſe lève de grand matin, & ne retourne point chez elle, pendant tout le jour, à moins qu'elle

(*a*) *Mêlanges intéreſſans*, &c. tom. V.

ne l'envoie chercher, ou que le voyant passer, elle ne l'appelle (*a*)

UNE différence singulière entre les tempéramens de l'homme & de la femme, a établi dans l'Isle de *Ceylan* une coutume qui donne aux femmes un empire sur les hommes. L'activité de l'Amour chez les premières, ne leur permet pas de se borner à un seul homme : elles ont presque toutes deux maris, tandis qu'il est très-rare qu'un homme ait plus d'une femme. Celle-ci peut même être commune à toute une famille; car après la cérémonie du mariage, qui est fort courte parmi les *Chinhulais*, la première nuit des noces est pour le mari, la seconde pour le frere du mari, & ainsi de suite jusqu'au sixième dégré inclusivement, sans que cette prostitution soit toujours capable d'éteindre l'ardeur

(*a*) *Essais Hist. sur Paris*, tom. V.

érotique qui embrâse ces femmes, puisqu'en général, elles peuvent, & les filles également, avoir commerce avec tous ceux qu'il leur plaît, pourvu qu'il ne soit pas inférieur à leur qualité. (*a*)

Les Peuples du Royaume de *Lassa*, laissent également leurs femmes maîtresses de fixer le nombre de maris qu'elles veulent épouser. Le premier enfant qui naît, appartient au mari le plus âgé: ceux qui naissent ensuite, reconnoissent les autres pour peres, suivant le degré de leur âge. (*b*)

Les femmes des *Nayres* ou nobles de *Calicut* ont aussi le privilége dont je viens de parler. Le P. Tachard assure qu'il s'en est trouvé qui avoient eu tout à la fois jusqu'à dix maris, qu'elles regardoient comme autant d'es-

(*a*) Voyez l'*Histoire de l'isle de Ceylan*, par Le Grand.

(*b*) *Mélanges intéressans*, &c. tom. VI.

claves qu'elles s'étoient soumis par leur beauté. (*a*)

Une marque de l'empire des femmes au Royaume de *Congo*, c'est que ce sont elles qui donnent la noblesse à leur mari. Dans une des Provinces de ce vaste Pays, nommée *Malimba*, un usage fort singulier prouve les égards que l'on y a pour un sexe qui, presque par-tout ailleurs, n'est pas maître de disposer de sa main. Quand le Roi de *Malimba* meurt, & qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maîtresse absolue du Royaume, pourvu néanmoins qu'elle ait atteint l'âge nubile. Elle commence par se mettre en marche pour faire le tour de ses états; dans tous les bourgs & villages où elle passe, tous les hommes sont obligés, à son arrivée, de se mettre en haie pour la recevoir, & celui d'entr'eux qui lui

(*a*) Voyez les *Lettres édifiantes*, &c. recueil II.

plaît le plus, va paſſer la nuit avec elle. Au retour de ſon voyage, elle fait venir celui de tous dont elle a été le plus ſatisfaite, & elle l'épouſe. (*a*)

J'AUROIS pu allonger beaucoup ce Chapitre, par le détail des cérémonies qu'obſervent une multitude de Nations, en contractant leurs mariages, & j'aurois eu toujours le deſagrément d'expoſer au lecteur des uſages ſouvent barbares, & preſque toujours ridicules. Il eſt peu de pays où l'on retrouve les loix ſages que la nature dicte aux hommes, ou ce qui vaut beaucoup mieux pour la ſociété, les loix de la Nature éclairées par la Religion. Il eſt triſte pour l'humanité, en jettant un coup-d'œil ſur la ſurface de la terre, de n'y rencontrer que des obſtacles au bonheur que peut procurer

(*a*) Voyez l'*Hiſt. Nat.* de M. DE BUFFON, tom. VI.

le mariage. Tetminons ce Chapitre par le tableau d'un Peuple nouvellement connu, qui offre la beauté & la candeur réunies.

C'est à M. de Bougainville, que l'on doit la découverte de l'Isle de *Taity*, & l'histoire du peuple aimable qui l'habite. Nés sous le plus beau ciel, nourris des fruits d'une terre qui est féconde sans culture, régis par des peres de famille plutôt que par des Rois, les *Taityens* ne connoissent d'autre Dieu que l'Amour; tous les jours lui sont consacrés; toute l'Isle est son temple, toutes les femmes en sont les idoles, tous les hommes les adorateurs. Et quelles femmes encore! Les rivales des Géorgiennes pour la beauté, & les sœurs des Graces sans voile. La honte ni la pudeur n'exercent point leur tyrannie; la plus légère des gazes flotte toujours au gré du vent & des desirs. L'acte de créer

son semblable est un acte de Religion; les préludes en sont encouragés par les vœux & les chants de tout le Peuple assemblé, & la fin en est célébrée par des applaudissemens universels. Tout étranger est admis à participer à ces heureux mystères; c'est même un devoir de l'hospitalité que de les y inviter; de sorte que le bon *Taityen* jouit sans cesse du sentiment de ses propres plaisirs, ou du spectacle de ceux des autres. (*a*) Ces hommes fortunés tiennent en tout à la Nature; ils reçoivent fidélement de ses mains leurs alimens, & leur boisson; qu'ils sont recompensés de leur frugalité, de leur tempérance! Le sang qui circule dans leurs veines, est le sang *primitif;* les sucs qui s'en séparent, & particulièrement ceux destinés aux plaisirs & à la reproduction, font éclore

(*a*) Voyez le *Journ. Enciclopéd.* Déc. 1769.

la beauté. On la retrouve chez tous les individus qui peuplent cette Isle, & c'est à juste titre que les François l'ont nommée la *Novelle Cythère.*

CHAPITRE III.

De l'influence du Mariage sur la santé.

L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux. [a]

J'AI parlé des plaisirs qui accompagnent l'union conjugale considérée comme un lien qui unit les cœurs ; je dois traiter dans ce Chapitre de l'utilité & des incommodités qui résultent de l'union des sexes. On a vu, lorsque j'ai parlé des tempéramens, qu'il est des hommes auxquels la jouissance est un besoin, &

[a] VOLTAIRE.

d'autres que leur conſtitution froide ne porte que très-peu vers l'Amour : de ces différences naît néceſſairement la meſure où chaque individu doit prendre celle de ſes forces, pour ne pas outrer la Nature par des excès qu'elle n'avoue jamais.

LE plaiſir, lorſqu'on en uſe avec modération, eſt ſans contredit une cauſe qui concourt à entretenir la ſanté : une ſurabondance de liqueur prolifique dans un homme vigoureux, & à la force de l'âge, trouble les fonctions & affecte même l'eſprit, ſi cet homme s'obſtine à vivre dans le célibat. Ceux qui ont nié que cette ſurabondance pût jamais nuire, n'ont guère porté leur attention ſur un objet auſſi intéreſſant. GALIEN regarde la rétention de la ſemence comme capable de produire des accidens très-graves. Ce Médecin célèbre nous a conſervé l'hiſtoire d'un

homme & d'une femme que l'excès de cette humeur rendoit malades, & qui furent guéris, en renonçant à la continence qu'ils s'étoient imposée. Les observations que j'ai rapportées à la suite des tempéramens, prouvent qu'il y a peu de Praticiens qui n'aient apperçu cette influence de la liqueur séminale sur certaines personnes. ZACUTUS parle de deux hommes auxquels la suppression des plaisirs de l'Amour fut suivie d'accidens funestes : l'un fut attaqué d'une tumeur à l'ombilic, qu'aucun remède ne put diminuer, & qne le mariage dissipa ; l'autre, eut recours à des Médecins qui n'examinèrent pas son état avec assez d'attention ; il eut des vertiges, bientôt après des attaques d'épilepsie, & il mourut dans un violent accès. A l'ouverture du cadavre, on trouva la cause de la maladie dans les vésicules séminales & le canal

déférent. M. TISSOT rapporte qu'un Médecin respectable par son savoir & par son âge, qui avoit suivi long-temps les armées Autrichiennes en Italie, avoit remarqué que ceux des soldats Allemands qui n'étoient pas mariés, & qui vivoient sagement, étoient souvent attaqués d'accès d'épilepsie & de priapisme. (*a*).

CES observations suffisent pour démontrer qu'il y a des circonstances où le mariage est indiqué comme le moyen le plus efficace d'obtenir la guérison de plusieurs maladies. Celles même qui sont attachées à la constitution dominante de chaque individu, disparoissent à la vue de l'Amour. Les hommes du tempérament

---

(*a*) Voyez l'*Onanisme*, art. IV. sect. XI. Il m'auroit été facile de rassembler d'autres observations pour démontrer la nécessité du mariage à certaines personnes; mais en même temps, j'aurois attristé le lecteur, en exposant tout ce que l'ouverture des cadavres a fait découvrir sur cet objet.

bilieux sont sujets à plusieurs indispositions, s'ils se privent des plaisirs du mariage ; il entretiennent la gaité chez les hommes sanguins ; ils la font naître chez les mélancoliques, & échauffent doucement les pituiteux. Il n'y a personne qui n'ait remarqué que l'engourdissement, la pesanteur, les lassitudes produites par l'oisiveté, les songes fatiguans, l'insomnie & beaucoup d'autres indispositions sont prévenues par l'usage modéré des plaisirs, ou se calment dès que ceux-ci sont amenés par la prudence. (*a*)

(*a*) LANZONI a laissé deux observations qui prouvent l'efficacité du mariage dans certaines maladies. La première concerne un jeune homme attaqué d'une fièvre quarte rebelle à toutes les ressources de l'art, & qui fut guéri par la complaisance d'une femme qui s'intéressoit à son sort. La seconde observation a pour sujet, une jeune veuve d'un tempérament ardent, qui attaquée d'épilepsie, trouva sa guérison dans les bras d'un second mari vigoureux. Voyez les *Anecdotes de la Médecine*. Anecd. CCXXVI.

Il seroit difficile de donner une preuve plus sensible de l'influence du mariage sur la santé, qu'en faisant appercevoir les effets qu'il opère sur les filles attaquées des *pâles couleurs*. Sans vouloir attribuer toujours cette indisposition à l'Amour, puisque très-souvent elle a d'autres causes ; il est certain que les plaisirs du mariage concourent puissamment à rétablir la santé des personnes attaquées de cette maladie. Voyez cette jeune fille dont le visage pâle ou jaune annonce le mal qui la tourmente ; son corps est lourd, sa tête douloureuse, sa respiration interrompue à chaque instant, lui permet à peine d'articuler quelques mots, qu'elle prononce d'une voix foible, chancelante, & entrecoupée ; elle desire les alimens qui lui sont contraires, & refuse ceux qu'exige son état ; ses yeux ternes, ses regards sombres & languissans excitent la compassion de ceux

qui la voient ; elle ſemble ne plus tenir au monde, & tout dans la Nature eſt indifférent à ſes yeux, ſi l'on en excèpte l'amant pour lequel ſon cœur conſerve encore quelqu'activité. Que l'hymen adouciſſe ſon ſort, tout change ; c'eſt un rayon du ſoleil qui diſſipe les nuages qui obſcurciſſent le ciel ; les lys, les roſes s'empreſſent d'éclore ſur le viſage de la jeune femme, & ils marquent ſa joie.

AUTANT le phyſique de l'Amour ; lorſque l'on en uſe avec modération, répand des influences ſalutaires ſur la ſanté, autant ſon uſage exceſſif nous plonge dans des accidens funeſtes. Forcer le plaiſir, c'eſt empoiſonner une liqueur agréable & bienfaiſante : épuiſer ſes forces par des jouiſſances trop répétées, c'eſt ſe creuſer un précipice dont on ne s'appercevra que lorſqu'on y ſera tombé.

L'IMPORTANCE de la liqueur ſéminale, pour entretenir une ſanté vigoureuſe, annonce qu'il eſt toujours néceſſaire qu'une partie de cette liqueur précieuſe ſoit repompée dans la maſſe du ſang, après qu'elle a atteint toute ſa perfection : rien ne peut la remplacer en nous, puiſque les Médecins de tous les ſiécles ont cru unanimement, que la perte d'une once de cette humeur affoibliſſoit plus que celle de quarante onces de ſang. Il faut néceſſairement admettre la ſemence, tant qu'elle eſt dans le corps, comme un agent qui communique de la force à toutes les parties, & qui leur donne une nouvelle vigueur. Les changemens qui s'opèrent en nous à l'âge de puberté, & qu'on ne remarque pas dans les Eunuques, en ſont une preuve inconteſtable. Trop de diſſipation de la liqueur ſéminale, n'eſt pas ſeulement ce qui peut nuire

à la ſanté, dans l'uſage du phyſique de l'Amour; la manière dont nous nous préſentons pour y ſacrifier, y contribue quelquefois, ainſi que je l'ai dit au chapitre de la *Stérilité ;* à quoi il faut ajouter des agitations trop violentes dans une action qui n'en exige pas, lorſque c'eſt la Nature qui la preſcrit.

En conſidérant l'émiſſion trop fréquente de la liqueur prolifique comme la ſeule cauſe des maladies qui ſuivent des plaiſirs répétés, (& cette cauſe ſuffit bien elle ſeule pour les occaſionner,) nous verrons dans tous les Praticiens anciens & modernes, des obſervations frappantes, capables d'épouvanter les hommes téméraires, qui ſacrifient leur ſanté aux plaiſirs.

Hippocrate, le plus ancien, & le plus exact des obſervateurs, a bien connu les maux produits par l'abus des plaiſirs de l'Amour. Il les décrit ſous

le nom de *conſomption dorſale.* Cette maladie, dit-il, naît de la moëlle de l'épine du dos. Elle attaque les jeunes mariés ou les *libidineux.* Ils n'ont pas de fiévre ; & quoiqu'ils mangent bien, ils maigriſſent & ſe conſument. Ils croient ſentir des fourmis qui deſcendent de la tête le long de l'épine. Toutes les fois qu'ils vont à la ſelle, ou qu'ils urinent, ils perdent abondamment une liqueur ſéminale très-limpide. Ils ſont inhabiles à la génération, & ils ſont ſouvent occupés de l'acte vénérien dans leurs ſonges. Les promenades, ſur tout dans les routes pénibles, les eſſoufflent, les affoibliſſent, leur procurent des peſanteurs de tête & des bruits d'oreilles ; enfin une fiévre aiguë termine leurs jours.

ARETÉE décrit ainſi les maux produits par une trop abondante évacuation de ſemence. Les jeunes gens, dit-il,

ptennent l'air & les infirmités des vieillards ; ils deviennent pâles, efféminés, engourdis, paresseux, lâches, stupides & même imbécilles ; leur corps se courbe, leurs jambes ne peuvent plus les porter, ils ont un dégoût général, ils sont inhabiles à tout ; plusieurs tombent dans la paralysie. (*a*)

LES symptômes qui accompagnent les maladies causées par des épuisemens extraordinaires, ne sont pas toujours aussi funestes ; il n'en est pas moins vrai que la jouissance trop répétée nous mine insensiblement, & que nous appercevons le mal, lorsqu'il n'est plus

(*a*) Parmi les Auteurs qui nous ont laissé leurs réflexions sur l'abus des plaisirs de l'amour, on peut voir les tableaux effrayans que nous en ont tracés CELSE, GALIEN, AETIUS, LOMMIUS, TULPIUS, HOFFMAN, BOERHAAVE, VAN-SVIETEN, &c. Voyez l'*Onanisme* dans lequel M. TISSOT a joint ses observations particulières, à celles des hommes célèbres que je viens de nommer.

temps d'y remédier. Il corrompt notre efprit, abbat notre courage, & empêche l'élévation de notre ame. On ne fait pas affez d'attention aux fuites malheureufes des paffions effrénées, parce qu'il eft des perfonnes qui n'en reffentent les effets que très-tard; je veux dire dans l'âge où ces perfonnes commencent en quelque forte à quitter la fociété par l'impuiffance d'y être quelque chofe. On n'a plus alors les yeux fur eux; retirés dans le fein de leur famille, s'ils ont le bonheur d'avoir encore ce fecours, ils fouffrent des maux cruels ignorés du refte des hommes; ils payent le tribut que la nature a impofé fur la débauche.... Que n'exifte-t-il un tribunal, où chaque Médecin puiffe aller dire publiquement: Le malade qui vient de mourir, a abrégé fes jours, en les diffipant par des excès! Au moins les hommes qui ignorent ce que

cès excès peuvent occaſionner en ſeroient inſtruits ; & ceux qui le ſont, ſans en profiter, ſeroient effrayés par le nombre des victimes qu'ils verroient tomber ſous le fer du libertinage.

Le Médecin qui ſait obſerver, a tous les jours occaſion de reconnoître cette influence fatale des excès ſur la vie Il n'a pas même beſoin d'être appellé pour pénétrer les cauſes qui d'un homme vigoureux en ont fait un homme foible, & qui ne reſte au monde que parce que le mal n'a pas encore agi avec toute ſon activité. Je vois une perſonne qui peu-à-peu perd ſon embonpoint; ſa tête n'eſt plus garnie de cheveux comme auparavant; ſes yeux ſont ternis, livides, triſtes, enfoncés ; il ne diſcerne les objets qu'à une petite diſtance ; les joues ſont décolorées, pendantes ; les narines deſſéchées, le front aride & calleux, la reſpiration eſt difficile, tout

le corps perd ſa rectitude, &c. je vois avec douleur que cette perſonne ne ſent pas ſon mal ; qu'elle continue à ſe livrer avec effort aux plaiſirs, & qu'elle ne s'appercevra du danger que lorſque le cerveau, l'eſtomac, la poitrine, tous les viſcères enfin, refuſeront de ſe prêter aux fonctions pour leſquels ils ſont deſtinés. Ah! que le mal que produit l'Amour, dit VENETTE, eſt trompeur, juſqu'au moment même où il eſt le plus redoutable!

IL eſt des circonſtances où le plaiſir, même pris modérément, peut occaſionner la mort. Il eſt certain que dans la maladie, il faut s'en priver abſolument; & il n'eſt pas moins certain qu'il eſt devenu mortel pour quelques perſonnes qui n'avoient pas entièrement recouvré leurs forces avant que de s'y être livrées. PLINE nous apprend

que le Préteur CORNELIUS GALLUS, & TITUS AETHERIUS, hommes d'Armes Romains, trouvèrent la mort dans l'instant que l'Amour marquoit le plaisir. (*a*) TABOUROT nous a conservé dans ses *Bigarrures* plusieurs épitaphes de personnes qui avoient perdu la vie, en goûtant la volupté. (*b*) On en voit aussi quelques exemples dans MONTAGNE. (*c*) Il seroit difficile d'expliquer

(*a*) Le même est advenu, dit encore PLINE, de notre temps à deux hommes Romains, qui moururent tous deux, ayant affaire à un pantomime . . . . lequel étoit fort beau jeune homme. Liv. VII, chap. 53.

(*b*) *Cy gist le Seigneur de Manas,*
Lequel, de sa propre allumelle,
Se tua penant ses ébats
Sur &c. &c.

Voyez les *Bigarrures & touches du Seigneur* DES ACCORDS, chap. XXII. On y trouve des Epitaphes, Latines, Françoises, & Italiennes sur le même sujet.

(*c*) Liv. I. chap. XIX.

quer ce qui a pu cauſer ces accidens à des perſonnes qui d'ailleurs jouiſſoient d'une bonne ſanté ; il faut croire que l'Amour violent, la *contention* de l'ame a ſuffi pour arrêter ſubitement le cours des eſprits dans des perſonnes trop paſſionnées (*a*). Ce qui doit nous tranquilliſer, eſt la rareté de ces exemples terribles. Les hommes n'en doivent pas être moins ſur leurs gardes lorſque quelques indiſpoſitions les affectent. GALIEN rapporte qu'un homme qui n'étoit pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à ſa femme. M. VAN-SWIETEN a connu un épileptique, qui fut attaqué de l'accès la nuit de ſes

(*a*) Toutes les paſſions en général peuvent cauſer une mort ſubite ; & les Auteurs de tous les ſiécles nous en ont tranſmis des exemples ; ainſi l'Amour peut produire le même effet que la joie, la triſteſſe, la colere la haine.

nôces. HOFFMAN, parle d'une femme très-lubrique, qui étoit attaquée du même mal après chaque conjonction. BOERHAAVE a connu un homme qui mourut dans la première jouissance. M. DE SAUVAGES a donné l'observation singulière d'un homme, qui au milieu de l'Acte étoit attaqué, (& le mal a duré douze ans,) d'un spasme qui lui roidissoit tout le corps, avec perte de sentiment & de connoissance. BARTHOLIN, vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses nôces, après des excès conjugaux, d'une fiévre aiguë avec un grand abattement, des défaillances, des soulevemens d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie & beaucoup d'inquiétudes. CHESNAU, vit deux jeunes mariés qui essuyèrent, la première semaine de leurs nôces, des accidens qui les conduisi-

rent au tombeau en peu de jours (*a*). Un homme mélancolique, épouſa une jeune veuve dans les chaleurs de l'été ; il voulut ſe ſignaler avec ſa nouvelle épouſe, il tomba dans une maigreur extraordinaire, & quelque-temps après il devint maniaque (*b*). FABRICE HILDEN, nous a conſervé l'hiſtoire malheureuſe d'un jeune homme à qui on avoit coupé la main, & qui, lorſque ſa guériſon avançoit, voulut ſatisfaire des deſirs auxquels ſa femme, avertie par le Chirurgien, ſe défendit de répondre : ce jeune homme ſe procura ſans la participation de ſa femme une émiſſion de ſemence qui fut immédiatement ſuivie d'accidens violens, dont il mourut au bout de quatre jours (*c*). J'ai vu un

(*a*) voyez l'*Onaniſme*, art. I. I & IV. Sect.

(*b*) Voyez *Tableau de l'Amour conjugal.* III. part. chap. I.

(*c*) L'*Onaniſme*, art. IV. ſect. XI.

homme, qui après s'être fait saigner pour une contusion à l'épaule, ayant prouvé à sa femme qu'il n'avoit point perdu toutes ses forces, excita une hémorragie considérable par l'ouverture de la saignée; il fut obligé de s'abstenir assez long-temps du coït, parce qu'il se sentoit attaqué d'éblouissemens, de vertiges, lorsqu'il vouloit s'y essayer.

UNE observation que tout le monde peut faire, c'est que les hommes qui, après avoir été tranquilles, sur le physique de l'Amour, se marient & se livrent avec toute l'ardeur du tempérament aux amorces de la volupté, essuient presque toujours quelques maladies graves. Il y a mêmes certains pays où les accidens qui surviennent aux jeunes mariés, se ressemblent par l'analogie qui existe entre la constitution de chaque individu. J'ai vu un canton où une partie des hommes qui s'y marient pour

la première fois, perdent leurs cheveux dans la première année de leur mariage.

CETTE obſervation confirme ce que j'ai dit de l'influence de l'air & des eaux dans certains pays, en parlant de la *Stérilité.* M. PIBRAC, a lu dans une ſéance publique de l'Académie Royale de Chirurgie en 1760, un mémoire, qui fait connoître la poſſibilité d'un travail ſuivi, dans lequel on établiroit les règles de la ſalubrité ou d'inſalubrité, tant abſolue que relative, même dans les différens quartiers d'une ville. Ce Chirurgien célèbre croit même que chaque rue a ſon climat particulier, par rapport à l'aſpect du ſoleil, à l'influence des vents; & qu'une habitation ſalutaire à une perſonne, devient très-nuiſible à une autre. Chargé de viſiter, en 1743, trente ſix mille hommes qui ſe ſont préſentés pour tirer à la milice de la ville de Paris, il a pro-

fité de cette occasion unique, qui lui montroit à la fois une très-grande quantité de personnes robustes de chaque quartier de Paris; il voyoit en même temps dans le détail ceux que leurs infirmités dispensoient de tirer au sort. Il a remarqué que les hommes étoient plus forts & plus vigoureux dans les Faubourgs St. *Martin* & St. *Denis*, plus foibles dans la *Cité*; que les poitrinaires étoient plus nombreux dans le quartier St. *Honoré*; que les maladies de la peau étoient plus fréquentes dans le quartier de St. *Benoît*; qu'on étoit plus sujet à la pierre dans le quartier de St. *Antoine*, & à la cataracte dans le bas du Fauxbourg St. *Germain*, vers la rivière, &c. &c. Qu'il seroit à souhaiter que le travail de M. PIBRAC fût continué, & qu'on en dirigeât les observations sur ce qui est relatif à la multiplication de l'espèce humaine!

L'INFLUENCE du phyſique de l'Amour paroît produire moins de ravage chez les femmes que chez les hommes ; & il eſt facile d'en rendre raiſon, en diſant que la liqueur qu'elles répandent eſt moins précieuſe, moins travaillée que celle des hommes. D'ailleurs, une partie des femmes étant difficiles à *émouvoir*, & une autre partie étant d'une conſtitution abſolument inhabile, je ne dis pas à la génération, mais au plaiſir, les excès ne ſont pas pour elles..... On ne s'incommode pas à table lorſque l'on y eſt que par bienſéance, & que les vins les plus exquis ne peuvent exciter à s'y livrer (*a*). La jouiſſance

(*a*) Les filles, que l'indigence ou le libertinage jettent dans l'état malheureux de courtiſannes, ſeroient bientôt victimes des fatigues attachées à leur ſort, ſi lors même que des circonſtances leur préſentent le plaiſir, elles ne l'éloignoient : celles qui s'y livrent ſont ſouvent attaquées des maladies qui ſuivent l'épuiſement. M. TISSOT, dit qu'en 1746, une fille âgée de 23

a rarement des ſuites dangereuſes chez les femmes que la Nature a favoriſé d'un tempérament ardent pour les dédommager du peu d'eſprit qu'elles ont; je peux dire que chez ces perſonnes le plaiſir tient ſtrictement à la matière; auſſi n'influe-t-il que ſur le corps. Ces femmes ſont la portion des citoyens la plus utile à l'état, puiſque les enfans qu'elles lui donnent ſont les plus vigoureux, tandis que ceux qui doivent leur naiſſance à une femme qui joint à un tempérament lubrique l'art d'analyſer le plaiſir, l'art de *raiſonner* la volupté, ſont preſque tous des individus chétifs. La jouiſſance des perſonnes chez leſquelles l'imagination ſupplée à la force corporelle, dégénère en ma-

ans, défia ſix Dragons Eſpagnols, & ſoutint leurs aſſauts pendant toute une nuit; elle expira le ſoir. Cette ſcène affreuſe ſe paſſa à Montpellier. Voyez l'*Onaniſme*, art. II, Sect. VII.

ladie à meſure qu'elles vieilliſſent ; leurs ſenſations ſont alors très vives, les nerfs en ſont très-affectés, & on a vu des femmes qui, après avoir paſſé une partie de leur vie dans les plaiſirs *ſentimentés*, éprouvoient des convulſions violentes, lorſque dans lâge, où les organes de la volupté ſe refuſent aux deſirs, elles vouloient encore appeller la jouiſſance.

Il eſt des femmes pour qui le plaiſir eſt dangereux, non pas par lui-même, mais par les diſpoſitions qui y conduiſent. Un homme caractériſé tel à un degré exceſſif, rend ſes plaiſirs funeſtes à celle qui les partage, s'il n'a l'attention de la ménager. Ceux qui, moins favoriſés du côté du corps croient ſuppléer à ce qui leur manque, en multipliant des efforts ſouvent inutiles, s'expoſent à voir un jour des maladies funeſtes attaquer la femme peu ro-

buſte qui a partagé leurs tranſports. Ces maladies ſont ſouvent incurables, parce qu'elles ont leur ſiége dans des parties que la Nature a cachées à nos yeux, & que preſque toujours on ne les attribue pas à la cauſe qui les produit (a). *Les plaiſirs meſmes, que les hommes ont à l'accointance de leurs femmes ſont réprouvés, ſi la modération n'y eſt obſervée.... Ces enchérimens deshontés*,

(a) Il eſt peu d'hommes que la Nature ait mis en état de bleſſer la matrice dans les careſſes de l'Amour, mais il en eſt qui, par leur mal adreſſe ou leur brutalité, peuvent occaſionner des hémorragies conſidérables; ces accidens ſont plus fréquens pendant la groſſeſſe, & c'eſt auſſi le temps où les hommes doivent apporter plus de précautions dans leurs embraſſemens. J'ai parlé au chapitre *de la Stérilité*, des attitudes forcées d'où peuvent réſulter des inconvéniens conſidérables, & c'eſt encore de-là que proviennent pluſieurs maladies auxquelles on ne fait attention que lorſqu'elles ont fait aſſez de progrès pour réſiſter aux remèdes. L'*hiſtoire des maladies des perſonnes mariées*, eſt un livre devenu plus néceſſaire que jamais, & qui néanmoins n'a encore occupé perſonne que je ſache.

que la chaleur première nous ſuggère en ce jeu, ſont non indécemment ſeulement, mais dommageablement employés envers nos femmes. (*a*).

Une Reine d'Arragon fut obligée de rendre un Arrêt contre un Catalan, dont la femme ſe plaignoit de l'exceſſive vigueur. Cet homme convint que chaque nuit étoit marquée par dix triomphes; ſur quoi la Reine, après mûre délibération de conſeil, défendit à ce héros, ſur peine de la vie, d'approcher ſa femme plus de ſix fois chaque jour. *Elle ordonna*, dit Montagne, *ce nombre, pour bornes légitimes & néceſſaires: relaſchant & quittant beaucoup du beſoing & du deſir de ſon ſexe, pour eſtablir, diſoit elle, une forme ayſée, & par conſequent permanente & immuable.... En quoi s'écrient les Docteurs, quel doit être l'appétit & la con-*

(*a*) Montagne. Liv. prem. chap. XXIX.

cupiscence féminine, puisque leur raison, leur réformation & leur vertu, se taille à ce prix (a)!

CE fait rare est encore moins merveilleux que l'observation récente consignée dans le Journal de Médecine. Elle a pour sujet un vieillard âgé de quatre-vingt seize ans, qui ayant épousé une femme qui n'en a que quatre-vingt-treize, remplit trois fois par nuit les devoirs du mariage aussi vigoureusement que le pourroit faire l'homme le plus robuste. Je suis sûr, dit M. BEHR, Auteur de cette observation, autant qu'on peut l'être, de la vérité de ce fait. Ce qui me surprend le plus, continue-t-il, c'est que depuis trois ans que

(a) Liv. III chap. V. VENETTE, & après lui l'Auteur des *Anecdotes de Médecine*, disent que c'est le Roi d'Arragon qui porta cet Arrêt, mais il y a tout lieu de donner plus de croyance au recit de MONTAGNE, par les circonstances qu'il donne de cette cause singulière.

cet exercice dure presque toutes les nuits, ce vieux athlète n'a éprouvé aucune altération sensible dans sa santé (*a*).

CES observations sembleroient devoir me conduire à examiner, combien de fois un homme peut goûter, durant une nuit, les douceurs physiques de l'Amour : c'est un objet que VENETTE a traité trop prolixement pour que je veuille suivre ses traces ; je considère le plaisir relativement au bien ou au mal qui peuvent en résulter, & non pas comme un acte que la débauche essaie de multiplier, & que l'orgueil augmente encore, lorsque les hommes veulent en imposer par leurs prétendus exploits.

DOIT-ON avoir quelque confiance dans les jeunes gens que la vanité fait

(*a*) *Journal de Médecine*, Avril 1757.

parler ? Non certainement, ou il faut ſe préparer à croire des prodiges. Il en eſt quelques-uns qui parlent de bonne foi, & qui s'imaginent avoir goûté les délices de l'Amour à un dégré qui ne s'accorde guère avec la délicateſſe de leur conſtitution. Ceux-ci ont été trompés facilement par l'art ſéducteur des femmes qui *vendent* le plaiſir ; après les premières approches, un homme neuf en Amour, & qui brûle du deſir de rappeller des ſenſations auſſi voluptueuſes, eſt ſouvent la dupe du manège amoureux, & des ruſes uſitées parmi les courtiſanes. Il ne peut croire que les ſoupirs, les extaſes *commandés* ne ſoient un effet ſenſible du plaiſir qu'il procure ; il redouble ſes efforts pour le partager, mais l'illuſion remplace la réalité ; il croit devoir à l'Amour des délices qu'on lui perſuade qu'il a goutés, tandis qu'ils ne ſont que l'effet d'un art

ſéducteur & ſtérile où tout eſt preſtiges & fauſſeté ..... Combien d'hommes croient avoir eu les dernières faveurs de telle femme à la mode, & qui néanmoins ſe trompent !

PARMI les hommes que la vanité fait parler, on peut placer l'Empereur PROCULUS, lorſqu'en écrivant à ſon ami MÉTIANUS, il veut lui perſuader qu'ayant pris en guerre cent filles Sarmates, il les avoit toutes métamorphoſées en femmes en moins de quinze jours. Il faut obſerver, pour augmenter la gloire de l'Empereur, que ces filles étoient vierges lorſqu'elles lui ſont tombées entre les mains (*a*). CRUCIUS nous a laiſſé l'hiſtoire d'un ſerviteur

(*a*) PROCULUS METIANO *S. P. D. Centum ex Sarmatiâ Virgines cæpi ; ex his, unâ nocte decem inivi ; omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies XV reddidi.*

qui pendant une nuit, coucha non-seulement avec dix servantes, mais les rendit toutes fécondes. Il ne faut pas oublier l'aventure d'HERCULE, qui ayant couché pendant douze ou quatorze heures avec cinquante filles Athéniennes, leur fit à chacune un garçon, qu'on appella ensuite les *Thespiades* (*a*).

VENETTE, en calculant en général la force des hommes, borne leurs exploits au nombre de cinq pour une nuit, & c'est bien assez; c'est trop même pour tous les hommes, & je ne conseillerois pas à plusieurs de vouloir se régler sur ce tarif. Lorsque j'ai parlé des tempéramens, on a vu à-peu près la vigueur que l'on doit accorder à chaque constitution; il n'est pas impossible que l'homme du tempérament bilieux ne surpasse le nombre de cinq

(*a*) *Tableau de l'Amour conjugal.* II. part. chap. V. art. 2.

embraſſemens durant une nuit, & il l'eſt certainement à l'homme phlegmatique d'arriver juſques-là. Pluſieurs circonſtances doivent encore influer ſur nos plaiſirs, outre le tempérament ; on montrera plus de vigueur avec une belle femme que l'on aimera, qu'avec une autre qui lui ſera inférieure en beauté. Un homme ſera davantage aiguillonné par le plaiſir, s'il embraſſe une femme que la Nature aura favoriſée de ces *petits riens* qui appellent, facilitent, retardent, accélèrent le moment de la jouiſſance. On a vu ailleurs, que les alimens, la ſaiſon, le climat, ſont encore des agens capables de multiplier en nous les ſources du plaiſir, & par conſéquent favoriſer l'acte qui l'appelle.

C'EST donc à tort que quelques Légiſlateurs ont voulu ſtatuer par les Loix une action qui n'eſt ſoumiſe qu'à la Nature. SOLON, cet oracle de la

Gréce, la connoiſſoit-il bien, lorſqu'il preſcrivit à ſes citoyens qu'il ne falloit approcher de leurs femmes que trois fois par mois ? Les Rabins qui n'avoient en vue que la conſervation du peuple Juif, taxoient le devoir qu'un payſan devoit rendre à ſa femme, à une nuit par ſemaine; celui d'un marchand ou voiturier à une par mois; celui d'un matelot, à deux nuits par an; & celui d'un homme d'étude, à une nuit en deux ans. On s'apperçoit qu'il y auroit pluſieurs réflexions à faire ſur ce ſujet, ſi ce tarif étoit ſuivi à la rigueur; mais il s'en faut de beaucoup que les hommes, pour lequel il fut fait, s'y ſoient exactement conformés : l'âge, le tempérament, le climat, parlent aux hommes avec plus de force que toutes les loix humaines.

L'INFLUENCE du mariage ſur la

ſanté doit dépendre encore de la qualité du plaiſir, ſi je peux m'exprimer ainſi : le devoir conjugal fera moins d'impreſſion ſur des époux tranquilles, que ſur ceux dont tous les ſens partagent la jouiſſance. Les perſonnes laſcives conſervent encore dans leurs yeux des étincelles du flambeau de l'Amour, après qu'il a éclairé leurs plaiſirs ; & on trouve, au contraire, des époux dont les jouiſſances peu actives ne laiſſent ſur eux aucune impreſſion, à l'aide deſquelles on peut deviner leur bonheur. On obſerve auſſi, que les femmes ſont devinées plus aiſément ſur ce qu'elles viennent de faire, que les hommes : le plaiſir dont elles jouiſſent feroit-il plus grand, puiſqu'il laiſſe des traces qui l'annoncent lors même qu'il eſt paſſé ? Cette queſtion agitée tant de fois, & réſolue d'une manière peu uniforme, ne pourroit être décidée que

par un être qui eut pû réunir les avantages qui distinguent les sexes ; l'antiquité nous donne le jugement de TIRESIAS, qui ayant été homme & femme, prononça en faveur de JUPITER contre JUNON, que les femmes prenoient en Amour plus de plaisir que les hommes. Aux noms des intéressés dans cette dispute, on s'appercevra qu'elle est tirée de la fable, ainsi le jugement de TIRESIAS est recusable. Si l'on s'en rapporte en particulier aux hommes & aux femmes, ils trouveront que le sexe opposé à chacun d'eux est l'être privilégié de la Nature, par la raison du proverbe, *que l'on trouve toujours la moisson de son voisin plus belle que la sienne.*

RIEN de constant sur cet object : les Anatomistes démontrent que par la structure des parties nécessaires pour la génération, les hommes sont favorisés

dans l'acte dont elle eſt le réſultat. En effet, ces longs vaiſſeaux repliés tant de fois ſur eux-mêmes, & que la liqueur ſéminale eſt obligée de parcourir pour chercher à s'échapper, préſentent des avantages qui ne ſe trouvent pas dans les femmes; la qualité de cette humeur ſéminale, beaucoup plus ſpiritueuſe, doit affecter plus voluptueuſement ces mêmes vaiſſeaux qu'elle eſt obligée de ſuivre; la ſtructure délicate de l'organe néceſſaire à la tranſmiſſion de cette liqueur, doit encore augmenter la ſenſibilité dans ces momens d'ivreſſe. Voilà nos avantages. Les femmes, comme on le voit, en ont moins que nous, mais la délicateſſe de leur conſtitution, leur foibleſſe même leur en procurent quelques-uns dont les hommes ſont privés. Les parties qui concourent à émouvoir la volupté, ſont plus nombreuſes que chez

les hommes, & l'agitation de celles-ci ſuffit pour exciter les autres. Une partie, ſur-tout, d'une ſenſibilité exquiſe, eſt le ſiége du plaiſir dans les femmes. L'imagination affecte plus les femmes que les hommes dans la triſteſſe comme dans la joie ; leur genre nerveux eſt plus ſuſceptible d'impreſſons, & s'il les ſaiſit avec vivacité, il les conſerve plus conſtamment dans certaines circonſtances. On peut dire auſſi que la jouiſſance a, chez les femmes, des *relations* plus étendues que chez nous.

On ne ſait trop comment rendre raiſon de la fureur érotique de quelques femmes, dont l'hiſtoire nous rapporte l'impudicité. L'infâme CLÉOPATRE, ayant pris le nom d'une célèbre courtiſanne de Rome, ſe rendit dans un lieu de débauche : elle ſurpaſſa, dit VENETTE, en moins de 24 heures, de 25 coups, la courtiſane que l'on eſti-

moit le plus brave en Amour ; & après cela, elle avoua qu'elle n'etoit pas encore tout-à-fait assouvie. L'impudique MESSALINE souffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent six hommes, sans témoigner d'en être fatiguée. En ne regardant pas ces histoires comme fabuleuses, il faut convenir qu'il y avoit dans ces débauches plus d'ostentation que de plaisir. Il s'est trouvé des femmes dont la fureur amoureuse ne pouvoit être appaisée que par les caresses de plusieurs hommes ; mais d'après ce que j'ai dit, on conviendra qu'après quelques actes, le plaisir s'épuise, & que la douleur, ou au moins l'indifférence y succèdent.

TOUTES jouissances ne sont pas unes, dit MONTAGNE, *il y a des jouissances éthiques & languissantes.* Il est donc impossible de rien statuer sur le plaisir qui réunit les sexes, & de

décider quel eſt celui ſur lequel il a plus d'influence. Qu'ils jouiſſent chacun de leurs avantages, & que l'homme, dont le plaiſir eſt ſi vif, ne croie pas avoir été négligé par la Nature, ſi la femme paroît conſerver plus long-temps que lui l'impreſſion voluptueuſe qu'il a partagée (*a*).

(*a*) Une Anglaiſe ſe trouva piquée de ce qu'on diſoit que les femmes avoient pour le moins autant de plaiſir en Amour que les hommes, qu'elle fit vœu de virginité pour toute ſa vie : elle fuyoit les hommes avec une opiniâtreté incroyable, vécut plus de quatre-vingt ans avec cette fantaiſie, & mourut ainſi qu'elle avoit vécu. On a d'elle un teſtament où tous les legs étoient pour des filles vierges. Son ſyſtême étoit de prouver que la diſproportion des deux ſexes aux plaiſirs de l'Amour, étoit pour le moins comme celle de 40 à 83. *Eſſais hiſtoriques & philoſophiques ſur les principaux ridicules des différentes Nations.* Chap. IX.



CHAPITRE IV.

Des parties de l'Homme qui ſervent à la génération.

..... Nous tâcherons d'entrer dans ces détails avec cette ſage retenue qui fait la décence du ſtyle, & de les préſenter comme nous les avons vus nous-mêmes, avec cette indifférence Philoſophique qui détruit tout ſentiment dans l'expreſſion, & ne laiſſe aux mots que leur ſimple ſignification. (*a*)

DÈS que les hommes obſervent un phénomène, ils ſe hâtent d'en trouver l'explication. La curioſité s'exerce ſur tout ce qui paroît contrarier le cours ordinaire de la Nature, tandis que les

(*a*) *Hiſtoire Naturelle*, &c. par M. DE BUFFON, tom. IV.

choſes plus immédiatement ſoumiſes à nos ſens, ſont négligées pour la plupart. Rien de plus commun ſans doute que l'uſage des parties qui concourent à la génération, & rien de plus ignoré chez beaucoup d'hommes que la ſtructure de ces mêmes parties. On jouit du plaiſir qu'elles nous procurent, ſans vouloir en rechercher la cauſe dans leur organiſation: ſi ce motif ne peut exciter la curioſité de quelques perſonnes, il en eſt un du moins qui intéreſſe davantage; c'eſt la ſatisfaction de pouvoir connoître les accidens qui affligent quelquefois des parties auſſi délicates; c'eſt encore celle d'en diſtinguer certains défauts qui peuvent s'oppoſer au bonheur auquel tous les hommes doivent aſpirer, celui d'être père.

Les Anatomiſtes pour la plupart diſtinguent les organes de l'homme qui ont part à la génération, en trois claſ-

ses, eu égard à leurs différentes fonctions. La première comprend ceux qui séparent la liqueur prolifique; sous la seconde, sont renfermés ceux qui la conservent pendant quelque temps, qui lui servent de réservoir; & la troisième enfin, renferme les organes destinés à transmettre cette liqueur dans le lieu destiné pour la génération. Les organes de la première classe sont les *testicules;* ceux de la seconde, les *vésicules séminales;* dans la troisième classe sont comprises toutes les parties qui composent la *Verge.*

CETTE division convient particuliérement aux personnes qui suivent l'Anatomie en général: pour me borner dans ce qui est plus relatif à mon objet, je diviserai ces parties en externes & en internes; les premières sont apparentes, & les autres cachées dans la capacité du bas ventre.

LA partie qui distingue l'homme de la femme est celle qui se présente la première dans la division que je dois suivre. Il seroit aussi inutile qu'indécent de rapporter tous les noms qui lui ont été donnés, particulièrement dans notre langue. Les Anatomistes la nomment le *membre viril*, la *Verge*, & je ne sache pas qu'elle puisse être nommée autrement sans blesser la pudeur. (*a*)

ON sait que les Anciens avoient déifié cette partie sous le nom de PRIAPE. Les Dames d'Egypte la portoient com-

(*a*) Les Latins lui ont donné une infinité de noms; ils l'appelloient *Penis*, *Hasta*, *Mute*, *Verpa*, *Mentula*, *Priapus*, *Caulis*, *Virga*, *Fascinus*. Nos anciens Romanciers, moins délicats que nous en parloient sous des noms qui ne scandalisoient personne; on savoit ce que c'étoit que la *Lance Virile*, le *Pistolet d'Amour*, le *Gaudisseur de la Maison* le *Médiateur de la Paix*, le *Cultiveur du champ de Nature*. On trouve encore à cette partie, des noms beaucoup moins honnêtes, dans les *Œuvres de Rabelais*, le *Moyen de parvenir*, le *Dictionnair ecomique, satyrique*, &c. de le ROUX.

me une relique aux Fêtes consacrées à BACCHUS. Chez les Grecs on en avoit un modèle d'une taille énorme que l'on portoit en cérémonie, & selon ST. AUGUSTIN, la plus honorable matrone de la procession étoit obligée de mettre devant tout le monde, une couronne de fleurs sur cette effigie. Les habitans de *Panuco*, Province de l'Amérique septentrionale, exposoient dans leurs Temples une figure semblable, & les hommages qu'ils lui rendoient ne peuvent être décrits que par l'impureté même. (*a*) Les Phéniciens faisoient aussi des Processions en l'honneur de BELPHEGOR, leur Idole; & le grand Prêtre marchant

(*a*) On trouve dans un petit ouvrage, qui a pour titre *Hexameron rustique*, *ou les six journées passées à la campagne entre des personnes studieuses*, Cologne..... Une dissertation *sur les parties appellées honteuses aux hommes & aux femmes*, dans laquelle on a rassemblé différens cultes rendus à ces parties par les Payens.

fiérement à la tête de ſon Clergé, tenoit dans ſa main & abaiſſoit devant l'Idole, comme une marque d'hommage, la partie qui le faiſoit homme. Les Rabins diſent que les Hébreux, pour affirmer un ſerment, poſoient la main ſur la partie où s'étoit pratiqué la circonciſion. (*a*) Les Moines de *Gomeron*, dépendans de la Perſe, ſont expoſés à une épreuve ſingulière & par laquelle le peuple juge leur dévotion. Ces Prêtres Idolâtres ont les parties de la génération découvertes : les femmes les baiſent, & s'ils paroiſſent ſenſibles, ils tombent dans le mépris. (*b*) Au *Deutéronome*, ces parties ſont appellées reſpectables, *Veneranda* : ſi une femme en colère venoit à les arracher, on lui coupoit les mains. (*c*) VILLANDRY,

---

[*a*] *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*, tom. V.

(*b*) *Abrégé de la Collection des Voyages*, &c. Tom. VI.

(*c*) *Deutéronome*, Chap. XXV.

commit un crime de lèze-Majesté, pour avoir porté la main aux parties naturelles de CHARLES IX, qui lui serroit la gorge en badinant : D'AUBIGNÉ assure qu'il eut été mis à mort, sans la grace qu'obtint pour lui l'Amiral de CHATILLON, après que le Roi l'eût refusée aux deux Reines & au Duc de MONTPENSIER. (*a*) Les Caffres se trouvent glorieux, quand ils ont coupé en guerre plusieurs membres virils à leurs ennemis, ils en font présent à leurs femmes, & celles-ci en font des coliers qui flattent leur vanité.

CES faits sont suffisans pour donner une idée de la considération dont jouissoient les parties naturelles de l'homme parmi quelques Nations. Après avoir vu, pour ainsi dire, leur Histoire morale, examinons leur structure.

(*a*) AUBIGNÉ. Tom. II.

La *Verge*, (1, Pl. I. fig. I.) eſt un corps rond & long, ſitué à la partie inférieure du bas ventre; elle eſt attachée & adhérente aux racines de l'os *pubis*. Les parties qui compoſent la *Verge*, peuvent être diſtinguées, eu égard à leur ſituation, en contenantes & en contenues. Les premières ſont la *peau*, le *tiſſu cellulaire*, qui ſe remarque au-deſſous, (o, o, o, o, Pl. II.) & une membrane particulière qui paroît être formée par l'épanouiſſement d'un ligament qui fixe la Verge aux os pubis & que l'on nomme le *ſuſpenſeur* de la Verge. La peau qui recouvre cette partie, ſe replie à ſon extrêmité, & c'eſt ce repli que l'on nomme le *prépuce*; (2, Pl. I fig. II.) il eſt attaché à la partie inférieure du *gland*, (3, Pl. I. fig. I. 4, Pl. II.) par un ligament appellé le *frein* où le *filet* de la Verge.

Les parties contenues, ſont les *deux*

corps caverneux, (1, 1, Pl. II.) l'*urethre*, (3, 2, 3. Pl. II.) & le *gland* (2, Pl. I. 4, Pl. II.) à quoi il faut ajouter les muscles dont je parlerai plus bas.

La peau qui recouvre la Verge est plus fine qu'aux autres parties, ce qui lui donne une extrême sensibilité. On y observe que la graisse y est peu abondante, & il étoit nécessaire que cela fût ainsi, afin que l'érection fût plus facile, que cette partie fût susceptible de plus de dureté, & que le sentiment exquis qui y réside ne fût point émoussé par la graisse pendant la friction qui appelle le plaisir. Ç'auroit été en vain que la Nature auroit distribué à la Verge, cette quantité considérable de vaisseaux & de nerfs qui s'y ramifient, (5, 5, 5, 5, 6, 6, 6, 6, Pl. II.) si la sensibilité qu'ils lui donnent eût été obtuse par l'humeur graisseuse.

Le gland est la plus sensible de tou-

tes les parties qui servent à la génération ; c'est la seule dépendance de la Verge qui soit charnue ; elle est polie & douce afin de ne point blesser la femme dans l'union des sexes, & la figure qui la termine lui facilite l'introduction dans le lieu que la Nature a destiné à la génération.

On doit regarder les corps caverneux comme deux tuyaux ou conduits, qui prenant leur origine de chaque côté à la branche de l'os *ischion*, s'avancent jusqu'à la partie inférieure des os *pubis* où ces deux corps s'unissent l'un à l'autre, pour n'en former qu'un seul qui se termine à la partie postérieure du gland. Les corps caverneux composent la plus grande & la plus considérable partie de la Verge. On y observe deux gouttières ; celle située en dessous reçoit la plus grande partie de l'*urethre*, & la goûttière supérieure,

beaucoup moins considérable reçoit une grosse veine & deux artères nommées *honteuses*. (5, 5, Pl. III.) Presque toute la substance des corps caverneux est spongieuse, cellulaire; deux artères assez considérables pénètrent ces corps en jettant de côté & d'autre une infinité de branches qui versent le sang dans ces parties. Je dirai ailleurs de quelle importance sont les corps caverneux pour contribuer à la génération; il suffit de dire actuellement que la tension de la Verge a pour cause le sang & les esprits, que les artères & les nerfs font affluer dans les cellules innombrables qui composent ces corps caverneux.

L'*URETHRE* est un canal long & recourbé, qui commence au col de la vessie, (7, Pl. II.) & finit à l'extrémité du gland. (9, Pl. II.) Le commencement de ce conduit est embrassé

par la glande *proſtate.* (8, 8, Pl. II.) L'intérieur de l'urethre, eſt très-liſſe & poli; on y remarque pluſieurs orifices qui ſont les conduits des proſtates inférieures, & ceux de pluſieurs autres glandes qui fourniſſent une humeur mucilagineuſe, dont je parlerai dans la ſuite.

La Verge, outre le ligament dont j'ai parlé, qui l'attache fortement aux os pubis, & qui lui eſt d'un grand ſecours, non-ſeulement pendant l'érection, mais encore lorſqu'elle s'amollit & ſe relâche : la Verge a ſix muſcles, trois de chaque côté : il y en a deux *érecteurs*, (2, 2, Pl. III.) deux *accélérateurs* & deux *tranſverſes.* Ils tirent leur dénomination de leur uſage; les premiers aident à l'érection de la Verge, lorſque les corps caverneux ſe gonflent; les ſeconds, facilitent l'émiſſion de la ſemence, parce qu'en ſe raccourciſſant, ils compriment les véſicules ſéminales;

& obligent la liqueur qu'elles contiennent, d'entrer dans l'uréthre, d'où elle sort avec impétuosité ; les muscles *transverses*, dilatent le conduit de l'uréthre lorsqu'ils agissent, pour faciliter le passage de l'urine, ou de la semence (*a*).

(*a*) Je n'ai point jugé à propos de surcharger ce Chapitre par des choses qui auroient paru un vain étalage d'érudition. Les muscles, dont je parle, ont encore des noms compliqués, que l'on me dispensera de donner, tels que ceux de *Bulbo-caverneux* que l'on donne aux *accélérateurs*. Je n'ai point parlé non plus de l'attache, & de l'insertion de ces muscles, non plus que du nom de tous les nerfs & des vaisseaux qui se distribuent aux parties de la génération. En disant que les nerfs de la Verge se détachent des *paires sacrées*, des *paires lombaires* ; que les artères sont fournies par la *crurale*, les *hipogastriques*, &c. Il n'y aura que les hommes versés dans l'anatomie qui m'entendront, & pour me faire comprendre des autres, il faudroit remonter insensiblement jusqu'aux sources, & donner l'exposition anatomique du corps de l'homme. Je me suis aussi dispensé d'indiquer dans les Planches, certaines parties étrangères à l'objet que je traite.

LA longueur de la Verge eſt ordinairement de huit ou neuf travers de doigts, & ſa groſſeur environ de trois, lorſqu'elle eſt, dit M. DIONIS, dans l'état où les femmes le demandent (*a*). Mais on ne peut déterminer préciſément cette longueur ni cette groſſeur, & elles ne ſont pas de fortes inductions pour tirer des conſéquences ſur le plus ou moins de talens en amour. On dit même que les hommes dont la Verge paſſe la meſure ordinaire de la Nature, ne ſont pas ſi bons au *déduit* que les autres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que pluſieurs mariages ſont ſtériles; quoique l'époux donne, par une bonne conformation, les plus hautes idées de ſa valeur. PLATERUS nous fait l'hiſtoire de deux femmes que les Juges déclarèrent libres de quitter leurs

(*a*) *L'anatomie de l'homme.* Demonſtration IV.

maris, dont elles se plaignoient, parce qu'il y avoit trop de disproportion entre les sexes. On trouve encore quelques autres observations qui prouvent qu'il y a eu des hommes qui n'ont pu être favorisés de l'Amour, pour l'avoir été trop de la Nature.

La petitesse de la partie qui distingue essentiellement l'homme, n'est pas un obstacle à la génération, lorsque cette partie ne pêche que par son volume. Ce défaut est moins grand que celui de l'uréthre, lorsque ce canal est construit de manière à s'opposer à l'éjaculation prompte & directe de la liqueur séminale. Quelquefois ce canal n'a une fausse direction, que parce que le frein dont j'ai parlé, tire la Verge avec violence pendant l'érection, en lui donnant la forme d'un arc : si l'homme ne peut vaincre cet obstacle, il aura recours à la Chirurgie ; l'opé-

ration par laquelle elle remédie à cet inconvénient eſt très-légère ; on coupe le frein, & la Verge reprend enſuite la direction qui lui eſt naturelle (*a*).

L'ÉTAT du Prépuce favoriſe auſſi ou s'oppoſe à la génération, & quelquefois aux embraſſemens amoureux. Sa longueur exceſſive cauſe la ſtérilité, parce que la ſemence ne peut être tranſmiſe dans la matrice, à cauſe des frottemens qui affoibliſſent l'impulſion que les muſcles avoient donnée à cette liqueur. Ce défaut trouve encore ſa guériſon dans la Chirurgie, qui coupe au Prépuce la partie excédente. Si cette enveloppe pêche par le défaut contraire,

(*a*) On voit auſſi que dans les premières jouiſſances le frein de la Verge peut ſe rompre ; il n'en réſultera aucun accident qu'une légère hémorragie qui s'arrêtera en enveloppant la partie avec du linge propre, & en remettant à une autre fois le complément du plaiſir.

mais sans étranglement de la Verge, on est alors dans le cas des hommes circoncis, dont je parlerai ailleurs; je veux dire, que l'on perd peut-être quelque chose du plaisir, mais que l'on n'en est pas moins habile pour multiplier l'espèce.

CES deux états de la Verge, par rapport au Prépuce, sont deux maladies qui exigent toute l'attention des hommes de l'art, lorsque dans l'une ou l'autre circonstance, la Verge se trouve comme étranglée ou trop resserrée dans son enveloppe. La première de ces maladies, est le *paraphymosis*, accident dans lequel le Prépuce est si renversé & si gonflé, qu'on ne peut le rabattre pour couvrir le Gland. Je ne m'arrête pas aux causes étrangères qui peuvent occasionner le *paraphymosis*, telles que les maladies vénériennes; mais seulement à celle qui est la plus ordinaire,

Les jeunes mariés, & ceux dont le Gland n'a jamais été dépouillé que difficilement du prépuce, y ſont aiſément pris lorſqu'ils réuniſſent leurs efforts pour frayer la route du plaiſir. Le moyen de rémédier à cet accident, & on ne doit pas le négliger, eſt de baigner la partie dans l'eau froide, afin qu'elle puiſſe ſe dégonfler, & de ramener enſuite adroitement le Prépuce ſur le Gland. Si l'on ne réuſſit pas, il faut recourir au plutôt à l'opération, qui conſiſte à débrider le Prépuce, en faiſant autant de petites inciſions qu'il en faut, pour lui laiſſer la liberté de deſcendre par-deſſus le Gland.

Le vice oppoſé au précédent eſt le *phymoſis*. On a quelquefois recours à l'opération pour prévenir les ſuites dangereuſes, lorſqu'il eſt cauſé par le virus vénérien : mais le *phymoſis* naturel, celui qu'on apporte en naiſſant, n'eſt

redoutable que lorsque, par l'acrimonie de l'urine, il y survient une inflammation. Lorsqu'elle ne cède pas aux remèdes usités, il faut se résoudre à la circoncision, elle consiste à fendre le Prépuce, pour s'opposer aux ravages qu'il feroit sur le Gland par sa trop grande constriction (*a*).

ON a vu des variétés singulières dans la Verge. Un Italien avoit cette partie couverte & hérissée de cornes très-

(*a*) Les hommes que la structure de la Verge met dans le cas de craindre l'un ou l'autre de ces accidens, ceux mêmes qui ne s'y croient pas exposés; en un mot, tous les hommes doivent avoir l'attention d'entretenir la propreté dans les parties externes de la génération, en les lavant souvent. Les glandes *sébacées*, situées sur le gland, fournissent une humeur grasse, laquelle en s'épaisissant, forme une crasse entre le prépuce & le gland. Cette humeur s'altère quelquefois & en impose à quelques personnes, qui, s'imaginant être attaquées d'une gonorrhée virulente, consultent des Charlatans qui profitent de leur crédulité pour exercer leurs tromperies. On prévient cet accident par la propreté.

dures, & d'ongles (*a*). L'homme connu en Angleterre sous le nom de *the Porcupine-man*, (l'homme Porc-épic) est couvert par-tout le corps, à l'exception de la tête, de la paume de la main & de la plante des pieds, de soies qui ont une consistance da cornes; elles ont six lignes de longueur, & deux ou trois de grosseur; & ainsi que les Hérissons, elles sont implantées perpendiculairement. Cet homme est parvenu à rendre sensible une jeune fille, avec laquelle il s'est marié. Il a eu de ce mariage six enfans, tant filles que garçons, tous constitués comme lui, & également couverts de cornes. Il faut croire que cette espèce d'homme sauvage, pour travailler à la génération, prenoit le temps où aucun obstacle ne pouvoit s'opposer à ses plaisirs:

(*a*) *Journ. Encyclop.* Avril 1764.

toutes les automnes, les corps durs qui armoient la Verge ainsi que les autres parties du corps, tomboient (*a*). Une Allemande ayant eu commerce avec un négre, eut un enfant dont toutes les parties du corps étoient blanches, à l'exception de la Verge (*b*). On a vu un jeune homme dans lequel cette partie étoit double (*c*). FRIBE, dit avoir connu un homme dont la Verge n'étoit point percée à l'extrêmité du Gland; l'ouverture se trouvoit en dessous: l'Auteur ajoute que cette difformité ne l'empêcha pas d'avoir plusieurs enfans (*d*). Au reste, il s'en trouve quelquefois dont la Verge n'est

(*a*) *Mélanges d'Hist. Nat.* par M. ALLEON DULAC, tom. III.

(*b*) *Biblioth. de Médecine*, &c. tom. XV.

(*c*) *Dictionnaire raisonné d'Anatomie & de Physiologie.* Art. *Verge.*

(*d*) *Ephémérides d'Allemagne*, Déc. I. ann. 3. obs. 98.

point perforée lorsqu'ils viennent au monde ; c'est à la Chirurgie à réparer sur le champ ce défaut de conformation.

Après avoir considéré la Verge, ce qui s'offre ensuite sont les *Testicules*, ainsi nommées du mot latin *testes*, qui signifie témoins, parce qu'en effet ils le sont de la force & de la vigueur de l'homme. On les appelle aussi *Didimes*, c'est-à-dire, Gemeaux, à cause qu'ils sont presque toujours deux. On a vu des hommes qui en avoient trois ou même quatre, & d'autres que la Nature avoit réduits à un. Il ne faut pas croire que les premiers aient été des athletes en amour ; la liqueur prolifique divisée dans plusieurs organes perdoit beaucoup de son activité, & les observations constatent que des hommes qui paroissoient aussi-bien partagés,

n'avoient pas toujours joui de la satisfaction d'être pères. Il n'en est pas de même de ceux qui n'ont qu'un Testicule; j'en ai connu qui étoient très-féconds, & auxquels des individus des deux sexes doivent leur naissance.

On définit les Testicules, des corps glanduleux, renfermés dans le *scrotum*, espèce de sac, (4,4, Pl. I. fig. I.) & situés pour l'ordinaire hors du bas-ventre. Je dis pour l'ordinaire, car on voit quelquefois des personnes chez qui ces organes restent cachés dans le bas-ventre, & ces personnes-là sont beaucoup plus portées que d'autres vers les plaisirs (*a*). Il arrive d'ailleurs assez souvent aux enfans du premier âge, que

(*a*) Les Testicules renfermés, en rendant la semence beaucoup plus vive, irritent continuellement les organes de la volupté; mais aussi cette liqueur ne doit pas être disposée à la fécondité; car elle n'a pas subi les préparations nécessaires, par le court trajet qu'elle est obligée de parcourir.

ces parties restent engagées dans leur passage, & quelquefois elles ne tombent dans les *bourses*, (4, 4, Pl. I. fig. I.) qu'au temps de la puberté, ainsi qu'on le verra dans un autre Chapitre. La figure des Testicules est ovale, un peu applatie des deux côtés; (1, 1, P. III.) leur grosseur varie selon les âges; ils sont très-petits jusqu'à l'âge de puberté, mais alors ils augmentent de volume, & acquièrent celui d'un petit œuf de poule, ou d'un gros œuf de pigeon; (1, Pl. IV. 5, Pl. V. & VI.) le droit est assez constamment un peu plus gros que le gauche.

On considère d'abord à ces parties, leurs enveloppes; la première est le *scrotum*; ce n'est qu'une continuation de la peau, qui se trouve partagée en deux parties par une ligne saillante en forme de couture, que les Anatomistes ont nommée le *raphé*; (5, Pl. I. fig. I.) elle commence

commence au gland, (c'est ce qu'on nomme alors le *frein* ou *filet*,) & elle se termine à l'anus. Le scrotum est revêtu, au-dedans, d'une membrane charnue qu'on doit regarder comme un véritable muscle cutané; on la nomme *dartos*, elle fournit une enveloppe particulière à chaque Testicule; & de l'adossement ou union de ces deux enveloppes charnues, se forme une cloison qui sépare en deux parties la cavité qui fait le scrotum. Le dartos doit être, ainsi que je l'ai dit, regardé comme un muscle; c'est à sa contraction que l'on doit attribuer les rides & les serremens des bourses: il fait juger de la santé & de la vigueur d'un homme, quand l'action de ce muscle presse les Testicules, & paroît les faire remonter. (*a*)

[*a*] Il y a quelques Nations en Europe, qui dans la

Les autres enveloppes particulières au Testicule sont au nombre de trois. La première est nommée *vaginale* ; (1, 1, 1, Pl. V.) elle recouvre non-seulement tous les vaisseaux particuliers au Testicule, en s'y attachant étroitement, mais même le corps du Testicule ; elle est recouverte en partie de l'expansion d'un muscle nommé *crémaster*, ou suspenseur du Testicule. (*a*) Au-dessous de la tunique vaginale, on en remarque une autre, à laquelle on a

---

traite des Négres, observent avec autant d'attention que d'indécence, l'état des Testicules dans les esclaves qui sont en vente. On juge de la force ou de la foiblesse de ces infortunés par ces parties, selon qu'elles paroissent plus ou moins rapprochées du ventre.

(*a*) Je n'ai pas besoin de prévenir le Lecteur, que dans les Planches qui exposent les différentes parties du Testicule, ces parties sont préparées de manière à laisser voir celles qu'elles recouvrent dans l'état naturel. Il faut supposer que le Testicule étoit disséqué lorsqu'on en a fait le dessein.

donné le nom de *péritestes* ; c'est un sac qui enveloppe le Testicule de toutes parts. Enfin la dernière membrane propre à cette partie, & qui touche immédiatement sa substance, est l'*albuginée*, nommée ainsi à cause de sa couleur.

On n'a pas plutôt coupé cette dernière tunique, que l'on découvre la substance du Testicule, qui est blanche, molle, lâche, parce qu'elle est composée d'une infinité de vaisseaux très-fins, qui laissent appercevoir la couleur du fluide qu'ils contiennent. Ces vaisseaux particuliers sont les artères qu'on nomme *spermatiques*, les veines du même nom, les veines *lymphatiques*, les nerfs, les vaisseaux *sécrétoires* & *excrétoires* ; enfin toute la substance des Testicules, n'est qu'un tissu & un lassis d'une infinité de petits vaisseaux, dont la structure est surpre-

nante. (*a*) Ces vaisseaux sont contournés en différentes façons, & forment plusieurs paquets soutenus par des cloisons membraneuses. On apperçoit, sur le bord supérieur du Testicule, un corps long dont la figure approche de celle d'une chenille; on le nomme *épi-didyme*, à cause de sa situation. (1, 2, Pl. VI; 2, Pl. V; 2, Pl. IV.)

La substance de cette partie est la même que celle du Testicule, & les vaisseaux qui la composent font une infinité de contours serpentins; (3, 4, 5, Pl. IV.) L'épi-didyme se termine dans les extrémités par deux éminences, dont la plus considérable (1, Pl. VI.) se nomme la tête de l'épi-didyme,

(*a*) La préparation anatomique prouve par un calcul simple, que toute la substance d'un Testicule ordinaire peut fournir un fil de cent lieues de longueur.

& la moindre (2 , Pl. VI.) eſt appel-
lée la queue ; c'eſt à cette derniére, que
commence de chaque côté, le conduit
déférent, (3 , 4 , Pl. VI & Pl. V.)

L'USAGE des Teſticules eſt de filtrer la liqueur ſéminale, & de la ſéparer du ſang, ainſi qu'on le verra ailleurs : celui des épi-didymes eſt de la recevoir immédiatement des Teſticules, pour la tranſmettre aux *véſicules ſéminales*, par les canaux déférens.

LES *véſicules ſéminales* (1 , 1 , Pl. VII.) ſont deux réſervoirs membraneux & cellulaires, ſitués à la partie poſtérieure & inférieure de la veſſie. (4 , Pl. VII ; 10 , Pl. II.) Leur longueur ordinaire eſt de trois travers de doigts, & leur largeur d'un pouce : leur partie la plus large ſe nomme le fond ; & la plus étroite le col

auquel ſe trouve continu un conduit particulier, appellé *éjaculateur.*

On peut voir (2, 2, Pl. VII) les conduits déférens qui tranſmettent la ſemence des épi-didymes aux véſicules ſéminales. Les conduits éjaculateurs, ſont deux petits vaiſſeaux qui viennent ſe perdre dans l'uréthre près du col de la veſſie, après avoir traverſé un corps glanduleux, aſſez ferme, qui embraſſe le col de la veſſie & le commencement de l'uréthre. On connoît ce corps glanduleux ſous le nom de *proſtates.* (3, Pl. VII ; 8, 8, Pl. II.) Il eſt formé de l'aſſemblage de pluſieurs autres glandes dont les orifices excréteurs, au nombre de dix ou douze, viennent s'ouvrir au devant d'une éminence nommée *veru-montanum.* L'uſage des proſtates eſt de ſéparer une humeur douce & huileuſe, preſque ſemblabe à la ſemence, qui enduit le

canal de l'uréthre, & se mêlant à la semence dans l'éjaculation lui sert de véhicule, empêche la dissipation de ses parties spiritueuses, & garantit l'uréthre de l'acrimonie de l'urine.

Après avoir fait connoître les parties qui, dans l'homme, concourent immédiatement à la génération, il est nécessaire, pour compléter l'idée que l'on doit en avoir, d'exposer leurs fonctions, & le méchanisme qui les exécute.

On sait que l'humeur séminale, ainsi que je l'ai dit, est contenue dans le sang, de même que tous les fluides qui portent la nourriture & le sentiment dans nos parties. Lorsqu'à l'âge de puberté, la Nature, en achevant son ouvrage, nous dispose à être capables de multiplier l'espèce, elle prépare les organes qui doivent y concourir, à

filtrer la ſemence & à la tranſmettre au dehors: les Teſticules commencent cette opération. Les artères & les veines ſpermatiques, (3, 3, 4, 4, Pl. III.) en s'uniſſant aux nerfs des Teſticules & aux conduits déférens, forment, enveloppés dans la tunique vaginale, un cordon nommé le *cordon des vaiſſeaux ſpermatiques*, (6, 6, Pl. III.) qui aboutit aux Teſticules. (1, 1, Pl. III.) C'eſt ce cordon qui porte avec le ſang la matière de la ſemence, & qui la reporte ſéparée aux véſicules ſéminales. Examinons comment s'opère cette filtration, ſi intéreſſante, puiſque d'elle dépend la conſervation de l'eſpèce humaine.

L'ARTÈRE ſpermatique, avant de pénétrer le Teſticule, ſe diviſe en pluſieurs rameaux, qui ſe ſubdiviſent en une infinité d'autres; (3, 3, 4, 4, Pl. III.) le ſang qu'ils contiennent,

trouve dans la substance du Testicule, (5, Pl. VI; 5, Pl. V.) ce nombre prodigieux de petits vaisseaux dont j'ai parlé, repliés sur eux-mêmes, & ramassés en paquets. Ces vaisseaux très-déliés & très-longs, (6, 6, 6, Pl. V. & VI.) prennent dans le sang que leur offre chaque petite artère, les parties les plus fines, les plus subtiles & les plus spiritueuses. Cette liqueur filtrée est la matière de la semence, qui a besoin de parcourir cette multitude étonnante de circonvolutions des petits vaisseaux pour devenir prolifique; elle ne l'est pas même entiérement après ce séjour assez long dans les Testicules; elle doit passer dans la partie que nous avons nommée épi-didyme pour y acquérir encore un degré de préparation: elle en sort par le canal déférent, (7, 7, Pl. III.) qui va la déposer dans les vésicules séminales; & c'est

lorſqu'elle y a ſéjourné quelque temps qu'elle reçoit toutes les qualités qui doivent la rendre véritablement prolifique. Les veines ſpermatiques, ici comme par-tout ailleurs, reprennent le ſang qui a fourni la liqueur ſéminale, & toutes leurs diviſions ſe réuniſſant peu-à-peu, elles forment un ſeul vaiſſeau de chaque côté, qui reporte le ſang dans des veines plus conſidérables, pour être enſuite conduit au cœur, & s'y imprégner de nouveaux eſprits.

Après cette courte expoſition de la manière dont la ſemence eſt préparée, trouvera-t-on mal fondé ce que j'ai dit de ces prétendus ſecrets, de ces recettes exhaltées par le charlataniſme, pour plonger l'homme dans un torrent de plaiſirs ? On voit combien la Nature eſt lente dans l'opération de la *ſpermatoſe*, dans la production & la coction de la ſemence; croira-t-on

qu'au moyen des aphrodisiaques, les loix de l'économie animale changeront? Que ces vaisseaux innombrables que doit parcourir la semence, acquerront subitement un mouvement surnaturel, au moyen de quoi ils chasseront promptement le fluide qu'ils doivent préparer? Si des lectures obscènes, les images lascives de la débauche irritent les organes de la génération, & provoquent à la jouissance, c'est parce que les vésicules séminales contiennent assez de liqueur prolifique pour fournir aux impressions que font des objets séducteurs; sans cela ces spectacles voluptueux seroient sans aucun effet. Qu'un homme, qui a joui en excitant son imagination, ait recours le lendemain, à tous les moyens qu'indiquent les personnes qui croient aux grandes vertus des aphrodisiaques, il saura alors si la Nature veut être commandée. Le laboureur,

après avoir moiſſonné ſon champ, au-roit-il bonne grace de lui demander une ſeconde recolte peu de temps après ? Il faut qu'il attende que la terre ait repris ſes forces, ſi je peux m'exprimer ainſi : qu'il la cultive, qu'il répare ſes pertes ; mais la Nature ne dérangera pas l'ordre des ſaiſons pour ſatisfaire l'avidité des hommes.

J'ai laiſſé la ſemence dans les véſicules ſéminales, où elle doit ſe perfectionner avant d'être tranſmiſe en partie au dehors : je dis en partie, parce qu'en effet une portion de cette humeur doit repaſſer dans la maſſe du ſang, par des vaiſſeaux fins & déliés qui ſe rendent aux véſicules : les changemens qui ſe font en nous à l'âge de puberté, démontrent de quelle néceſſité eſt cette réſorbation d'une partie du fluide ſéminal.

LORSQUE ce fluide a acquis toute la perfection dont il est susceptible, il cherche à se faire jour au dehors, & le signe qui annonce ce besoin est l'intumescence involontaire de la Verge. Elle a pour cause le sang porté dans cette partie par les artères qui s'y rendent. Ce sang gonfle les corps caverneux, parce que les veines n'étant pas assez considérables pour se charger de tout ce que les artères fournissent, une partie du sang s'introduit dans les cellules que j'ai observées dans ces corps spongieux: à quoi il faut ajouter une affluence d'esprits animaux, que l'idée du plaisir porte dans ces parties. Ces esprits augmentent l'action des muscles érecteurs; & tout concourt à entretenir la Verge dans l'érection.

LES vésicules séminales dans la composition desquelles il entre des fibres musculaires, susceptibles par con-

ſéquent de contraction, ſe trouvent preſſées de toutes parts, tant par la liqueur qu'elles contiennent qui cherche à s'échapper, que par d'autres circonſtances qui accompagnent & entretiennent l'érection. Le *ſphincter* de la veſſie fournit un point d'appui fixe, contre lequel la ſemence peut faire d'inutiles efforts. L'orifice qui répond au canal déférent, ſe ferme par la diſpoſition de la *valvule* qui s'y trouve; ainſi le fluide preſſé de tous côtés, excepté vers l'orifice du canal éjaculatoire, deſtiné à porter ce fluide dans l'uréthre, (5, Pl. VII.) enfile ce canal avec force; la membrane muſculeuſe des proſtates ſe contracte alors, & l'humeur qu'elles contiennent en étant exprimée, prépare l'uréthre au paſſage de la ſemence. Ces deux fluides ſe mêlent dans la partie du canal que les muſcules tranſverſes ont dilatée; mais cette dilata-

tion n'est qu'instantanée ; car les muscles accélérateurs, entrant en contraction, pressent la semence contenue dans l'uréthre, & la font jaillir à une distance plus ou moins grande, selon la tension plus ou moins forte de la Verge & la quantité de fluide qui doit être évacué.

VOILA l'explication purement méchanique de l'émission de la semence, & telle qu'elle se fait l'orsqu'elle est causée par une trop grande plénitude des vésicules séminales. J'aurai occasion de considérer cette évacuation dans l'union des sexes lorsque je parlerai de la génération.

TELLES sont les parties qui, dans l'homme, concourent à donner l'être à un individu de son espèce. Il m'auroit été facile de m'arrêter sur chacune d'elles, & faire voir les précautions que la Nature a prises, afin qu'elles soient

le mieux poſſible pour remplir leurs fonctions. On peut voir à ce ſujet tout ce que les anatomiſtes du dernier ſiécle ont écrit ; j'aurois peut-être rebuté mon lecteur, en entrant dans ces détails trop prolixes. (*a*)

CHAPITRE V.

Des parties de la Femme qui ſervent à la Génération.

CE n'étoit point aſſez que la Nature eût donné à l'homme des organes capables de contenir, ou ſa poſtérité, ou ce qui pouvoit la fertiliſer ;

[*a*] DU LAURENS, par exemple, demande, *Pourquoi ce n'eſt point un os qui fait la baſe de la Verge? Pourquoi cette partie n'eſt point un artère? Une veine? Un nerf?* &c. & il répond à ces queſtions inutiles d'une manière qui eſt quelquefois plaiſante,

il falloit encore que la femme reçût dans un lieu sûr, ces germes précieux qui multiplient l'espèce. Qu'est-il besoin de chercher continuellement hors de nous, des motifs d'admiration & de reconnaissance envers l'Auteur de toutes choses? Que l'on fixe un instant les organes destinés à la génération; quelle structure merveilleuse orffrent particulièrement ceux de la femme! Leur action est-elle moins admirable que leur structure! La liqueur prolifique n'a pas plutôt pénétré dans la Matrice, que ce viscère en se refermant devient un lieu inaccessible à tout ce qui lui est extérieur; l'enfant y prend la vie, l'accroissement; & n'en sort qu'au moment marqué par la Nature pour la naissance des individus. Par quelles loix s'exécutent des opérations aussi admirables? Quelles sont les raisons que donnent les hommes, pour expliquer

l'acte le plus univerſel de la Nature ; & celui qu'elle a le plus caché à leurs yeux ? On ne doit entrer dans ces détails, qu'après avoir examiné les parties qui agiſſent dans la reproduction. Examinons celles de la femme ainſi que nous l'avons fait pour celles de l'homme dans le Chapitre précédent.

ON n'a pas moins rendu d'honneurs chez les anciens aux *Parties naturelles* de la femme, qu'aux Parties qui caractériſent l'homme. Les Syracuſains les portoient en cérémonie aux célèbres *Teſmophories*. Tout le temps que duroit cette fête on s'envoyoit par toute la Sicile des gâteaux faits avec le miel & la graine de *ſéſame*, qui avoient exactement la figure de la partie qu'ils vouloient honorer. Les Romains, lorſque leurs mœurs furent dépravées, firent conſtruire des vaſes dont ils ſe

servoient dans leurs repas, & auxquels ils donnoient la figure de la partie pour laquelle ils avoient tant de passion. (*a*) LEON, surnommé *l'Africain*, assure que si une femme rencontre un Lion, lorsqu'il est en amour, & plus furieux que dans tout autre temps, il baisse la tête & prend une autre route en rugissant, si elle lui montre ce qui la distingue de l'homme. Ce fait, dont on est libre de croire ce que l'on voudra, fit imaginer aux Egyptiens que leur Dieu même prenoit plaisir à regarder les femmes à découvert; aussi durant quarantes jours, les Egyptiennes se présentoient devant leurs Dieu APIS les jupes levées. On croyoit encore parmi ce peuple que l'esprit d'APOLLON entroit chez les Sybilles, lorsqu'elles rendoient des oracles, par ces mêmes

[a] .... *vitreo bibit ille Priapo.* JUVEN. Sat. 2.

Parties. Dans tous les lieux que SÉSOSTRIS avoit ſubjugués, on trouvoit repréſentées ſur des colonnes, les parties de la génération : celles de la femme, lorſqu'il les avoit vaincus ſans trop de difficulté ; celles de l'homme lorſqu'on lui avoit fait beaucoup de réſiſtance. Le R. P. *François* ALVARÈS nous apprend que chez les Abyſſins, les filles portent par galanterie à leurs parties ſecrettes des petites *campanes* ou clochettes, qui pendent & battent en liberté. Dans pluſieurs Royaumes de l'Afrique, les femmes du Roi & les principales de la Cour, ont ces Parties percées comme les oreilles ; on y paſſe pluſieurs anneaux dor & autres bijoux, que ces femmes ſont obligées d'ôter lorſque leurs époux les approchent. (a) Ce luxe que l'on étend juſques ſur des

---

[a] *Hexaméron ruſtique*, IIIe Journée.

parties qui n'en paroissent pas avoir besoin, n'est pas en usage chez les étrangers exclusivement; M. DE SAINTFOIX nous parle d'une mode qui s'étoit introduite parmi les femmes du grand monde; *ce n'étoit pas seulement leurs cheveux qu'elles tressoient avec de la nompareille de différentes couleurs*, dit cet agréable Ecrivain. (*a*)

JE diviserai les Parties de la femme qui servent à la génération, eu égard à leur situation, en externes & en internes; les unes se trouvent cachées dans le bas-ventre, & les autres sont placées hors de cette capacité. Le *pénil*, le *mont de Vénus*, les *grandes lévres*, la *vulve*, la *fourchette*, la *fosse naviculaire*, le *périné*, les *nymphes*, le *clitoris*, le *méat-urinaire*,

---

[*a*] *Essais Historiques sur Paris*, tom. V.

& l'*orifice du vagin* ſont rangés dans la première claſſe. Les parties internes ſont le *vagin*, la *matrice* avec ſes *vaiſſeaux* & ſes *ligamens*, les *trompes de Fallope* & les *ovaires*.

Le *pénil* (1, Pl. VIII.) eſt ſitué un peu au deſſus de la Partie naturelle; il eſt un peu élevé, parce qu'il eſt fait de graiſſe; & il ſert, ſelon Dionis, comme de petit couſſin, pour empêcher que la dureté des os ne bleſſe dans l'action. (*a*)

Le *mont de Vénus*, (2, Pl. VIII.) auquel on a encore donné le nom de *motte*, eſt ſituée immédiatement au-deſſous du pénil. Quelques Anatomiſtes confondent ces deux parties. Elles ſe garniſſent de poils à l'âge de puberté. On obſerve que celui des femmes

(*a*) *Anatomie de l'homme*, IVe Demonſtration.

est plus frisé que celui des filles. Il seroit aisé d'expliquer cette différence, en faisant attention que les circonstances qui accompagnent le plaisir du mariage doivent très-souvent varier la situation des *bulbes* d'où sortent les poils. Les Turcs & quelques autres peuples, hommes & femmes, n'ont aucun de ces filamens sur le corps, excepté les cheveux & la barbe, parce qu'ils ont soin de le faire tomber, par le moyen d'un dipilatoire. Il est d'autres Nations qui en sont privées naturellement, ainsi qu'on le verra lorsque je parlerai de la puberté. On croit aussi tirer de fortes inductions de la vigueur du tempérament, par la quantité de poils qui recouvrent les parties sexuelles, mais il est bien des circonstances où l'opinion générale se trouve démentie. On sait aussi qu'il est des maladies durant lesquelles le corps se dépile entierement.

Une obſervarion ſingulière eſt celle d'une femme Polonoiſe, que la maladie connue en Pologne ſous le nom de *Plica*, avoit fait allonger extraordinairement le poil des parties ſecrettes. Il avoit cru juſqu'à la longueur de plus d'une aune & demie, de ſorte qu'il auroit traîné à terre, dit lAuteur de l'obſervation, ſi la femme ne l'avoit entortillé autour de ſa cuiſſe. (*a*)

Les *grandes lèvres* (3, 3, Pl. VIII.) ſont deux replis formés par la peau; ces parties ſont aſſez fermes dans les filles que les hommes n'ont point encore approchées, mais elles deviennent molles & pendantes aux femmes, lorſqu'elles ont eu beaucoup d'enfans. Les poils qui voilent ces parties ſont moins forts

[*a*] Voyez la *Collection Académique*, tom. III, p. 168.

forts que ceux du mont de Vénus.

L'ESPACE contenu entre les deux grandes lèvres, est ce qu'on nomme la *vulve* ou *grande fente*, pour la distinguer de l'entrée du col de la Matrice, que l'on nomme la *petite fente*.

LES deux grandes lèvres, en s'unissant par leur partie inférieure, forment la *fourchette*; (4, Pl. VIII.) on y remarque un ligament membraneux qui se trouve tendu dans les filles, relâché dans celles qui ont souffert l'approche du mâle, & presque toujours déchiré dans les femmes qui ont eu des enfans. Ce ligament forme, conjointement avec la partie interne du bas des grandes lèvres, un enfoncement que l'on appelle la *fosse naviculaire*.

LE *périnée* est l'espace compris entre la fourchette & l'*anus*. Cet espace diminue par la fréquence des accou-

chemens, & ſe détruit même par ceux qui ſont laborieux. (5, Pl. VIII.)

IMMÉDIATEMENT après les grandes lèvres, on découvre deux excroiſſances charnues, molles, ſpongieuſes, que l'on appelle les *nymphes*, (6, 6, Pl. VIII.) parce qu'elles préſident aux eaux, en conduiſant l'urine dehors. La figure de ces parties eſt triangulaire, ſe trouvant plus large dans leur partie inferieure que dans la ſupérieure; leur couleur eſt rouge, ſur-tout dans les jeunes filles, comme la crête d'un coq, dont elles ont auſſi la figure. Leur grandeur varie, car il y a des perſonnes en qui elles paſſent au point qu'on eſt obligé de les couper en partie, pour prévenir la difformité & l'obſtacle qu'elles apportent aux plaiſirs du mariage. Cette opération eſt nommée

Nymphotomie; elle n'eſt pas ſans danger, ſi l'on n'a ſoin de prévenir l'hémorragie qui ſuit l'amputation de ces crêtes exceſſives. En Afrique, où cet excès eſt fort commun, il y a des hommes qui n'ont d'autre métier que de retrancher ce ſuperflu, & qui vont criant dans les rues, *qui eſt celle qui veut être coupée?* (*a*) En quelques pays d'Arabie & de Perſe, la *nymphotomie* eſt ordonnée aux filles, comme la circonciſion l'eſt aux garçons; on la fait quand les filles ont paſſé l'âge de puberté; mais chez d'autres Peuples, comme ceux de la rivière de Benin, on eſt dans l'uſage de faire cette circonciſion aux filles huit ou quinze jours après leur naiſſance. (*b*)

Au-dessus des nymphes eſt le *cli-*

(*a*) *Dictionnaire de Chirurgie*, art. *Nymphes.*
(*b*) *Hiſt. Nat.* de M. DE BUFFON, tom. IV.

toris : (7, Pl. VIII.) c'eſt un corps rond & un peu long. Sa compoſition eſt toute ſemblable à la Verge, n'y ayant de différence que par rapport à l'uréthre, qui manque au clitoris. (Fig. 3 & 4, Pl. I.) Il a deux corps caverneux, un ligament ſuſpenſeur, des vaiſſeaux, deux muſcles érecteurs, un prépuce, un gland; (6, 6, 7, 7, fig, 3 & 4, Pl. I,) ce qui l'a fait nommer *Verge de la Femme.* Cette partie, douée d'un ſentiment exquis, eſt le ſiége principal du plaiſir des femmes durant la jouiſſance, ce qui lui a mérité le nom d'*æſtrum Veneris*, (aiguillon de Vénus.) Le clitoris eſt pour l'ordinaire aſſez petit: il commence à paroître aux filles à l'âge de puberté, & groſſit à meſure qu'elles avancent en âge, & ſelon qu'elles ont le tempérament plus ou moins érotique. La moindre titillation voluptueuſe le fait gonfler par le moyen

des corps caverneux, & dans l'union des sexes il se roidit comme la partie qui distingue l'homme. La grandeur du clitoris (elle égale quelquefois & surpasse même celle de la Verge) a porté des femmes à en abuser avec d'autres. Glorieuses peut être de cette espèce de ressemblance avec l'homme, dit M. TISSOT, il s'est trouvé de ces femmes imparfaites, qui se sont emparé des fonctions viriles.... L'on a vu souvent de ces femmes aimer des filles avec autant d'empressement que les hommes les plus passionnés, concevoir même la jalousie la plus vive, contre ceux qui paroissoient avoir de l'affection pour elles. (*a*) On a nommé encore le cli-

(*a*) Voyez l'*Onanisme*, art. I. sect. V. PLATERUS dit qu'une femme avoit le clitoris aussi gros que le col d'une Oye; & BARTHOLIN assure que cette partie s'ossifia à une courtisane Italienne qui en avoit abusé. TULPIUS parle d'une femme dont le clitoris étoit très-gros, & qui fut fouettée pu-

toris pour cette raison *le mépris des hommes.*

CETTE partie peut être amputée, du moins son extrêmité; c'est même un acte de religion ordonné chez certains Peuples. Parmi nous, il est des circonstances où on rendroit la santé à un grand nombre de filles, si l'on pouvoit émousser le sentiment trop vif du clitoris: il est la source de beaucoup d'égare-

bliquement & bannie à perpétuité, pour avoir abusé de sa conformation. On sait jusqu'à quel point SAPHO poussa la passion pour des personnes de son sexe: les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs se perdirent, méritèrent les épigrammes & les satyres des Poëtes; on peut voir ce que JUVENAL reproche, dans sa VI.e satyre à LAUFELLA & à MADULLINA. LUCIEN dans ses *Dialogues des Courtisannes*, reproche le même vice aux femmes de son siécle. CŒLIUS AURELIANUS a nommé *Tribades*, les femmes qui abusoient de leur clitoris. PLAUTE les désigne sous le nom de *subigatrices*; elles ont été nommées *frictrices* par quelques autres, & *ribaudes* ou *frotteuses*, par les François.

mens solitaires qui plongent celles qui s'y livrent, dans le marasme, & les autres maladies qu'enfante la volupté. (*a*)

Le *méat urinaire*, (8, Pl. VIII.) situé au-dessous du clitoris, est dans les femmes le conduit de l'urine; il est plus court, plus large & moins courbé que l'uréthre dans les hommes; c'est pourquoi les femmes ont plutôt vuidé leur urine, & on trouve aussi dans cette structure, la raison pour laquelle les femmes sont moins sujettes

[*a*] Cette extrême sensibilité a fait nommer le clitoris, *gaude mihi:* les Latins l'appellent encore *albatara; tentiginem; columbus; amorem & dulcedinem, mentulam muliebrem*, & *penem femineum*, Venette nomme cette partie, *la fougue & la rage de l'Amour*; on me dispensera de donner les autres noms du clitoris. Au reste, sa grandeur excessive a fait prendre pour *Hermaphrodites* plusieurs femmes qui ne différoient des autres que par cette partie. (Voyez 4 & 5, Pl. XII.)

à la pierre que les hommes. Ce conduit est environné d'un ſphincter, qui ſert à retenir & à lâcher l'urine quand on le veut; & on y obſerve auſſi des glandes, qui, comme les proſtates, diſtilent une humeur qui lubréfie ce canal.

Le commencement du conduit de la pudeur, (9, Pl. VIII.) ſe nomme *vagin*, en terme d'Anatomie; on le nomme encore l'orifice externe de la matrice. (*a*) Quelques Anatomiſtes aſ-

[*a*] C'eſt à ce conduit qu'il faut rapporter particulièrement tous les noms que la licence des mœurs a fait donner aux parties qui diſtinguent le ſexe chez les femmes. Dans un Traité des *Hermaphrodites*, imprimé en 1612 avec Privilége & Approbation, ouvrage fort rare aujourd'hui, l'Auteur, [M. Duval, Médecin à Rouen] après avoir rapporté tous les noms donnés au conduit de la pudeur, ajoute, » je l'ai oui nommer *ſépulcre* & » *monument* au Père Anne de Joyeuse, en un » Sermon qu'il fit dans l'Égliſe de St. Germain- » de-l'Auxerrois au temps du Carême, parce, di- » ſoit ce Prédicateur, que les membres s'y ramol-

ſurent qu'un cercle membraneux, que l'on appelle *hymen*, ferme l'ouverture du vagin dans les filles qui n'ont permis l'entrée à aucun corps qui ait pu faire violence, d'autres nient l'exiſtence de l'hymen, qui ſeroit une marque certaine de la virginité, ſi elle ſe trouvoit dans toutes les filles. Je dirai, en parlant de la puberté, ce qu'il faut croire de l'exiſtence de cette membrane, d'après les meilleurs Anatomiſtes.

LES *caroncules myrtiformes* (o, o, o, o, Pl. VIII.) ſont de petites éminences charnues, diſpoſées circulairement autour de l'entrée du vagin, où

» liſoient, & y encouroient ſouvent carie & corruption. Le Sr. LE VENEUR, vivant Évêque d'Évreux, continue DUVAL, l'appelloit *Vallée de Joſaphat, où ſe fait le viril combat*, &c. &c. Chap. VIII. *Du ſein de la pudicité de la femme & des oreilles y encloſes.* On chercheroit peut-être inutilement un livre de Médecine écrit auſſi librement & auſſi ſingulièrement que ce Traité des *Hermaphrodites.*

elles repréſentent des feuilles de myrte. Elles ſont rouges, fermes, relevées dans les filles pucelles; & ſelon quelques Anatomiſtes, elles ſe joignent l'une à l'autre par quelques fibrilles fort déliées qui les tiennent aſſujetties enſemble. Beaucoup d'autres obſervateurs prétendent que ces parties ne ſont que des portions de l'hymen déchiré. Si cela étoit, ce ſeroit inutilement que l'on chercheroit les caroncules myrtiformes dans l'état de virginité, puiſque leur préſence eſt un ſigne de la défloration.

Les parties externes de la femme qui ſervent à la génération, ſont expoſées à des accidens dont la plupart néanmoins, ſont des vices de conformation que l'on apporte en naiſſant; & auxquels la Chirurgie peut remédier.

Quelquefois les grandes lèvres sont unies, de manière que l'on n'observe pas de vulve; on fait une incision pour séparer ces deux parties, & l'opération est absolument nécessaire. Si c'est une membrane qui bouche seulement l'entrée du vagin, il faut encore déboucher ce conduit, & on y introduit une canule pour maintenir l'ouverture. Une fille étant imperforée de naissance rendoit les urines & le sang menstruel par l'anus; cependant elle devint grosse. Comme elle sentoit à ces parties une grande démangeaison & une excessive chaleur, elle y fit de fréquentes fomentations; la menbrane qui bouchoit l'ouverture, s'attendrit, se déchira & livra passage à l'enfant. Sur la plainte d'un homme contre sa femme pour avoir trouvé des obstacles invincibles à la consommation du mariage, le Juge ordonna une visite. On trouva

l'orifice externe fermé d'une chair solide & naturelle, ayant seulement un trou à peine assez grand pour admettre l'introduction d'une sonde ordinaire : elle fut réputée inhabile à la génération. Nonobstant cela, elle devint grosse. On lui coupa cette chair, qui étoit de deux travers de doigt d'étendue, & d'un demi-pouce d'épaisseur. (*a*) Il faut supposer dans ces deux observations, qu'il existoit, dans l'obstacle même à l'introduction de la Verge, un conduit capable de recevoir la liqueur séminale & de la trasmettre jusqu'au col de la matrice ; à moins que l'on n'aime mieux admettre le systême de M. DE BUFFON ; & dans ce cas, en regardant la semence comme une liqueur dont la partie active & prolifique peut pénétrer à

(*a*) *Bibliothéque raisonnée de Médecine*, &c. tom. XVI. Art. *Imperfections*.

travers le tissu des membranes les plu serrées, on imaginera aisément comment des femmes imperforées ont pu concevoir.

Il s'est trouvé des filles injustement soupçonnées de grossesse, parce qu'une membrane qui bouchoit exactement le conduit de la pudeur s'opposoit à l'éruption du flux menstruel. Les livres de Médecine sont remplis de pareilles observations, on y voit que cette incommodité a toujours cessé dès-que l'on a pu donner un passage à l'amas de sang qui en imposoit.

L'orifice du vagin se trouve couvert extérieurement, par les muscles du clitoris, qu'on a nommés *accélérateurs ;* ils sont comme le sphincter du vagin, dont ils resserrent & retrécissent l'orifice dans certaines circonstances. C'est aussi par le moyen de ces muscles que quelques femmes ont la facul-

té de ſerrer les lèvres de la vulve ſe-lon leur volonté. Sous ces muſcles on découvre un lacis admirable de petits vaiſſeaux ſanguins, qui font un corps particulier nommé *plexus rétiforme*, ſous lequel ſe rencontre de chaque côté une glande, dont le conduit excréteur vient s'ouvrir à l'orifice du vagin.

Les glandes que l'on trouve dans cete partie, y ſont néceſſaires pour la lubréfier, & faciliter l'introduction du membre viril, qui ne feroit pas toujours aiſé, ſi le conduit eût été privé d'une humidité qui en empêche le trop grand reſſerrement.

Les Parties dont j'ai parlé juſqu'ici paroiſſent d'abord n'avoir qu'une très-petite liaiſon avec celles qui me reſtent à décrire, & néanmoins leur correſpondance eſt ſi intime, qu'il eſt rare que l'accident, même le plus léger,

ne se communique de l'une à l'autre. Elles participent également au plaisir; & durant la jouissance toutes ces parties, dans plusieurs femmes, semblent partager la titillation voluptueuse qui agite le clitoris. Celui-ci, que la Nature a fait pour être le trône de la volupté dans les femmes, ne contribue en rien à la génération proprement dite, mais son action influe sur la matrice, & lui communique une sorte d'agitation qui lui est nécessaire pour remplir le but que la Nature s'est proposé dans l'union des sexes.

Ce n'est que lorsque l'on est parvenu à la matrice, que commence le mystère de la génération; jusqu'alors tout est soumis aux sens, mais ici les ténèbres remplacent la lumière; & l'homme, en marchant dans cette obscurité, essaie différens systêmes, qu'il s'efforce d'étayer par des observations,

que chacun tourne favorablement, & adapte à l'hypothèse qu'il propose.

De toutes les parties intérieures de la femme, qui servent à la génération, la plus considérable est la matrice. (1, Fig. 2, Pl. I.) Sa figure approche de celle d'une poire, ou d'une bouteille renversée, applatie dans sa partie postérieure & antérieure; cette figure change dans la grossesse, la matrice se trouvant pour lors presque ronde. (5, 6, 7, Pl. X) Quant à sa grandeur, on observe que dans une femme qui n'est point enceinte, elle a pour l'ordinaire trois à quatre travers de doigt de longueur sur un pouce dépaisseur; on sait qu'elle est susceptible d'une extension considérable lorsqu'elle contient le fétus. (Pl. IX, fig. 1, 2.) Dans les filles l'orifice de la matrice est si étroit, qu'on a de la peine à y introduire un stylet, & que la cavité peut tout au

plus contenir une grosse feve. Sa situation est entre la vessie & l'intestin rectum, de manière que son fond ast en haut & en arrière, & le còl ou l'orifice est en bas & avancé sur le devant. Ce que j'ai nommé orifice externe de la matrice, est le vagin; mais l'orifice externe proprement dit, est le col, (2, fig. 2, Pl. I.) auquel aboutit le vagin; & la partie qui regarde la cavité de la matrice, est, selon les Anatomistes, le véritable orifice interne. Il s'ouvre dans le conduit de la pudeur par une extrêmité mousse, & il est divisé par une fente transversale, qui lui a fait donner le nom de *museau de Tanche*. (1, 2, Pl. IX.)

La substance de la matrice est assez ferme dans les femmes qui ne sont point enceintes; mais elle perd de sa fermeté à mesure que la grossesse avance: & l'on observe que dans les der-

niers mois, elle eſt compoſée principalement d'un grand nombre de vaiſſeaux ſanguins, & de fibres dont la plupart ſont charnues. La ſurface interne eſt parſemée de beaucoup de petits pores, & de petits vaiſſeaux qui diſtillent le ſang qui doit être évacué chaque mois. On y obſerve auſſi des mamelons, & des petits pelotons glanduleux qui laiſſent échapper une humeur glaireuſe. Ces derniers groſſiſſent & deviennent très-ſenſibles après la conception, & s'adaptent avec le *placenta*. (3, fig. 1 & 4, fig. 2, Pl. IX.)

La cavité de la matrice a trois ouvertures ſenſibles, dont l'une répond à ſon col, & c'eſt par ce conduit que l'homme tranſmet la liqueur ſéminale; les deux autres, ſituées aux parties latérales du fond, ſont l'extrêmité des deux conduits qu'on appelle les *trompes de Fallope*. (3, fig. 2, Pl. I.)

Ces trompes ont leur ouverture si fine, lorsqu'elles pénètrent dans la matrice ; qu'à peine peut-on y passer une soie de Porc : (1, Pl. X.) à mesure qu'elles s'éloignent elles s'élargissent, (2, 3, Pl. X.) & forment à leur extrêmité la plus distante de la matrice, une expansion membraneuse & musculeuse, qu'on appelle le *pavillon de la trompe*, dont le bord est terminé par de petites dents musculeuses inégales, qui ont fait nommer cette partie *morceau frangé*. (4, Pl. X.)

Cette extrêmité de la trompe se trouve unie en partie à deux corps blanchâtres, ovales, un peu applatis, situés aux côtés de la matrice, auxquels on a donné le nom d'*ovaires*, & que les anciens & plusieurs modernes appellent les *testicules* de la femme. Ces corps, considérés intérieurement, paroissent contenir un nombre prodigieux

de petits ſacs véſiculeux remplis d'une liqueur fort claire ; on leur donne le nom d'*œufs*, & le tiſſu ſpongieux qui les entoure, paroît fournir à chacun une eſpèce d'écorce. Ces petits œufs contiennent, ſelon quelques Anatomiſtes, les individus auxquels la femme doit donner la vie, après qu'ils auront été fécondés par l'homme ; ſelon d'autres, la liqueur que contient ces véſicules, eſt une véritable ſemence prolifique qui doit ſe mêler avec celle de l'homme pour la génération. Ces deux ſentimens diviſent les Phyſiciens, & nous verrons ailleurs, les raiſons qu'ils expoſent pour ſoutenir leur opinion.

La matrice, les trompes, les ovaires, & deux cordons nommés *ligamens ronds*, qui contiennent la matrice, ſont enveloppés dans deux replis du *péritoine*, que l'on a appellés ligamens larges. Dionis croit, avec

assez de vraisemblance, que les ligamens ronds, qu'il nomme *ligamens inférieurs*, servent à tirer le fond de la matrice en bas pendant le coït, & à l'approcher de l'orifice externe, pour recevoir la semence dans le moment de l'éjaculation. Cette pensée, dit notre Anatomiste, s'accorde assez avec ce que nous voyons arriver tous les jours; car un homme qui a la Verge courte, où qui ne l'introduit qu'à moitié dans le vagin, ne laisse pas que de faire des enfans, parce que les ligamens tirant la matrice en bas, l'amènent au devant de la semence pour la recevoir, & ils l'approchent quelquefois si près de l'orifice externe, qu'il y a eu des filles qui sont devenues grosses, quoiqu'il n'y ait point eu d'intromission, & que l'éjaculation ne se fût faite qu'à l'entrée *a*).

(*a*) IV.e Démonstration.

Les vaiſſeaux de toute eſpèce qui ſe diſtribuent aux parties de la génération, ſont, comme dans les hommes, diviſés en des ramifications infinies. Les femmes ont également des vaiſſeaux ſpermatiques auxquels on accorde la même fonction que ceux qu'on obſerve dans l'homme, ſavoir la filtration de la liqueur prolifique; ce que conteſtent les Aueurs qui ſuivent le ſyſtême des œufs.

Les parties que l'on vient d'expoſer ſuccinctement ſont ſujettes à certaines variétés qui paroiſſent ne point ſuivre le cours ordinaire de la Nature. J'ai parlé de celles que l'on a obſervées dans le clitoris & les nymphes; mais une difformité ſingulière affectée à certaines Nations, offre aux Naturaliſtes un vaſte chap de réflexions. Les femmes des Hottentots, ont une eſpèce d'excroiſſance ou de peau dure & large, qui

leur croît au-dessus de l'os *pubis*, & qui descend jusqu'au milieu des cuisses, en forme de tablier; les voyageurs disent la même choses des femmes Egyptiennes, mais qu'elles ne laissent pas croître cette peau, & qu'elles la brûlent avec des fers chauds. M. DE BUFFON doute que cela soit aussi vrai des Egyptiennes que des Hottentotes; quoi qu'il en soit, dit cet Auteur célèbre, toutes les femmes naturelles du Cap, sont sujettes à cette monstrueuse difformité, qu'elles découvrent à ceux qui ont assez de curiosité ou d'intrépidité pour demander à la voir ou à la toucher (*a*).

IL est d'autres variétés que l'on ne trouve que dans quelques individus. M. LITTRE, en disséquant une petite fille morte à l'âge de deux mois, trouva

(*a*) *Hist. Nat.* tom. IV. *Des variétés de l'espèce humaine.*

qu'elle avoit le vagin partagé par une cloison charnue, perpendiculaire, en deux cavités égales: chacune de ces cavités aboutissoit à une matrice particulière. M. LITTRE présume que si cette fille avoit vécu, & qu'elle eût été mariée, elle auroit pû concevoir en différentes approches, tantôt par l'une des parties de sa matrice, & tantôt par l'autre, selon que la semence de l'homme auroit été portée à l'une ou l'autre de ces parties. (*a*) On trouve dans le *Journal de Médecine*, une observation qui constate encore la possibilité de deux matrices dans un même sujet. (*b*) Une femme qui mourut à Paris, âgée de trente-deux ans, avoit aussi deux matrices placées [illegible] de

(*a*) *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, ann. 1705.

(*b*) Mois d'Avril 1757.

de façon que la première, & celle qui en même-temps méritoit le nom de matrice, avoit servi à la conception de plusieurs enfans, qui étoient tous nés à terme, & parfaitement bien conformés; mais la mère après avoir mis ces enfans au monde, conçut un fœtus dans la seconde matrice, qui ne put se prêter aux mouvemens & à l'accroissement du petit être qu'elle contenoit, elle se rompit, & causa la mort à la mère & à l'enfant. (*a*)

On sait que les parties de la génération présentent des variétés singulières dans les *Hermaphrodites*, (1, 2, 3, 4, 5, Pl. XII.) mais l'observation extraordinaire, communiquée par M. Baux, au sujet d'une fille qui n'avoit aucune marque de sexe, mérite d'être placée ici. Il y a déjà plusieurs années, dit M. Baux, que l'on nous manda,

[*a*] *Transactions philosophiques*, ann. 1669.

mon père & moi, pour voir une fille de quatorze ans, d'un très-bon tempérament & d'une très-jolie figure, qui étoit si singuliérement constituée, qu'elle fut le sujet de notre étonnement & de notre admiration. Elle n'avoit aucune marque de sexe, pas la moindre petite apparance de parties génitales, ni d'anus....... Malgré cette conformation si bizarre, cette fille avoit un très-bon appétit, dormoit bien & travailloit, avec beaucoup d'autres jeunes personnes de son sexe, à dévider de la soie. Cependant, il falloit une issue pour les excrémens, la Nature l'avoit pratiquée par la voie la plus affreuse & la plus dégoûtante que l'on puisse imaginer. (*a*) Jusqu'ici tout

[*a*] Cette pauvre infortunée, au bout de deux ou trois jours, éprouvoit à la région ombilicale une douleur sourde, qui se changeoit en irritation assez vive, & qui augmentoit au point que les nausées survenoient, que l'estomac se soulevoit

ce que l'on voit est affreux, mais il n'y a rien de surnaturel. Le reste est du merveilleux. Les reins, & les conduits urinaires étoient sans action. Les mamelles y suppléoient, & versoient dans différens tems de la journée une eau claire & limpide, qui dégageoit la masse du sang du liquide superflu. (*a*)

CETTE observation, une des plus singulières que l'on connoisse en Médecine, prouve jusqu'à quel point notre structure peut être variée dans les écarts de la Nature; elle prouve encore, & c'est ce qu'il y a de plus important à remarquer, la force de la

---

& rejettoit de véritables matières fécales.

[*a*] L'Auteur de cette observation, Médecin aggrégé au Collége de Médecine de Nismes, de l'Académie Royale de la même Ville, &c. la termine ainsi. J'ai été témoin, dit-il, avec mon père, de la vérité de ces deux faits que j'atteste, & que je ne prétends pas expliquer. Je ne sais ce qu'est devenue cette fille. Voyez le *Journal de Médecine*, Janvier 1758.

Nature, qui tend toujours à la conservation de ce qui existe, & qui emploie, pour y réussir, les moyens les plus extraordinaires.

L'USAGE des parties qui servent à la génération dans l'homme est plus facile à développer que celui des parties de la femme. On ne peut disconvenir que dans le mâle, les testicules ne servent à filtrer l'humeur séminale, & que la verge ne soit destinée à la transmettre dans la matrice : au lieu que les testicules de la femme sont regardées comme étant un composé d'œufs, par une partie des anatomistes, & comme filtrant une véritable semence, par l'autre partie des observateurs. Ces différentes opinions jettent nécessairement de l'obscurité sur l'usage des organes de la génération que nous avons décrits. En effet, si la femme n'a pas une véritable semence,

ce qui est problématiqne, il faut regarder le clitoris comme le seul agent du plaisir; mais comment la seule érection de cette partie peut-elle remplacer, dans la jouissance, les avantages que la Nature a accordés aux hommes? Les nerfs qui entrent dans la composition de la Verge en rendent l'extrêmité d'une sensibilité exquise, mais l'érection ne suffit pas pour appeller ces sensations voluptueuses d'où naît le plaisir. Si les ovaires sont, comme les testicules, destinés à filtrer une humeur séminale, le systême de la génération par des œufs s'écroule; mais aussi on explique comment la femme partage les embrassemens de l'homme avec autant d'ardeur que lui. En suivant ce systême, il doit résulter que la génération, pour avoir lieu, exige une correspondance exacte dans les individus des deux sexes qui y concourent; eh!

combien de femmes conçoivent ſans éprouver aucune ſenſation qui annonce la rencontre, ou même l'épanchement des fluides ſéminaux ! Combien d'hommes laiſſent une nombreuſe poſtérité ſans que celle qui lui a donné la vie, ait ſenti les douceurs qui accompagnent la copulation ! L'humeur que fournit les proſtates, & celle qui s'exprime des glandes qu'on obſerve dans le conduit de la pudeur & à l'orifice de la matrice, peuvent-elles, durant la jouiſſance, cauſer le plaiſir qui l'accompagne ? C'eſt ce que je me garderai bien de décider. Je n'aſſurerai pas non plus, comme l'a fait un Médecin très-connu par ſes ouvrages, (*a*) que le plaiſir eſt cauſé par les *vibrations*, ſi je peux m'exprimer ainſi, de la valvule, ou ſoupape qui ferme le paſſage de la li-

[*a*] M. DE LA METTRIE. *Art de faire des garçons*, Tom, II.

queur prolifique, lorsqu'elle tend à s'échapper. Le plaisir est, selon cet auteur, une sansation qui auroit pour cause une opération purement méchanique, indépandante de l'action du fluide séminal sur les vésicules qui le contiennent ; le plaisir ne seroit plus alors un éclair qui nait & meurt au même instant ; on pourroit en quelque façon le fixer ; il deviendroit même une sensation étrangère à ce qui le produit ordinairement........ Hé quoi ! la Nature qui à attaché le plaisir à l'acte qui perpétue les espèces, l'en auroit rendu indépendant !...... Les hommes qui ne le sont pas encore, ceux qui ne l'ont jamais été, ceux qui ne le sont plus, auroient des avantages sur les hommes que l'âge, la force, le tempérament favorissent ! Non, non, la Nature ne fera pas envier à l'*homme*, les plaisirs stériles de l'*Eunuque* ; le premier com-

noîtra la volupté dans toute ſon étendue, & l'autre n'aura que des tranſports, des deſirs impuiſſans comme lui-même.

Il faut conclure que la cauſe immédiate du plaiſir dans les femmes eſt encore inconnue ; ou il faut admettre deux cauſes qui peuvent lui donner lieu ; l'extrême ſenſibilité du clitoris dans une partie des femmes, & l'émiſſion d'une liqueur quelconque dans l'autre.

CHAPITRE VI.

De la Puberté & de la Virginité.

La Nature, par des gradations que l'Amour-propre rend preſque toujours inſenſibles, fait paſſer l'homme de l'âge viril à la vieilleſſe : le paſſage de l'en-

fance à la puberté eſt beaucoup plus ſenſible. L'enfant qui entre dans l'adoleſcence, plus ſuſceptible d'impreſſions phyſiques, puiſqu'avant ce terme la Nature ne lui fourniſſoit que ce qui étoit néceſſaire pour ſa nourriture & ſon accroiſſement, ſent peu-à-peu les principes de vie ſe multiplier en lui. C'eſt à l'âge de douze ans ou environ pour les filles, & à quatorze ans pour les garçons, que cette révolution commence à ſe faire. (*a*) Un eſpèce d'engourdiſſement, quelquefois accompagné de douleur, ſe fait ſentir aux aines & ſe communique dans preſque toutes les jointures des membres. On éprouve en même temps une ſenſation juſqu'alors inconnue, dans les parties des deux

[*a*] On ne doit pas entendre ceci généralement; la nourriture, le climat y ajoutent des modifications conſidérables; ſans parler du tempérament, qui accélère ou retarde l'époque de la Puberté.

ſexes qui doivent concourir à la génération ; ces parties prennent de l'accroiſſement, ſe couvrent des petits filamens qui doivent les voiler : le ſon de la voix change, il devient rauque & inégal, & enſuite plein, aſſuré, grave. Ce changement dans la voix, qui eſt très-ſenſible dans les hommes, l'eſt moins dans les femmes, parce que le ſon de leur voix eſt naturellement plus aigu ; mais une oreille délicate & attentive le diſtingue aiſément.

CES ſignes qui annoncent la puberté ſont communs aux deux ſexes ; il y en a néanmoins de particuliers à chacun. L'éruption des menſtrues, l'accroiſſement du ſein pour les femmes ; la barbe & l'émiſſion de la liqueur ſéminale pour les hommes. Il eſt vrai que ces ſigens ne ſont pas auſſi conſtans les uns que les autres ; la barbe, par exemple, ne paroît pas toujours préci-

sément au tems de la puberté; il y a même des Nations entières où les hommes n'ont presque point de barbe, & il n'y a au contraire aucun peuple chez qui la puberté des femmes ne soit marquée par l'accroissement des mamelles. (*a*)

Il faut, & ceci est essentiel, distinguer la puberté naturelle de la puberté qu'on me permettra de nommer *factice*. Celle-ci, doit sa naissance aux liaisons dangereuses, aux lectures obscènes, aux alimens succulens, à tout ce qui peut enflammer l'imagination; l'autre est l'ouvrage de la Nature. L'enfant sur lequel elle agit seule, n'a point d'inquiétude sur les changemens qu'il voit se faire en lui; la liqueur précieuse qui les cause, étant séparée du sang, y rentre perfectionnée, imprégnée d'esprits; & reprenant les voies de la circulation,

[*a*] *Hist, Nat.* de M. DE BUFFON, vol. VI.

porte dans toutes les parties la force & la santé.... Regardez cet adolescent déjà vigoureux, qui exerce son corps aux travaux champêtres ; un léger duvet paroît à peine sur son menton, ses membres musculeux se prêtent avec souplesse à tout ce qu'il entreprend, rien d'extérieur n'accélère en lui le développement de la Puberté.... La Nature fait pour lui ce qu'elle fait pour les arbres, pendant la rigoureuse saison de l'hiver : on la croit endormie, tandis qu'elle dispose & prépare la sève à donner des productions aux premières chaleurs du printems. Mettez en opposition à ce tableau, un enfant abandonné aux vices qui ne sont que trop communs dans la société : les desirs de celui ci préviennent la Nature, & l'acte devance le temperament. L'ong temps avant le terme fixé pour jouir, des effors multipliés lui ont fait connoître l'image du

plaiſir ; il ne connoîtra que cela ; la volupté eſt couduite par la Nature ; celui qui la prévient énerve des organes qui ſe refuſeront plus tard aux aiguillons de l'Amour : c'eſt une plante que la vanité cultive, mais qui ſe deſſéchera peu-à-peu, epuiſée par des productions trop hâtives.

L'ÉPOQUE où nous devons jouir eſt marquée d'une manière inconteſtable chez tous les Peuples de l'Univers, avec les modifications qu'y apportent les climats. Pour bien entendre ceci, il faut emprunter le ſentiment de M. DE BUFFON, & nous verrons alors de quelle importance il eſt pour la ſanté de ſavoir diſtinguer ce moment où l'homme peut produire ſon ſemblable.

» SE nourrir, ſe développer & ſe » reproduire, ſont les effets d'une ſeule » & même cauſe. Le corps organiſé ſe » nourrit par les parties des alimens

» qui lui ſont analogues ; il ſe déve-
» loppe par le ſuſception intime des
» parties organiques qui lui convien-
» nent, & il ſe reproduit, parce qu'il
» contient quelques parties organiques
» qui lui reſſemblent. (*a*)

De ces principes fondamentaux, M. de Buffon tire des conſéquences générales qui embraſſent tous les corps animés & végétans ; je dois les reſtreindre à mon objet. La nourriture que l'on donne à l'enfant dès-ſa naiſſance, renferme, comme celle qu'on lui ſubſtituera dans un âge plus avancé, des parties qui n'étant point eſſentielles au développement, (qui ne ſont point *organiques*, pour me ſervir de l'expreſſion de M. de Buffon) ſon rejettées hors du corps organiſé par la tranſpiration & par les autres voies excrétoires. Celles qui ſont organiques, ou

[*a*] *Hiſt. Nat.* Tom. III.

nutritives, reſtent & ſervent au déve-loppement & à la nourriture du corps organiſé. Il eſt très-naturel d'imaginer que ces dernières, extraites, perfec-tionnées, comme on l'a vu dans le chapitre qui traite des parties de l'homme qui ſervent à la génération, ſont les cau-ſes de la réproduction; ſoit qu'elles con-tiennent réellement toutes les parties de l'homme auquel elles doivent donner la naiſſance, ou ſoit qu'elles ne ſervent qu'à féconder l'œuf que l'on ſuppoſe ren-fermé dans la femme. Ce n'eſt qu'en imaginant l'homme dans un degré d'ac-croiſſement conſidérable, qu'on peut croire que le ſuperflu des parties orga-niques, eſt obligé, ne trouvant plus au-tant de facilité à s'introduire dans le tiſſu des parties, de refluer vers celles qui coopèrent à la génération.

C'EST par cette raiſon, que pendant que le corps croît & ſe développe,

toutes les parties absorbant la nourriture, il y en a très-peu de renvoyées de chacune de ces parties; le corps prend de l'accroissement, mais il n'est point encore en état de produire. Il faut que le corps ait pris la plus grande partie de son accroissement, qu'il n'ait plus besoin d'une aussi grande quantité de nourriture pour se développer, avant que la substance qui doit faire la liqueur séminale, soit renvoyée de toutes les parties du corps dans les organes qui doivent la séparer du sang. » La liqueur » séminale arrive & remplit les réservoirs qui lui sont préparés; & lorsque la plénitude est trop grande, » elle force, même sans aucune provocation & pendant le someil, la » résistance des vaisseaux qui la contiennent, pour se répandre au dehors. » (*a*) C'est alors que l'homme

[*a*] *Hist. Nat.* Tom. IV.

eſt dans l'âge de Puberté; & *que la jeuneſſe bouillante*, dit MONTAGNE, *s'échauffe ſi avant en ſon harnois toute endormie, qu'elle aſſouvit en ſonge ſes amoureux deſirs.* (*a*)

TELLE eſt la Puberté vers laquelle le temps nous conduit peu-à-peu, & c'eſt faire beaucoup pour notre ſanté, que d'attendre les ſignes les moins équivoques de puiſſance, pour nous livrer au plaiſir. En parlant de la Stérilité, j'ai fait voir quels avantages il réſultoit pour chaque individu, de retarder le plus qu'il lui eſt poſſible les ſacrifices que chaque homme doit à l'Amour. On a vu quels hommes étoient les Gaulois, eux qui deshonoroient ceux qui connoiſſoient les femmes avant l'âge de vingt ans accomplis.

LES jeunes gens, qu'une imagination

[*a*] Liv. prem. chap. XX.

enflammée porte vers les plaisirs avant qu'ils en soient capables, déterminent, par des actes violens & par des irritations continuelles, la matière de leur accroissement à se porter dans les réservoirs où elle ne devroit arriver que plus tard. Ces hommes se creusent un précipice sur le chemin de la volupté; ils s'énervent; bientôt la perte des esprits dérange les fonctions, ils maigrissent, cessent de croître, tombent dans le marasme, (*a*) & meurent; ou végétans tristement, ils cessent d'être hommes au moment où ils devroient commencer à l'être.

Une des raisons pour lesquelles les

[*a*] Cette maladie est l'amaigrissement & consomption de tout le corps. Cet état est quelquefois affreux, dans le dernier degré, le corps paroît comme un squelette, la peau collée sur les os, le ventre comme attaché au dos, le visage pâle & terreux, les yeux enfoncés, les tempes abbattues, &c. &c.

hommes croient ordinairement que les femmes ſont beaucoup plus portées qu'eux vers le phyſique de l'Amour, eſt l'accélération de la Puberté chez elles. En effet, en puiſſance, elles devancent les hommes; & dans tous les pays, les filles ſont plus précoces de quelques années que les garçons. On trouve la raiſon de cette diſparité dans la conſtitution des femmes. Elles ſont plus petites en général, & plus foibles que les hommes, leur tempérament eſt plus délicat; par conſéquent, elles ne doivent pas avoir beſoin d'un temps auſſi conſidérable qu'il le faut pour les hommes, avant que d'avoir pris leur accroiſſement. Les hommes étant plus grands, plus forts, ayant les os plus maſſifs, on doit préſumer que le temps néceſſaire à l'accroiſſement de leur corps, doit être plus long, puiſque c'eſt d'après cet accroiſſement pris, du moins pour

la plus grande partie, que le ſuperflu de la matière nutritive commence à être renvoyé de toutes les parties du corps dans les parties de la génération des deux ſexes ; cette matière doit être renvoyée plutôt dans les femmes que dans les hommes, parce que leur accroiſſement ſe fait en moins de temps, puiſqu'en total, il eſt moindre, & que les femmes ſont réellement plus petites que les hommes. (*a*)

En admettant ces idées ſur la nutrition & l'accroiſſement, il eſt facile de réſoudre & d'expliquer pluſieurs faits relatifs à la génération. La liqueur prolifique eſt moins abondante dans la jeuneſſe, parce que les parties prenant encore de l'accroiſſement, la matière de cette humeur y eſt employée. Les hommes dont le corps eſt maigre ſans

[*a*] Voyez l'*Hiſtoire Naturelle*, tom. IV.

être décharné, ou charnu ſans être gras, ſont plus propres au mariage que ceux qui ont un embonpoint conſidérable, & dont la graiſſe s'entretient aux dépens de la liqueur ſéminale; parce que, chez les premiers, le tiſſu des parties étant ſerré, ces parties qui ne prennent plus, pour ainſi dire, d'accroiſſement, renvoient la matière nutritive aux parties de la génération. Par la même raiſon, les hommes deviennent d'autant plus capables de procéder à la génération, qu'ils approchent plus de leur perfection phyſique.

L'EXEMPLE des animaux, qui, ne connoiſſant aucun des moyens que la ſoif de jouir a fait eſſayer aux hommes, ſuivent plus exactement qu'eux les loix de la Nature, doit nous inſtruire ſur le temps fixé pour les plaiſirs. Parmi les animaux, du moins pour la plupart; (car les poiſſons entr'autres font ici une

exception,) ils ne s'occupent de la reproduction que lorsqu'ils ont fini de croître ; & l'accroissement des chiens, par exemple, est presque complet, lorsque les femelles deviennent en chaleur, ou que les mâles commmencent à les chercher.

Les voluptueux, les Poëtes *érotiques*, peuvent vanter le plaisir que l'Amour fait naître dans les sens intacts des jeunes gens, lorsque ne sachant encore ce qu'est la volupté, ils l'interrogent par de douces agaceries ; mais le vrai plaisir, le seul dont on puisse jouir long-temps, est celui qui s'offre à nos sens, lorsqu'ils sont capables d'y répondre, d'en sentir toute la douceur, toute l'énergie, d'en savourer les délicieuses extases, de les prolonger même par d'innocentes ruses. On ne peut se procurer ces détails du plaisir, que les organes n'en soient capables ; qu'ils n'aient acquis leur per-

fection, & ce n'eſt pas dans l'enfance qu'il faut ſe promettre cette félicité.... Jeune homme qui voulez l'être long-temps, attendez que votre tempérament ſoit décidé, avant que de vous livrer à l'Amour : vous meſurerez alors le plaiſir ſelon vos forces. A dix-huit ans, ſi vos veines ſont gonflées d'eſprits vivifians qui portent l'empreinte des deſirs ſur votre viſage; ſi la vue d'une belle femme allume dans vos yeux le flambeau de l'Amour; ſi les images folâtres & voluptueuſes qui ſe jouent de votre imagination pendant le ſommeil, frappent vos ſens aſſoupis en donnant le ſignal du plaiſir aux parties qui en ſont les organes.... Jeune homme, cherchez une compagne qui augmente & partage avec vous la volupté.

Quoiqu'en général, on puiſſe marquer le temps de la Puberté, à quatorze ans pour les filles, & ſeize ans pour les

garçons ; cet âge varie chez les différens Peuples. Dans toutes les parties méridionales de l'Europe & dans les Villes, la plupart des filles sont pubères à douze ans, & les garçons à quatorze ; mais dans les Provinces du nord & dans les campagnes, à peine les filles le sont-elles à quatorze, & les garçons à seize. La Puberté est très-précoce au Royaume de Decan, dans les Etats du Mogol, puisqu'on y marie les filles dès l'âge de huit ans, & les garçons à dix ans : il arrive fréquemment qu'il naît des fruits de ces mariages dans la première année. Dans l'Indoustan les enfans sont également capables d'être mariés à neuf ou dix ans. (a)

Ce qui doit déconcerter ceux qui attribuent ces variétés à l'influence du climat

---

(b) *Mélanges curieux* & *intéressans*, &c. tom. IX.

climat exclusivement, est qu'il arrive la même chose parmi une Nation qui habite un pays où le froid est des plus rigoureux. Les Samojèdes occupent la partie septentrionale de l'Empire Russien; on imagine aisément quel doit être ce pays; partout, ce n'est que marais glacés, déserts affreux, montagnes couvertes de neiges & de glaces; c'est de tous les pays habités de notre continent, celui qui est le plus froid & le plus horrible. La Nature semble même n'y avoir qu'ébauché les êtres animés, puisque d'après les relations des voyageurs, (*a*) les Samojèdes hommes & femmes sont très-laids, & qu'on n'observe aucune différence de physionomie entre les sexes. Quoi qu'il en soit, la puberté est précoce parmi ces individus; les filles y sont, pour la plupart, mères

(*a*) *Mélanges curieux & intéressans*, &c. tom. II.

à onze ou douze ans ; ou, pour mieux dire une fille cesse de l'être dès qu'elle sait marcher, & un garçon de douze ans peut réjouir son père, qui seroit un jeune homme dans notre climat, en lui présentant son petit-fils.

Il ne faut pas croire que la Nature ait favorisé ces Peuples en accélérant la Puberté parmi eux ; ces femmes si précoces dans la réproduction, & qui, comme on a vu, sont mères, à neuf, à dix & quelquefois à huit ans, (a) cessent d'en être capables avant trente, elles sentent alors toutes les infirmités de la vieillesse ; car l'usage prématuré du plaisir, dans les pays même, où la Nature semble avoir avancé le moment

[a] *Mandelshof* a vu aux Indes, une fille qui avoit les mamelles formées à deux ans, elle fut réglée à trois & accoucha à cinq. Voyez le *Dict. raisonné d'Anatomie*, art: *Règles*.

où l'on peut le faire éclore, hâte le terme de notre destruction. Quoique les Nègres de Guinée soient d'une santé ferme & très-bonne, rarement arrivent-ils à une certaine vieillesse : ils paroissent vieux dès-l'âge de quarante ans ; eh ! peut on en accuser autre chose, que les excès de débauche, sur tout avec les femmes ? Rien de si rare, dit M. DE BUFFON, que de trouver dans ce Peuple, quelque fille qui puisse se souvenir du temps auquel elle a cessé d'être Vierge. [*a*]

ON voit quelquefois sous notre climat des exemples précoces de Puberté. Le célèbre JOUBERT, Chancelier de l'Université de Montpellier, a vu en Gascogne, une fille nommée *Jeanne de Peirie*, qui mit un enfant au monde à la fin de sa neuvième année. ST. JÉ-

[*a*] Voyez *l'Hist. Nat.* tom. VI.

ROME aſſure qu'un enfant de dix ans fit goûter les plaiſirs de l'Amour à une nourrice avec laquelle il couchoit, & qu'enfin elle devint enceinte. [a] Dans un village à deux ou trois lieues d'Ypres, une fille qui n'avoit pas encore neuf ans, accoucha heureuſement en 1684 d'un garçon plein de vie. L'âge de la fille fut juſtifié par le regiſtre Baptiſtaire. [b] Il n'y a pas long-tems, que l'on a vu à Paris, un exemple de cette eſpèce de phénomène. [c]

Il eſt plus ordinaire, d'obſerver de petites filles chez qui l'éruption des menſtrues ſemble annoncer une puberté des plus précoces, quoiqu'on ne doive pas regarder comme pubères, celles

[a] *Tableau de l'Amour conjugal*, II. part. Chap. III. Art. 2.

[b] *Journal des Savans*, Mai 1684.

[c] *Anecdotes de Médecine*, 2.e Edition Anecd. XXV

qui n'en ont que ce seul symptôme. Une petite fille d'un an, jouissoit d'une bonne santé, & étoit à cet âge sujette à l'écoulement périodique ordinaire aux filles qui entrent en âge de Puberté. Quelques Médecins ont observé les règles dans des filles, depuis leur naissance, sans interruption. On les a vu paroître, à six mois, à deux ans, à trois, à cinq, &c dans les filles qui jouissoient également d'une bonne santé. [*a*] Un enfant âgé de quatre ans, avoit les mamelles, & les parties qui caractérisent son sexe, formées comme dans une fille de dix-huit ans; sa hauteur étoit de trois pieds & demi. (*b*) Le même auteur de qui

[*a*] Voyez *les observations rares de Médecine, d'Anatomie*, &c. Par WANDER WIEL. Tom. I. Le *Journal des Savans.* Février 1683. La *Collection Académique.* tom. prem. pag. 296. Tom. III. pag. 132, & 263, &c. &c.

(*b*) *Bibliothèque choisie de Médecine.* Tom. prem. art. *Accroissement.*

j'emprunte cette obſervation donne l'hiſtoire d'un enfant de ſix mois, qui commençoit à marcher : à quatre ans, il paroiſſoit capable de génération ; à ſept ans, il avoit de la barbe, & la taille d'un homme. Un autre enfant, avait à quatre ans, quatre pieds huit pouces & demi de haut. Il prenoit des bottes de foin de quinze livres, qu'il jettoit dans les rateliers des chevaux.

Je paſſe ſous ſilence quelques autres phénomènes ſur l'accroiſſement, parce qu'ils ont un rapport moins direct à mon objet, & que je ne dois préſenter que les faits qui démontrent une puberté accélérée ; telles ſont les obſervations conſignées dans les dépôts des ſciences & que je vais indiquer.

Il naquit aux environs de Prague, un enfant chez qui la Nature avoit tellement avancé le terme du développement, qu'à lâge de trois ans, il battoit-

le grain à la grange, & étoit en état de ſoutenir les travaux les plus pénibles de la campagne, comme les plus robuſtes payſans; il commença à cet âge d'avoir de la barbe, & les parties qui ſe couvrent de poils en parurent garnies. A douze ans & demi, il fut un homme fait, grand, robuſte, & demandoit le mariage avec les inſtances les plus vives. (*a*)

UNE femme du Diocèſe du Mans, accoucha d'un garçon qui avoit en naiſſant une grande chevelure blonde. A ſix mois, il avoit la tête & le tronc du corps auſſi gros qu'un homme de trente ans, & les parties de la génération, couvertes de poils très-épais & très-longs, étoient favoriſées de certains mouvemens qui ne ſont point ordinaires

(*a*) *Collection Académique*, tom. III. p. 667.

aux enfans. Il mourut âgé de quarante ans. (*a*)

Au mois de Juillet 1753, il naquit à Cahors un enfant, que l'on put croire en pleine puberté à l'âge de quatre ans. Les parties ſexuelles avoient acquis alors le volume & *exactement* toute la forme extérieure qu'elles doivent avoir dans un homme de trente ans, *bien conformé*. Il eut alors un penchant décidé pour le ſexe. Il aime, dit le Médecin qui a communiqué cette obſervation, à ſe trouver avec les filles, ſur-tout quand elles ſont nubiles; & quand il eſt auprès d'elles, il donne tous les ſignes extérieurs d'une paſſion très-ſérieuſe. Sa phyſionomie enfantine, & ſa raiſon, qui n'eſt guères plus formée qu'elle ne l'eſt communément à ſon âge, font un contraſte ſingulier avec

[*a*] Voyez le *Journal des Savans*, Février 1674.

ſon maintien paſſionné & ſes deſirs amoureux. Sa voix n'eſt pas moins merveilleuſe que le reſte ; c'eſt une baſſe-taille, &c. &c. (*a*)

APRÈS les principes établis ſur la nutrition & l'accroiſſement des corps, ces exemples ſinguliers ne ſont pas faciles à expliquer. . . . Eh ! qui voudroit l'entreprendre ? Ce qui eſt extraordinaire, eſt hors des loix de la nature, & par conſéquent inexplicable. Le phyſicien qui étudie la formation, le développement,

(*a*) Cette obſervation communiquée par M. FAGÈS DE CAZELLES, Médecin du Roi à Cahors, eſt inſérée dans le *Journal de Médecine*, du mois de Janvier, année 1759. On peut y voir quelle eſt l'étendue de ſa voix de cet enfant exraordinaire, ſa force, &c. Détails qui auroient pu paroître étrangers à mon objet. On trouve encore dans le même Journal (Septembre 1757) l'hiſtoire d'un enfant très-précoce, par M. NICOLAS DU SAULSOY, Médecin à Fougères. La forme des parties de la génération de cet enfant, auroit pu, dès l'âge de trois ans, faire honneur à un homme accompli.

l'accroissement des êtres organisés ; dans la nature toujours constante & uniforme, peut quelquefois expliquer ses opérations ; mais s'il la considère dans ses différens écarts, il faut qu'il avoue sa foiblesse. Il en est à-peu-près des facultés corporelles extraordinaires, comme de celles de l'esprit : des enfans ont donné, dans l'âge le plus tendre, des preuves de la sagacité & de l'élévation de leur génie ; on n'a pu donner l'explication de ces prodiges, on s'est contenté d'en faire l'histoire. (*a*) Nous sommes forcés d'en user de même à l'égard des hommes qu'on diroit que la Nature a voulu *finir* presqu'en *ébauchant* son ouvrage.

(*a*) M. BAILLET a donné en 1668, l'*Histoire des enfans devenus celèbres par leurs études & par leurs écrits*. Cet ouvrage fut fait pour l'éducation du fils de M. DE LAMOIGNON, alors Avocat général, qui étoit confiée aux soins de M. BAILLET. Voyez *l'Histoire des ouvrages des Savans*, Mai 1668.

Il y a encore une reſſemblance marquée entre les enfans fameux par leurs qualités ſpirituelles, & ceux dont il eſt ici queſtion. La nature qui a tout fait pour eux dès le berceau, ſemble s'être épuiſée, & avoir accéléré le terme de la vieilleſſe. Hermogène qui profeſſoit la Rhétorique à quinze ans avec beaucoup de réputation, oublia tout ce qu'il ſavoit à vingt-quatre; & c'eſt avec raiſon qu'on a comparé les enfans dont l'eſprit étoit un prodige, à ces inſectes éphémères qui naiſſent le matin, & ſont dans une vieilleſſe décrépite le ſoir. Je crois qu'il en eſt de même des hommes que la Nature favoriſe phyſiquement dès leur naiſſance: l'hiſtoire de leur premier âge eſt l'époque la plus intéreſſante de leur vie; on n'entend plus parler d'eux enſuite, ou parce qu'ils ſuccombent ſous l'*exploſion*, ſi je peux m'exprimer ainſi, de leur accroiſſement,

ou parce qu'après avoir fixé quelque temps l'attention des Philoſophes, ils rentrent dans l'ordre général, & n'ont rien qui les diſtingue des autres hommes.

Si j'avois à élever un enfant qui s'annonçât par des facultés phyſiques auſſi prématurées, j'eſpérerois que la prudence que j'apporterois dans ſon éducation, ſans trop affoiblir les reſſorts de l'économie animale, parviendroit à donner à la ſociété un individu, qui la ſerviroit utilement. Je me garderois bien de contraindre avec trop de force l'impétuoſité de ſon tempérament ; ce ſeroit énerver un corps qui donne les plus belles eſpérances. Au contraire, dès que la fermentation & le changement qui ſe fait chez les hommes, à l'âge de puberté, annonceroient que l'enfant ne peut plus retenir davantage les eſprits créateurs qui bouillonnent dans ſes

veines, je me hâterois de lui donner une compagne, pour partager ses transports. Je la choisirois, non pas chez les femmes dont la constitution lubrique annonce la soif du plaisir; l'*enfant homme* livré à ce torrent, verroit s'écouler avec trop de rapidité des momens d'ivresse, auquel un Dieu rajeuni, TITON lui-même n'a pu résister. Modérée, sans avoir d'éloignement pour l'Amour, sachant jouir de la volupté, sans trop l'exciter, capable en un mot, de satisfaire les desirs, sans trop chercher à les faire naître; telle est la femme que je voudrois donner à mon élève. Cette union seroit sans doute heureuse; l'Hymen en voyant étendre les bornes de son empire, rendroit hommage à la Nature, & la Nature, attentive à tout, répandroit sur ce lien les bienfaits les plus précieux, la fécondité.

Il se trouve des hommes qui, bien

différens des enfans dont on vient de lire l'hiſtoire, n'ont rien qui annonce la puberté ſtrictement dite. Je veux parler des perſonnes, qui ſans être impuiſſantes, n'éprouvent pas à l'âge où l'Amour parle à nos ſens, ces agitations qui annoncent le beſoin que l'animal a de travailler à la reproduction. Il eſt quelques hommes froids, qui à trente ans, n'avoient reſſenti aucun des ſignes certains de leur capacité. On en a même vu, qui pendant le cours d'une longue vie, n'ont eu aucune idée du phyſique de l'Amour. Quelques-uns, & j'en ai vu des exemples, étoient d'une conſtitution aſſez ſingulière: la retention de l'humeur ſéminale leur cauſoit des accidens très-graves, ſans que ces hommes euſſent la moindre idée de ce qui pouvoit occaſionner leurs maladies. Elles étoient d'autant plus redoutables, que ceux qui en étoient attaqués, les

attribuoient à d'autres causes, ou bien, qu'ils étoient d'un état incompatible avec les moyens si simples d'obtenir guérison.

QUELQUEFOIS aussi, à peine la puberté commence-t-elle à se déclarer, dans quelques personnes, que la lubricité s'annonce à un degré étonnant; mais ce fait est beaucoup plus rare parmi les femelles que parmi les mâles, car il est certain que les hommes sont plus portés au physique de l'Amour que les femmes. Il se trouve quelquefois de jeunes filles d'un tempérament si voluptueux, que, dès l'âge le plus tendre, elles donnent les marques d'une passion effrénée que rien ne peut arrêter; mais on retrouve naturellement cette ardeur dans la plus grande partie des garçons, & elle est beaucoup plus rare parmi les filles. Elle est même ordinairement dans ces dernières, une maladie que

l'on nomme *fureur utérine*, *nymphomanie*, &c. » J'ai vu, & je l'ai vu
» comme un phénomène, dit M. DE
» BUFFON, une fille de douze ans,
» très-brune, d'un teint vif & fort
» coloré, d'une petite taille, mais déja
» formée, avec de la gorge & de
» l'embonpoint, faire les actions les
» plus indécentes au seul aspect d'un
» homme : rien n'étoit capable de
» l'en empêcher, ni la présence de
» sa mère, ni les remontrances, ni
» les châtimens ; elle ne perdoit cependant pas la raison ; & son accès,
» qui étoit marqué au point d'en être
» affreux, cessoit dans le moment
» qu'elle demeuroit seule avec des
» femmes. » (a)

M. DE BUFFON regarde la *fureur utérine* de cet enfant comme un phé-

---

(a) *Hist. Nat.* Tom. IV.

nomène, parce qu'en effet cette maladie eſt rare dans une fille auſſi jeune; aulieu que dans les garçons, elle ſe manifeſteroit très-ſouvent, ſi par des moyens contre nature, ces jeunes gens ne prévenoient le trop long ſéjour de l'humeur ſéminale. Le moyen qu'ils emploient a néanmoins une influence très-forte ſur leur ſanté, & tel homme étoit né robuſte & devoit fournir une longue carrière, qui, pour avoir appellé le plaiſir avant que ſon corps ait été formé, languit & commence à ſentir, à la fleur de ſon âge, les infirmités ou du moins la foibleſſe qui précède la vieilleſſe.

Dans l'excellent ouvrage de M. Tissot, que j'ai cité pluſieurs fois, ouvrage que les jeunes gens devroient ſavoir par cœur, dès qu'ils peuvent lire, on ne voit que trop d'exemples terribles de l'eſpèce de débauche qui

tue la jeunesse, même avant l'âge de puberté. Un enfant de Montpellier, âgé de *six* ou *sept* ans, instruit par une servante, se pollua si souvent, que la fiévre lente qui survint l'emporta bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit si grande, dit l'auteur de l'*Onanisme*, qu'on ne pût l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. (*a*) La santé d'un jeune Prince se perdoit journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son Chirurgien la soupçonna, l'épia, & le surprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ses valets de chambre l'avoit instruit, & qu'il y étoit retombé souvent. L'habitude étoit si forte, que les considérations

(*a*) Voyez l'*Onanisme*, art. 1, sect. II. Ce n'est pas l'épanchement de la liqueur séminale qui fit périr cet enfant, puisqu'il n'en étoit pas capable, mais les mouvemens convulsifs, le spasme qui accompagne souvent les efforts excessifs. A cet âge, il ne pouvoit exciter que l'émission de l'humeur que filtrent les *prostates*, & dont j'ai parlé au chap. IV.

les plus pressantes, présentées avec force, ne purent la déraciner. Le mal alloit en empirant; ses forces se perdoient journellement, & on ne put le sauver, qu'en le faisant garder à vue jour & nuit pendant plus de huit mois. (*a*)

C'EST encore à l'âge de puberté que l'on a vu des personnes attaquées de la manie; (*b*) maladie funeste qui détruit la liaison qui existe entre les substances spirituelle & matérielle qui

(*a*) *Idem.* Art. II. Sect. VII.

[*b*] La *manie* est un délire perpétuel & furieux sans fiévre, mais qui présente le spectacle le plus horrible. Ceux qui en sont attaqués, se jettent sur tout ce qui se présente, brisent tout, maltraitent ceux qu'ils peuvent attraper; on est obligé de les enchaîner, & souvent ils ont la force de briser leurs liens. Le sommeil n'est point un calme pour eux; des visions extraordinaires leur rendent cet état de repos d'une agitation extrême; ils aiment les femmes avec fureur.

composent l'homme. Les Médecins de tous les siécles ont reconnu, que la cause la plus ordinaire qui dispose & conduit à cet état affreux étoit le besoin des plaisirs de l'Amour. « De toutes les » causes qui disposent au délire le plus » violent, & qui tendent à détruire » la force du corps & de l'esprit, en » affectant le ton des membranes & des » fibres, je n'en connois point, dit M. » JAMÈS, de plus terribles que l'effet » de l'Amour. (*a*) En conséquence de » la liaison mutuelle de l'ame avec le » corps & du mouvement des parties » solides & fluides, il se fait congestion » & stagnation de suc dans les organes » spermatiques : des idées lascives sont » réveillées dans l'esprit, l'imagination » s'y attache avec force, & cette » occupation jette l'ame & la raison

(*a*) *Dictionnaire de Médecine.* Art. MANIA.

» dans un délire ſurprenant.... Le fluide
» ſéminal, corrompu par ſon ſéjour,
» retourne, par les vaiſſeaux lymphati-
» ques dans la maſſe du ſang, & com-
» munique, pour ainſi dire, par ſym-
» pathie, ſa corruption au fluide qui
» eſt porté dans le cerveau & dans les
» nerfs, & qui ſervent au mouvement
» & à la ſenſation. »

HIPPOCRATE a fait voir en peu de mots, comment la rentrée d'un fluide corrompu dans la maſſe du ſang, peut déranger les fonctions de l'eſprit & produire par conſéquent la manie. Le ſang, dit ce grand homme, contribue tellement à la ſageſſe, que ſi vous en troublez le mouvement, & lui communiquez quelqu'irrégularité, auſſitôt, il y aura altération dans la prudence, dans les notions, & dans les ſentimens de l'ame.... Si le ſang eſt en bon état, la prudence aura lieu; mais

elle difparoîtra fi le fang eft une fois dépravé. (a)

Arretée de Cappadoce, dans l'énumération des fymptômes qui accompagnent & caractérifent la manie, n'omet pas la paffion des maniaques pour les femmes.... » Ils ont, dit cet » ancien Médecin, un penchant immo- » déré à l'acte vénérien, qu'ils com- » mettent publiquement fens crainte, » ni honte. »

Les maladies de l'efprit qui fur-

(a) *Lib. de Flatibus.* Ce paffage & quelques autres font fans doute ce qui excita au commencement de ce fiécle, un Profeffeur de Halle, (M. Grundling) à publier en Allemand une differtation qui a pour titre, *Hippocrate athée.* On la trouve dans un recueil intitulé *Loifirs.* Il falloit en effet en avoir beaucoup pour compofer un pareil ouvrage. Hippocrate trouva des défenfeurs : MM. Gælire, Triller, Schmid, Leclerc, Fabri, ont prouvé la futilité des imputations odieufes contre la Doctrine d'Hippocrate. Voyez, *de la fanté des gens de Lettres*, par M. Tissot.

viennent peu après la puberté, n'ont pas toujours ce degré de violence que nous venons d'obſerver : elles ne ſont ſouvent qu'une mélancolie, mais qui étant négligée, conduit à des accidens étranges, & enfin au dégoût de la vie. L'Hiſtoire fourmille d'événemens qui prouvent cette vérité, & rien de ſi commun chez les anciens, qu'un amant deſeſpéré par l'Amour. Une ſcène affreuſe, qui s'eſt paſſée récemment, m'ôte la conſolation que j'aurois de pouvoir dire que l'Amour perd beaucoup de ſa fureur parmi nous...... Puiſſe aucune autre barbarie, ne jamais rappeller cette ſcène atroce, & la rage du malheureux Faldoni!

TOUT le monde ſait l'hiſtoire d'ANTIOCHUS, fils de SELEUCUS, qui étoit tellement épris des charmes de STRATONICE, ſa belle-mere, que l'Amour le réduiſit à l'extrémité; on ſait

aussi que le Médecin ERASISTRATE découvrit par le pouls cette passion funeste. GALIEN reconnut également l'Amour extrême de la femme de BOECE, Consul Romain, pour le Gladiateur PYLADES. Un ancien Philosophe étoit parfaitement instruit des maux que peut causer l'ardeur érotique; lorsqu'il répondit à un Roi de Babylone, qui le prioit d'inventer un tourment cruel pour un de ses courtisans amoureux de sa favorite; *donne-lui la vie, & ses Amours le puniront assez.*

UN jeune homme d'Athènes devint si épris d'une belle statue de marbre, que l'ayant demandée au Sénat à quelque prix que ce fût, & en ayant été refusé, avec défenses expresses d'en approcher, parce que cette étrange manie scandalisoit tout le Peuple, il se tua de désespoir.

GALEAS, Duc de Mantoue, étant

à

à Pavie, & paſſant à cheval deſſus un pont, ſe précipita avec ſon cheval, dans le *Teſſin*, fleuve profond & rapide, parce qu'une jeune fille qu'il aimoit, le lui avoit commandé en plaiſantant.

DULAURENT, dit avoir vu un jeune Gentilhomme, *travaillé* de la mélancolie d'Amour, dont l'imagination étoit tellement dérangée, qu'il croyoit voir continuellement celle qui cauſoit ſon mal. Il parloit tout ſeul à ſon ombre, dit notre Auteur; il l'appelloit, la careſſoit, la *baiſottoit*, couroit toujours après, & nous demandoit ſi nous avions jamais rien vû de ſi beau. (*a*) C'eſt à l'occaſion de ce jeune homme que DULAURENT entre dans quelques détails ſur la beauté que chaque amant

---

F [*a*] *Les Œuvres de Me.* ANDRÉ DULAURENT, Médecin de HENRY IV. II.e Partie. *Diſcours ſur les maladies mélancoliques.*

croit remarquer à sa maîtresse. Je crois faire plaisir à mes lecteurs, d'exposer cette description de la *beauté ;* on verra que les Poëtes n'ont pas le privilége exclusif des images séduisantes.

» ENCORE que le sujet soit laid, » l'Amant se le représente comme le » plus beau du monde. Il lui semble » voir des cheveux longs & dorés, » mignonement frisés & entortillés en » mille crespillons ; un front voûté, » ressemblant au ciel éclairci, blanc & » poli comme albâtre, deux yeux bien » clairs, à fleurs de tête & assez fen- » dus, qui dardent avec une douceur » voluptueuse mille rayons amoureux, » qui sont autant de flèches sorties du » carquois d'Amour. Deux sourcils d'é- » béne, petits & en forme d'arc ; les » joues blanches & vermeilles comme » lis pourpré de rose, montrant aux cô- » tés une double fossette. La bouche

» de corail, dans laquelle se voient
» deux rangées de petites perles orien-
» tales, d'où sort une vapeur plus
» suave que l'ambre & le musc, plus
» *flairante* que toutes les odeurs du
» Liban. Le menton rond & *fosselu*;
» le teint uni, délié & poli comme
» satin blanc; le col de lait, la gorge
» de neige & le sein parsemé d'œil-
» lets; deux petites pommes d'albatre,
» rondelettes, qui par petites secousses
» d'Amour, se montent & se baissent,
» au milieu desquelles, on voit deux
» boutons *verdelets* & *incarnadins*,
» & entre ce mont jumelet, une large
» vallée..... La peau de tout le corps
» comme jaspe & porphyre, à travers
» de laquelle paroissent les petites vei-
» nes...... Bref, l'amoureux apperçoit
» dans son amante les *trente-six beau-*
» *tés* requises à la perfection & à la
» grace, qui est pardessus tout. »

Une suite funeste de la mélancolie qui attaque les hommes, lorsque la raison ne peut dompter le tempérament irrité, est la mutilation des parties rebelles. Quoique ces exemples, heureusement pour l'humanité, ne se rencontrent pas tous les jours, quelques Médecins en ont recueilli assez pour démontrer à quel point l'imagination troublée peut pousser un homme robuste, qui veut sacrifier la Nature à la Religion. (*a*) Ce précepte de l'Évangile: *Il y en a qui se sont faits Eunuques eux-mêmes pour le Royaume des Cieux*, ayant été mal entendu par Origène, qui enseignoit la Grammaire à Alexandrie, il résolut d'exécuter à la lettre la perfection qu'il se persuadoit que Jesus-Christ avoit proposée dans ces

[*a*] Voyez le *Theatrum vitæ humanæ de* Zuingerus; *le Traité des Eunuques; le Journal de Médecine*, &c. &c.

paroles : il ne reconnut ſa turpitude, que lorſque DÉMETRIUS, Évêque d'Alexandrie, l'eût fait dépoſer, chaſſer & excommunier dans un Concile. Alors ORIGÈNE eut honte de ſon état, & condamna lui-même l'action qu'il avoit faite par un zèle mal entendu. (*a*)

IL y a quelques années qu'un jeune Religieux continuellement tourmenté par les aiguillons de la chair & le feu de la coucupiſcence, forma auſſi le monſtrueux projet de détruire en lui le germe qui les faiſoit éclore. Il préluda froiment à la deſtruction de ſa virilité, par des expériences qu'il fit ſur pluſieurs animaux, & lorſqu'il ſe crut aſſez ſavant pour tenter ſur lui-même l'opération, il ſe munit d'un raſoir, &

(*a*) *Traité des Eunuques*, imprimé en 1707, & attribué à *David* ANCILLON, ſavant Miniſtre Proteſtant, mort à Berlin en 1692, Chap. VI.

exécuta avec une fermeté & une constance inébranlables une opération aussi cruelle. Elle ne fut pas plutôt terminée que sentant tout le poids du crime qu'il venoit de commettre, & craignant avec raison pour ses jours, il courut à la cellule de son voisin, implorant son assistance. Ce malheureux guérit par les prompts secours que lui donna un Chirugien entendu (*a*).

En 1750, un jeune homme résidant à Fayance en Provence, se persuada aussi qu'en mutilant les parties qui n'étoient que les ministres d'une imagination voluptueuse, il seroit exempt des idées lascives & importunes qui l'agitoient sans cesse. Il se fit la même opération que le Religieux dont on a

[*a*] Cette observation envoyée à l'Auteur du *Journal de Médecine*, par M. Maistral, Médecin à Quimper, se trouve dans le Journal pour le mois de Mars, de l'année 1758.

vu l'hiſtoire, mais une hémorragie conſidérable qui ſurvint, l'eut fait périr au même inſtant, ſi un habile Chirurgien ne fût arrivé dans cette circonſtance. Après ſa guériſon, ce jeune homme prit l'habit d'hermite, & ſe retira dans un hermitage aux environs de Bagnole en Languedoc. Croiroit-on que ce malheureux n'eſt guère plus tranquille qu'avant ſa caſtration? Et que cette terrible ſouſtraction des parties qui ſéparent la liqueur ſéminale du ſang, n'ait pas été capable d'amortir le feu de ſon imagination? Un bourgeois de Fayance ayant demandé à ce nouveau ORIGÈNE, s'il ne ſentoit plus, depuis ſon état d'Eunuque, les aiguillons de la chair? Le bon hermite répondit avec franchiſe, *la même choſe quant aux deſirs.* (a)

---

[a] Voyez le *Journal de Médecine*, Septembre 1758.

Il ne faut pas juger du danger de l'opération qui prive l'homme de la faculté de multiplier son espèce, par les exemples que je viens de donner. La castration, qui réussit dans presque tous les animaux, a des suites presque toujours funestes dans l'homme fait, parce qu'on est obligé d'arrêter par la ligature du *cordon spermatique*, l'hémorragie qui survient dans l'opération : (*a*) de-là, les convulsions affreuses, l'inflammation, la gangrene, le délire

---

[*a*] D'habiles Anatomistes voudroient que l'on ne fît point de ligature au *cordon spermatique* pour arrêter l'hémorragie. M. LOUIS, célèbre Chirurgien & Secrétaire de l'Académie de Chirurgie, s'en est abstenu plusieurs fois sans aucun inconvénient. Un bandage compressif peut suffire pour arrêter le sang, après avoir appliqué sur l'embouchure des vaisseaux les astringens convenables. On trouve dans les *opérations de* M. GARENGEOT, & dans l'*Anatomie* DE PALFIN, donnée par M. PETIT, les moyens de prévenir les accidens qu'occasionent la ligature du cordon des vaisseaux spermatiques,

& enfin la mort. C'eſt à la bonne conſtitution du tempérament, & aux ſecours de l'art, qu'il faut attribuer la guériſon des malheureux dont on a vu l'hiſtoire : un grand nombre ont du périr dans le moment même de l'opération (a). L'obſervation ſuivante, eſt un exemple funeſte des dangers de l'amputation des parties *viriles* : je la préfère à d'autres, parce qu'au moins elle n'offrira plus le

[a] Le ſavant Auteur de l'*Hiſtoire Naturelle*, dit [tom. III. pag. 229] que l'amputation des Teſticules n'eſt pas fort dangereuſe, & qu'on la peut faire à tout âge : on a vu néanmoins dans la note précédente que d'habiles Chirurgiens ne regardent pas cette opération comme exempte de danger, puiſqu'ils recherchent les moyens de s'oppoſer à des accidens très-graves qui ſuivent la caſtration. Elle doit être d'autant plus dangereuſe que l'homme avance vers ſa perfection phyſique : dans l'enfance il n'y a pas une correſpondance auſſi intime des teſticules aux autres parties, les vaiſſeaux qui préparent la ſemence n'ayant pas encore d'*action* ; mais après l'âge de puberté, il eſt plus difficile d'interrompre tout d'un coup & ſans accidens, l'uſage des vaiſſeaux *ſpermatiques*.

triſte ſpectacle d'un homme, qui armé d'un glaive, porte ſur lui des mains ſacrilèges & immole ſa poſtérité. Un pauvre mendiant qui rodoit de Ville en Ville, avec un ſac aſſez bien fourni pendu au col, eut le malheur d'attirer les yeux d'un coupeur de bourſe, qui ayant remarqué que lorſque ce miſérable ſe baiſſoit, le ſac lui pendoit entre les cuiſſes, prit ſi bien ſon temps, qu'un jour qu'il étoit à ramaſſer ſes proviſions devant une boutique, il s'avança par derrière, & lui coupa d'un ſeul coup le ſac & les parties extérieures de la génération. Ce mendiant tomba à la renverſe & mourut ſur le champ. (a)

Dans ce Chapitre & dans les précédens, on a du voir qu'à l'âge de

(a) *Dictionnaire de Médecine*, art. AMPUTATIO, tit. *Amputation du Pénis.*

puberté, l'usage excessif du physique de l'Amour étoit une source de maladie; je viens d'exposer les accidens qui résultent dans plusieurs personnes du besoin d'évacuer la liqueur séminale, lorsqu'elle irrite trop les organes, & surtout lorsqu'elle affecte particuliérement le genre nerveux. C'est à chaque individu en particulier à se prescrire des régles assorties au tempérament, pour éviter deux excès opposés; la dissipation qui épuise, & la continence qui dérange les fonctions de l'ame & du corps. Celui qui n'a que de l'imagination, & à laquelle ne répondent pas les parties qui y ont une relation intime, ne doit pas craindre les accidens que causent quelquefois la retenue de l'humeur séminale: c'est un feu que la Nature n'a pas allumé; il est l'ouvrage des agens que j'ai dit exciter la puberté *factice*. Pour remédier à cette ma-

ladie, car je regarde comme tel cet état, il est nécessaire de quitter les compagnies suspectes, de cesser les lectures dangereuses, (on sait bien de quels livres je veux parler,) d'user d'alimens incapables de porter le *trouble* dans nos esprits, de faire, & ceci est peut-être l'essentiel, usage de ses forces en exerçant son corps peu-à-peu aux travaux. On peut voir ce que j'ai dit de ces moyens d'atténuer un tempérament *idéal*, si je peux m'exprimer ainsi, aux Chapitaes III. & V. de la première Partie de cet ouvrage. Il est absolument nécessaire de détruire cette prétendue puberté, pour que la Nature puisse faire paroître celle qu'elle accorde à tous les individus qui suivent ces loix.

A l'égard des jeunes gens, sur lesquels l'imagination a bien moins d'empire que les organes destinés à l'émou-

voir; je veux parler de ceux qui ont l'esprit chaste, tandis que la matière est agitée continuellement; ce que j'ai dit ailleurs fait assez entendre que tous les anti-aphrodisiaques n'anéantiront pas l'impétuosité du fluide qui cherche à s'échapper. Le reméde le plus efficace est le mariage. C'est lui qui prévient ou calme ces accidens terribles, ces maladies de l'ame & du corps, d'où on a vu qu'il résultoit des catastrophes étranges qui affligent la Nature outragée.

Un événement que les anciens ont pris pour un prodige, & qui paroît tel à ceux qui n'observent que superficiellement, est la métamorphose, qui s'est quelquefois vue, d'une femme en homme. C'est ici que je dois parler de ces changemens merveilleux, parce qu'ils se sont faits à l'âge de puberté;

& que d'ailleurs, comme on le verra plus bas, ils ont beaucoup de rapport avec les ſignes qui accompagnent cet âge.

On a nommé *Gynandres*, les individus, qui de filles ſont devenus hommes parfaits. PLINE rapporte pluſieurs exemples de cette métamorphoſe ſingulière : une fille de *Curſula*, Ville du Duché de *Spoleto*, dit ce Naturaliſte, étant encore en puiſſance de père & mère, devint garçon, & fût confinée dans une Iſle déſerte, par Arrêt des Aruſpices. *Lucinus* MULIANUS, dit avoir vu à Argos un nommé ARESCON, qui autrefois avoit été marié pour femme, ayant nom *Areſcuſa : mais que par trait de temps la barbe & le membre viril lui vint, & print depuis femme comme homme naturel.* Il dit auſſi qu'à Smyrne, il vit une fille changée en garçon. Et moi, ajoute PLINE,

j'ai vû en Afrique *Lucius* COSITIUS, Bourgeois de *Tisdrita*, avoir été changé de femelle en mâle, le jour même de ses nôces. (*a*)

UNE fille pucelle de la Champagne, fut changée en homme; & mené à Rome du temps de Constantin, au rapport de ST. AUGUSTIN. (*b*) DUVAL, dans son Traité des *Hermaphrodites*, a rassemblé vingt quatre observations, qui concernent ces changement de sexe, & qui sont en partie extraites de différens Auteurs. (*c*) En

(*a*) PLINE, liv. VII. chap. III. *Antoine* DU PINET, dans les notes qu'il a ajoutées au texte de PLINE, cite plusieurs filles qui devinrent hommes; entr'autres deux filles âgées de quinze ans, & une nouvelle mariée, le jour même de ses nôces.

(*b*) *De Matrimoniis veteris & novæ legis.*

(*c*) TRALIAN, TITE-LIVE, *Raphaël* DE VOLTERRE, PONTANUS, FULGOSE, *Amatus* LUSITANUS, PHILOSTRATE, &c. ont fourni les faits cités par DUVAL, mais parmi lesquels il s'en trouve plusieurs qui ne méritent aucune confiance.

un enfant de notre temps, dit DUVAL d'après ALBERT, une forme de testicules, se manifestoit en la partie supérieure du *sein de pudicité:* quand on eut coupé une peau, sans la fracture de laquelle cet enfant, que l'on croyoit fille, n'auroit pû être *habile au coït*, les testicules & le membre viril apparurent; ainsi, de fille devint homme & print peu de temps après femme, dont il eut plusieurs enfans. Un Receveur des Tailles pour le Roi à *St. Quentin*, continue DUVAL, m'a affirmé avoir vu un homme à Rhenes, l'an 1560, lequel on avoit estimé fille jusqu'à l'âge de quatorze ans, mais *s'éjouant* & folâtrant, couché qu'il étoit avec une chambrière, ses parties génitales d'hommes se vinrent à développer. Le père & la mère le cognoissant être tel, lui firent, par autorité de l'Église, changer le nom de *Jeanne* à

Jean, & lui firent bailler habillement d'homme. (*a*)

Le célèbre *Ambroiſe* Paré, a vu, étant à Vitri-le-François, la fameuſe Germain-Marie ou Germain Garnier, qui de fille étoit devenu homme. Ce fut à l'âge de quinze ans, qu'étant obligée de ſauter un foſſé, elle ſe trouva dans l'inſtant pourvue des parties de la génération de l'homme. Le Cardinal de Lenoncourt, après les viſites & les informations néceſſaires, nomma ce nouvel homme *Germain*, & il lui fut ordonné de quitter l'habit de femme pour porter celui de ſon nouveau ſexe. (*b*) Montagne, qui a pu voir cet homme, qui étoit fort âgé, lorſqu'il paſſa à Vitri, dit qu'il y entendit une chanſon fort en uſage, parmi les filles des environs, par laquelle elles

(*a*) *Traité des Hermaphrodites.* Chap. LV.

(*b*) *Les Œuvres d'*Ambroise Paré, pag. 1031.

s'avertissent les unes les autres, de ne point faire de grandes *enjambées*, de peur de devenir garçons comme *Marie-Germain.* (a)

CETTE dernière observation, constatée d'une manière authentique, prouve la force de la Nature pour reprendre ses droits : car il ne faut pas croire que ces individus aient été réellement des filles avant l'âge de puberté. Toutes les parties de l'homme s'y trouvoient dès leur formation, & une sorte de foiblesse dans leur développement avoit jusqu'alors empêché qu'elles ne parussent extérieurement. On voit beaucoup d'enfans qui naissent avec les testicules cachés au-dessus des anneaux du bas-ventre ; ils paroissent ensuite, & dans quelques individus, il faut qu'à l'âge de puberté, qui est le moment

---

[a] *Essais de* MONTAGNE, Liv. I. Chap. XX.

où toutes les parties tendent vers leur perſection & cherchent leur place, une maladie, un mouvement violent, tel qu'un ſaut ou une chûte, communiquent aux teſticules une agitation ſubite qui les faſſe deſcendre dans le ſcrotum. Il s'eſt donc pu trouver des enfans qui, avec les teſticules ſitués comme je viens de dire, avoient encore la verge ou peu apparente, ou même cachée dans les tégumens; cette diſpoſition a du néceſſairement former un pli vertical, (3, Pl. XII.) que l'on a pris, faute d'examen, pour les grandes lèvres; & à l'époque de la puberté, où nous avons vu que l'accroiſſement des parties génitales augmentoit en peu de temps, celles qui étoient propres à l'enfant ſe ſont développées, & ont paru à l'extérieur, dès qu'elles y ont été excitées ou par une titillation voluptueuſe, ou par quelqu'effort.

C'EST à quoi l'on peut réduire tout le merveilleux que les anciens ont débité ſur ces prétendues transformations de femme en homme. A l'égard des hiſtoires qu'ils nous ont tranſmiſes, & par leſquelles il paroît que des femmes mariées, & dont les époux n'avoient point à ſe plaidre pour le phyſique de l'Amour, ſont devenues tout-à coup des hommes capables de génération, il faut les regarder comme des hiſtoires abſurdes & qui ne méritent aucune attention. (*a*) Je dois encore ajouter, que les anciens ont plus d'obſervations que les modernes ſur la métamorphoſe

[*a*] On en trouve pluſieurs dans le Traité des *Hermaphrodites*. PONTANUS nous parle de la femme d'un pêcheur, laquelle après quatorze ans de mariage, *ſentit un membre viril, qui lui ſortit ſubitement de l'ovale:* il parle encore d'une autre femme qui, après douze ans de *jouiſſance* fut dans le même cas. Il faut mettre ces hiſtoires avec celles qui aſſurent que des hommes ſont devenus tout d'un coup femmes, & ont conçu comme telles.

d'une femme en homme, parce que plusieurs ont regardé comme pourvues des parties mâles de la génération, des femmes dont le *clitoris* avoit acquis une grosseur excessive. On a vu, lorsque j'ai parlé de cette partie, jusqu'à quel degré elle pouvoit s'étendre dans plusieurs femmes. Il n'en a pas fallu davantage que le volume extraordinaire du clitoris, pour en imposer à des hommes peu instruits, & leur faire regarder comme mâles, ou du moins comme ayant les attributs des deux sexes, des femmes qui ne l'étoient que trop décidément. (Voyez les fig. 4 & 5 de la Pl. XII.)

Chez la plupart des Nations Européennes, on laisse agir la Nature, lorsqu'elle travaille à conduire l'homme à la puberté, des cérémonies superstitieuses & absurdes, ne concou-

rent point à déformer l'homme, à mutiler les parties qu'il a reçues de l'Auteur de toutes choses. Si un usage barbare sacrifie encore dans quelques individus les germes d'une postérité, dont la Nature doit pleurer l'*avortement*, on a lieu d'espérer que dans ce siécle philosophique, on connoîtra enfin qu'il est injuste, qu'il est cruel de sacrifier l'homme au talent, & que l'exécution d'une ariette, ne vaut pas l'existence entière d'un homme. Cette opération funeste sera plus facile à éteindre parmi les Nations civilisées, que parmi celles qui en font un acte de religion comme les Hottentots; ou qui fondent, comme les Turcs & les Persans, la possession exclusive de leurs femmes sur des Eunuques. L'opération barbare qui prive l'homme d'une partie de son existence, est une loi chez les Hottentots, à qui l'on ôte un testicule à

l'âge de puberté ; on croit, parmi ce Peuple ſauvage, que le retranchement de cette partie rend l'homme plus léger à la courſe, & les circonſtances de cette caſtration ſont ſi ſingulières, que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici.

Après avoir bien frotté le jeune homme de la graiſſe des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer exprès, on le couche à terre ſur le dos, on lui lie les mains & les pieds, & trois ou quatre de ſes amis le tiennent ; alors le Prêtre, (car c'eſt une cérémonie religieuſe,) armé d'un couteau bien tranchant, fait une inciſion, enlève le teſticule gauche, & remet à la place une boule de graiſſe de la même groſſeur, qui a été préparée avec quelques herbes médicinales ; il coud enſuite la plaie avec l'os d'un petit oiſeau qui lui ſert d'aiguille, & un filet de nerf de mouton. Cette

opération étant finie, on délie le patient; mais le Prêtre, avant de le quitter, le frotte avec de la graiſſe toute chaude de la brebis tuée, ou plutôt il lui en arroſe tout le corps avec tant d'abondance que, lorſqu'elle eſt refroidie, elle forme une eſpèce de croûte; il le frotte en même temps ſi rudement, que le jeune homme, qui ne ſouffre déjà que trop, ſue à groſſes gouttes, & fume comme un chapon qu'on rôtit; enſuite l'opérateur fait, avec ſes ongles, dans cette croûte de ſuif, des ſillons d'une extrêmité du corps à l'autre, & piſſe deſſus auſſi copieuſement qu'il le peut; après quoi il recommence à le frotter encore, & il recouvre avec la graiſſe, les ſillons remplis d'urine. Auſſi-tôt chacun abandonne le patient; on le laiſſe ſeul plus mort que vif, il eſt obligé de ſe traîner comme il peut, dans une petite hutte qu'on

qu'on lui a bâtie exprès; il y périt, où il y recouvre la ſanté, ſans qu'on lui donne aucun ſecours, & ſans aucun autre rafraîchiſſement ou nourriture, que la graiſſe qui lui couvre tout le corps, & qu'il peut lêcher s'il le veut : au bout de deux jours, il eſt ordinairement rétabli ; alors il peut ſortir & ſe montrer; & pour prouver qu'il eſt en effet parfaitement guéri, il ſe met à courir avec autant de légéreté qu'un Cerf. (*a*)

On ne croira pas aiſément que ce ſoit la privation d'un teſticule qui rend les Hottentots ſi habiles à la courſe : ils ont cela de commun avec toutes les Nations ſauvages. La petite pelote avec laquelle on remplace la partie ſouſtraite, & qui eſt compoſée d'her-

---

[*a*] Voyez la *Deſcription du Cap*, par M. Kolbe, & l'*Hiſtoire Naturelle* de M. de Buffon, tome VI.

bes médicinales en contient certainement quelques-unes d'aſtringentes, capables de s'oppoſer à l'hémorragie qui doit ſurvenir pendant l'opération, ſans quoi la plus grande partie des Hottentots périroit.

Je n'expoſerai pas à mes Lecteurs le détail de tout ce qui ſe fait dans divers pays pour ôter aux hommes leur virilité, & les rendre propres à répondre de la fidélité des femmes qui leur ſon confiées. Quel ſpectacle d'horreur que tant d'hommes mutilés en Turquie, en Perſe, dans les Royaumes d'Aiſan, de Pégu, de Malabar, & de tant d'autres, où l'on fait gémir la Nature ſous le glaive de la férocité! Les hommes ainſi flétris méritent la confiance plus ou moins grande de leurs maîtres, à proportion qu'ils ont été éloignés de leur état naturel. Ceux de ces malheureux auxquels on a laiſſé l'organe qui

annonce essentiellement le sexe masculin, ne peuvent tranquilliser leurs tyrans jaloux; on les croit encore capables de saisir les ombres du plaisir, ou de communiquer une volupté imparfaite, aux tristes victimes dont ils sont les gardiens. Il faut que tout ce qui a l'apparence de la virilité soit anéanti, que la Nature ne puisse reconnoître son ouvrage, pour qu'un Eunuque mérite la confiance de son maître! Encore ne l'obtient-il pas entiérement, si à la privation des parties sexuelles, il ne joint une laideur, une difformité affreuses. C'est dans l'Afrique que l'on va chercher les gardiens de la beauté! Un Ethiopien farouche est hors de prix s'il est horriblement noir, s'il a les dents écartées, le nez fort applati, les lèvres grandes & grosses, le regard affreux..... Un seul regard de ces monstres, doit flétrir la beauté!

La circoncision est bien différente de l'opération destructive dont on vient de parler: celle-ci est une loi de climat fondée sur la nécessité, & cet usage de circoncire les enfans, a du moins pour objet la propreté. C'est à l'âge de Puberté que les Orientaux circoncisent leurs enfans; & s'il faut en donner une raison physique, on peut dire que dans les pays chauds où le prépuce est fort allongé & la traspiration abondante, il y auroit à craindre que l'humeur qui se trouve entre le prépuce & le gland s'arrêtât & causât des ulcères, si on ne prévenoit ces accidens par le retranchement d'une partie du prépuce. L'amputation des nymphes aux filles est encore une circoncision pratiquée, ainsi que je l'ait dit ailleurs, pour parer des inconveniens qui s'opposeroient à la génération.

L'usage de circoncire les enfans

eſt extrêmement ancien & ſubſiſte encore dans la plus grande partie de l'Aſie. Chez les Hébreux, cette opération ſe devoit faire huit jours après la naiſſance de l'enfant; en Turquie on ne la fait pas avant l'âge de ſept ou huit ans, & même on attend ſouvent juſqu'à onze ou douze; en Perſe c'eſt à l'âge de cinq ou ſix ans; aux Iſles Maldives on attend que l'enfant en ait ſept. (*a*) Les femmes du peuple ont en Perſe une ſingulière ſuperſtition; celles qui ſont ſtériles s'imaginent que pour devenir fécondes, elles n'ont qu'à avaler la partie du prépuce qu'on retranche dans la circonciſion; c'eſt le ſouverain remède contre la ſtérilité (*b*).

(*a*) *Hiſt. Nat.* Tom. IV.

(*b*) Ces femmes n'ont recours à ce moyen ridicule, qu'après en avoir aſſayé d'autres, qui ne le ſont pas moins; ils conſiſtent à paſſer ſous les corps morts des criminels qui ſont ſuſpendus aux fourches

On n'auroit rien à dire, contre plusieurs Nations, si la circoncision étoit la seule chose qui fût pratiquée parmi elles à l'âge de puberté; mais outre la mutilation des parties de la génération, il est encore en usage chez quelques peuples une opération, qui sans éteindre le germe de la volupté, a pour but d'empêcher que l'on sacrifie à l'Amour; je veux parler de l'*infibulation*, qui est entiérement opposée à la circoncision. Celse nous a conservé la méthode que l'on suivoit chez les Anciens pour procéder au *bouclement* des enfans mâles. On tire, dit-il, le prépuce en dehors, & l'on marque des deux côtés avec de l'encre, les endroits où l'on veut le percer: on traverse ensuite la peau d'une aiguille enfilée, & attachant ensuite les deux bouts du fil

patibulaires; à se plonger dans l'eau qui a servi aux bains des hommes, &c. Voyez l'*Hist. Nat.* tom. VI.

ensemble, on a soin de le remuer de temps en temps, jusqu'à ce que les cicatrices des trous soient affermies. On retire le fil, & on le remplace par une boucle ou un anneau, qui est d'autant meilleur qu'il est plus léger. (*a*)

CEUX qui parmi les Moines orientaux font vœu de chasteté, portent un très-gros anneau pour se mettre dans l'impossibilité d'y manquer; & ils sont d'autant plus en vénération, que le poids de l'anneau est plus considérable. Quelques-uns peuvent s'ouvrir avec une clef, mais les Moines la déposent chez le Juge du lieu. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas moins regarder l'infibulation comme une pratique superstitieuse chez les Orientaux: elle ne peut s'opposer au desir, ni au premier signe qui l'annonce; elle ne peut même s'opposer à

(*a*) *Dictionnaire de Médecine*, Art. INFIBULATIO.

puisqu'il faut le dire, à ce que les hommes *bouclés* ne satisfaisent leur chair, puisque l'anneau qui n'embrasse que l'extrémité du prépuce, ne peut empêcher une sorte d'érection, & même l'effusion de la liqueur prolifique; il ne peut s'opposer qu'à l'intromission de la verge dans le conduit de la femme; enfin, il rend les hommes chastes, si cette vertu ne consiste que dans la privation de l'acte pour lequel les sexes s'unissent. (*a*)

(*a*) Quelques personnes croient que l'infibulation empêche l'érection, mais cela n'est pas plausible: il résulteroit des accidens dans les parties de la génération, si on vouloit que le sang & les esprits soient contenus par un anneau contre lequel il se feroit des efforts plus ou moins grands selon le tempérament du sujet qui le porte. En supposant l'anneau d'un poids assez considérable pour s'opposer aux fluides qui érigent la verge, il arrivera dans un jeune homme ardent ce qu'on observe dans les vieillards & les hommes affoiblis, qui ont une imagination lascive; un commencement d'érection suffit pour provoquer l'émission de la liqueur séminale. Au reste on ne regardera pas cette circonstance comme un

Les Romains avoient coutume de faire l'infibulation aux enfans qu'ils destinoient à être chantres, à dessein de leur conserver la voix. Il paroît par quelques passages de Martial, que ce peuple faisoit un usage bien moins décent de l'opération dont nous parlons, & que quelques Dames, s'assuroient par un anneau dont elles avoient la clef, de la fidélité de leurs amans; Juvenal fait mention de cette coutume dans quelque endroit de ses satyres.

De la Virginité.

S'il est impossible de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau; dans l'air celui d'un aigle; sur un rocher celui d'un serpent; il sera aussi impos-

acte de vigueur, puisqu'elle se rencontre dans les hommes foibles ou par l'âge ou par les épuisemens; c'est même une maladie qui peut rendre l'homme stérile.

ſible de découvrir le chemin que fait un homme quand il preſſe amoureuſement une fille. (*a*)

Le ſage qui a prononcé cet oracle, & auquel on pouvoit s'en rapporter, SALOMON, connoiſſoit la difficulté, l'impoſſibilité même qu'il y avoit d'être certain de l'*intégrité* d'une femme; & c'eſt néanmoins à cet état que la plupart des hommes s'attachent pour nourrir leur Amour-propre. Les hommes, dit l'illuſtre auteur de l'Hiſtoire Naturelle, (*b*) jaloux des primautés en tout genre, ont toujours fait grand cas de tout ce qu'ils ont crû pouvoir poſſéder excluſivement & les premiers; c'eſt une eſpèce de folie qui a fait un être réel de la Virginité des filles. La Virginité, qui eſt un être moral, une vertu qui ne conſiſte que dans la pureté du

(*a*) SALOMON.
(*b*) Tome IV.

cœur, eſt devenue un objet phyſique dont tous les hommes ſe ſont occupés ; ils ont établi ſur cela des opinions, des uſages, des cérémonies, des ſuperſtitions, & même des jugemens & des peines ; les abus les plus illicites, les coutumes les plus deshonnêtes ont été autoriſés ; on a ſoumis à l'examen des matrônes ignorantes, & expoſé aux yeux des Médecins prévenus, les parties les plus ſecretes de la Nature, ſans ſonger qu'une pareille indécence eſt un attentat contre la Virginité, & que c'eſt la violer, que de chercher à la connoître ; que toute ſituation honteuſe, tout état indécent dont une fille eſt obligée de rougir intérieurement, eſt une vraie défloration.

J'AI fait voir dans le Chapitre II. de ce volume, combien quelques Nations attachèrent d'importance à la Virginité, tandis que d'autres ne paroiſſent en

faire aucun cas. Les premiers prennent des précautions extraordinaires, & emploient des moyens honteux pour s'en assurer : on sait que les Ethiopiens, & plusieurs autres peuples de l'Afrique, les habitans du Pégu & de l'Arabie pétrée, ont la barbarie, dès que leurs filles sont nées, de rapprocher par une sorte de couture, les parties que la Nature a séparées, en ne laissant libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels : ces chairs adhèrent peu à peu à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte que l'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le temps du mariage est arrivé. Il y a certains peuples qui passent seulement un anneau ; les femmes sont soumises comme les filles à cet usage outrageant pour la vertu ; la seule différence est que celui des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes

a une eſpèce de ſerrure dont le mari ſeul à la clef.... Mais pourquoi, s'écrie M. DE BUFFON, pourquoi citer des Nations barbares, lorſque nous avons de pareils exemples auprès de nous? Là délicateſſe dont quelques-uns de nos voiſins ſe piquent ſur la chaſteté de leurs femmes, eſt elle autre choſe qu'une jalouſie brutale & criminelle?

JE ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs à l'égard des peuples qui mépriſſent la Virginité, & qui regardent comme un ouvrage ſervile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter. C'eſt affliger l'Amour que de tracer l'image des ſuperſtitions horribles qui portent les habitans de *Goa*, à ſacrifier les prémices de leurs vierges à une idole de fer: c'eſt affliger la décence, que de trop détailler certaines coutumes qui autoriſent un étranger, un Prêtre, à ouvrir la carrière des plaiſirs à l'époux, qu'une

jeune fille s'est choisi. Tous les peuples qui ont trop exalté la Virginité, ou qui l'ont trop méprisée, ont donné dans des absurdités révoltantes & quelquefois horribles. La fameuse statue, nommée chez les Romains *Bucca veritatis*, décidoit de la sagesse ou de l'infamie des filles : elles mettoient le doigt dans la bouche ; & si une fille avoit perdu son innocence, on assure qu'elle avoit le doigt emporté par la statue. Les vestales, qui manquoient au vœu de Virginité, étoient enterrées vivantes. Une fille condamnée à mort, chez ces mêmes Romains, étoit déflorée par le bourreau avant que d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la Virginité. (*a*) O barbarie affreuse ! Ecartons l'idée de ces spectales inhumains qui révoltent la Nature.

(*a*) *Tableau de l'Amour conjugal*, prem. part. chap. IV, art. I.

La Virginité est considérée différemment par les Théologiens & les Médecins : les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame, qui n'a rien de commun avec le corps, & que dans tel état que se trouve une fille, elle ne perd pas pour cela sa Virginité ; à moins qu'elle ne consente à l'acte qui la lui enlève. Les Médecins la considérant du côté physique, regardent la Virginité comme un être matériel, & pensent qu'elle est un assemblage, un lien des parties naturelles d'une fille qui n'a pas eu l'approche d'un homme. Exposons les signes que l'on croit certains de l'intégrité *matérielle* ; à l'égard de la première, on a vu qu'il n'y avoit aucun signe qui pût annoncer sa présence, puisque les pensées, les regards, les paroles, suffisent pour la faire disparoître.

Plusieurs célébres Anatomis-

tes (a) prétendent que le ſigne le plus certain de la Virginité, eſt la préſence de la membrane que l'on a nommée *hymen*, lorſqu'elle paroît fermer le conduit de la pudeur. C'eſt, dit-on, un cercle, & ſelon quelques Médecins, un demi-cercle membraneux, qui s'obſerve dans la partie inférieure de l'orifice du vagin des filles vierges : on dit encore que cette membrane eſt charnue, qu'elle eſt fort mince dans les enfans, plus épaiſſe dans les filles nubiles, & qu'on ne la retrouve plus dans celles qui ont ſouffert l'approche d'un homme. L'*hymen*, ſelon M. WINSLOW, eſt un repli membraneux, plus ou moins circulaire, plus ou moins large, plus ou moins égal, quelquefois ſémilunaire, qui laiſſe une ouverture très petite dans les unes, & plus grande dans les au-

(a) FALLOPE, VESALE, RIOLAN, BARTHOLIN, HEISTER, RUISCH, &c.

tres. (*a*) M. de SAINT HILAIRE, dans son *Anatomie du corps humain*, en admettant l'existence de cette menbrane, dit affirmativement, qu'elle sert de marque & de preuve de la Virginité (*b*) HEISTER a fait voir dans une démonstration publique l'*hymen* d'une fille de 13 à 14 ans: cette membrane varie, dit cet Anatomiste, j'ai toujours trouvé l'*hymen* dans les enfans; mais à mesure qu'ils grandissent, il se détruit peu à-peu. (*c*)

CE qu'ont avancé ces Anatomistes, paroîtroit démontrer l'existence incontestable de cette membrane, si d'autres Anatomistes n'avoient observé le contraire. AMBROISE PARÉ, DULAURENT, GRAAF, DIONIS, MAURICEAU, &c. soutiennent que la mem-

---

(*a*) Voyez l'*Anatomie de* M. WINSLOW.

(*b*) Liv. III. Chap. XXI. Edit. de 1684.

(*c*) Voyez l'*Anatomie d'*HEISTER.

brane de l'*hymen* n'est qu'une chimère, que cette partie n'est point naturelle aux filles. Quelque diligence que j'aie faite pour chercher cette membrane, je ne l'ai point encore vue, quoique j'aie ouvert des filles de tout âge, assure DIONIS : on peut, continue-t il, avoir trouvé le col de la matrice fermé d'une membrane à quelques-unes, mais ce sont des faits particuliers & extraordinaires, d'où il ne faut pas conclure que cela doive être ainsi à toutes les filles. (*a*) Pour moi, dit ANDRÉ DULAURENT, j'estime que cette membrane transversale; si elle se trouve, est toujours outre l'institution & dessein de Nature, car j'ai vu plusieurs pucelles & enfans abortifs qui n'avoient point cette menbrane. (*b*).

(*a*) IVe. Démonstration.

(*b*) *Les Œuvres de* DULAURENT, Liv. III. Chap. XII.

CETTE contrariété d'opinion ſur un fait qui dépend d'une ſimple inſpection, favoriſe le ſentiment de M. DE BUFFON, qui dit que les hommes ont voulu trouver dans la Nature ce qui n'étoit que dans leur imagination. D'ailleurs en admettant le témoignage de ceux qui aſſurent l'exiſtence de l'*hymen*, il en réſultera que cette membrane, exiſtante ou anéantie, ſera même un ſigne très-équivoque, très-incertain, de virginité ou de défloration M. WINSLOW que j'ai cité plus haut, en diſant que l'*hymen* ſe trouve *ordinairement* rompu après le mariage conſommé, convient auſſi que cette membrane peut encore ſouffrir quelque dérangement par des règles abondantes, par des accidens particuliers, par *imprudence* ou par *légéreté.* Il y a donc des cas, où une fille vierge, dans le ſens même que l'entendent les Théologiens, ſeroit déſho-

norée, ſi l'on cherchoit les preuves de ſon intégrité dans l'état de la membrane dont il eſt queſtion. Ce que dit HEISTER, eſt enore plus concluant, puiſqu'il avoue, qu'à meſure que les filles grandiſſent, l'*hymen* ſe détruit peu-à-peu M. JAMÈS remarque auſſi, que l'*hymen*, ſur lequel les Juifs fondent les preuves de la Virginité, eſt ſouvent effacé dans les filles d'un mois, & très-ſouvent dans celles qui ſont d'un âge plus avancé. J'ai cru devoir avertir le lecteur de cette circonſtance, dit le Médecin Anglais, parce que j'ai vu pluſieurs maris qui ont fait divorce avec leurs femmes, pour n'avoir point trouvé en elles cette foible preuve de leur ſageſſe, qui peut être à la vérité de quelque poids en Judée & dans les climats chauds; mais qui ne doit point faire naître le moindre ſoupçon d'incontinence, dans les filles de nos con-

trées. (*a*) DIONIS, obligé de parler des véritables signes du *Pucelage*, s'exprime ainsi : je ne prétends pas nier qu'il n'y ait quelque marque de la virginité ; que la première copulation ne donne souvent de la peine à l'un & à l'autre sexe ; qu'il ne s'y puisse répandre quelque goutte de sang, & que les filles vierges n'y ressentent un peu de douleur dans la première copulation : mais je ne crois pas que cela arrive comme on le prétend, par la rupture & le déchirement d'une membrane imaginaire, y ayant bien plus lieu de croire que c'est par l'effort que la verge fait pour entrer, en forçant les caroncules mirtiformes, & en rompant & divisant les petites membranes qui les tiennent jointes ensemble ; ce qui rend cette ouverture fort étroite ; voilà en quoi consiste la véritable mar-

[*a*] *Dictionnaire de Médecine*, &c. art. HYMEN.

que du pucelage. Il n'arrive pourtant pas toujours, continue notre Anatomiſte, que toutes les filles donnent ces foibles témoignages de leur vertu, y en ayant chez qui la Nature a épargné cette petite douleur, en diſpoſant ces caroncules de manière que la verge peut entrer ſans faire effort, quoiqu'elles aient toujours été fort ſages, & ainſi, on ne doit pas être ſi prompt à décider ſur l'honneur des filles, puiſque d'ailleurs, ni l'étreciſſement du vagin, ni le linge taché de ſang ne ſont pas des marques aſſurées de la défloration. (*a*)

Que dira-t-on de quelques femmes qui ſont devenues groſſes, & dans leſquelles néanmoins une membrane bouchoit l'orifice du vagin? J'en ai rapporté des exemples. (*b*) N'a-t-on

[*a*] *Anatomie de* Dionis, IVe. Démonſtration.
[*b*] Voyez le Chap. V.

pas vu une femme qui, après un accouchement laborieux, se trouva inhabile au physique de l'Amour, par le moyen d'une membrane, de l'*hymen* si l'on veut, qui s'opposoit à l'intromission de la partie distinctive de l'homme. N'a-t on pas vu ensuite cette femme devenir enceinte malgré l'*hymen*, & souffrir une opération douloureuse pour faciliter un passage à l'enfant? (*a*) *Severinus* PINŒUS, qui a donné un Traité *des signes de la pudicité*, [*de notis virginitatis*] & qui admet l'existence de l'*hymen*, assure une chose particulière, & qui démontre combien il faut peu compter sur la certitude de ces signes. Cet Auteur dit, que la membrane dont il est question, s'humecte, s'amollit, se dilate & s'élargit

[*a*] Voyez les *Nouvelles de la République des Lettres*, Novembre 1686. Le *Journal Encyclopédique*, Décembre 1764.

ſi facilement, lorſqu'une fille eſt dans le flux périodique, *qu'elle peut admettre un homme auſſi facilement qu'une femme qui auroit produit enfant ſur terre, quoiqu'elle ſoit pucelle* intémérée *en ſa pudicité.* Cet Auteur ajoute, que le flux ayant ceſſé, la force contractive des parties les remet en tel état, que celui qui aura eu ſa compagnie ne pourra récidiver, ſans la rupture, l'infraction de l'*hymen*, ſans une effuſion de ſang, en un mot, ſans faire une défloration complette.

Pinœus rapporte deux obſervations pour prouver ſon ſentiment, que tout le monde ne ſera certainement pas porté à adopter: je ne l'ai expoſé que pour faire connoître les contrariétés ſingulières dans leſquelles tombent ceux qui admettent une membrane imaginaire que l'on a nommée *hymen*, *hymenée*, *ceinture*, *zône*, *cloître de la virginité*

ginité, & dame du milieu. (*a*)

Un ſigne que les hommes regardent encore comme le garant de la vertu d'une fille, eſt le ſang répandu dans les premières approches ; ceux qui ont quelques connoiſſances anatomiques des parties de la génération, ſavent que rien n'eſt plus équivoque que ce ſigne, qui d'ailleurs peut être ſuppléé par l'artifice d'une femme entendue. Le ſang que l'on ſouhaite ſi ardemment dans la première jouiſſance, vient de la rupture

(*a*) Les deux obſervations de PINŒUS ſont aſſez plaiſantes ; elles concernent deux hommes *judicieux*, qui ayant épouſé deux filles *de pudicité notables*, dans la circonſtance où l'*hymen* permet à une fille le plaiſir ſans défloration, furent ſur le point de quitter leurs femmes ; mais les choſes ayant changé, ils eurent *grand travail* à rentrer dans une carrière où ils avoient trouvé une ſi grande facilité, & reconnurent l'injuſtice de leurs ſoupçons. DUVAL raconte ces *Hiſtoires* dans ſon *Traité des Hermaphrodites*. Chap. XII. *De l'hymen & autres parties adjacentes*.

de l'*hymen*, ou de l'entrée du vagin trop resserrée & disproportionnée au corps qui s'efforce d'y pénétrer. A l'égard de l'*hymen*, nous n'en parlerons plus ; il faut seulement démontrer qu'une fille peut avoir conservé sa pudeur dans toute la force du terme, & être assez malheureuse, pour n'en pouvoir donner, par l'effusion du sang, les preuves qu'exige un homme conduit par le préjugé ; & qu'au contraire, une fille qui aura eu les caresses d'un homme, peut encore, par certaines circonstances réunies, satisfaire l'amour propre d'un mari sur l'existence de la Virginité.

CETTE matière a été traitée avec toute l'exactitude que l'on connoît à M. DE BUFFON, dans son *Histoire Naturelle*, (*a*) & c'est d'après cet illustre Auteur que je donnerai les idées

[*a*] Tom. IV. *De la Puberté.*

que l'on doit avoir ſur cet objet.

Il eſt évident que l'effuſion du ſang, que l'on regarde comme une preuve réelle de la virginité, ne ſe rencontre pas dans toutes les circonſtances, où l'entrée du vagin a pu être relâchée ou dilatée naturellement. Ainſi toutes les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas du ſang; d'autres qui le ſont en effet, ne laiſſent pas d'en répandre; les unes en donnent abondamment & pluſieurs fois; d'autres très-peu & une ſeule fois; d'autres point du tout: cela dépend de l'âge, de la ſanté, de la conformation & d'un grand nombre d'autres circonſtances.

Il arrive dans les parties de l'un & de l'autre ſexe, un changement conſidérable dans le temps de la puberté celles de l'homme prennent un prompt accroiſſement: celles de la femme croiſſent auſſi dans le même temps;

les nymphes ſur-tout, qui étoient auparavant preſqu'inſenſibles, deviennent plus groſſes, plus apparentes ; l'écoulement périodique arrive en même temps ; & toutes ces parties ſe trouvant dans un état d'accroiſſement, & gonflées par l'abondance du ſang, elles ſe tuméfient, elles ſe ſerrent mutuellement, & elles s'attachent les unes aux autres, & dans tous les points où elles ſe touchent. L'oriſice du vagin ſe trouve ainſi plus reſſerré qu'il ne l'étoit, quoique le vagin ait pris auſſi de l'accroiſſement dans le même temps ; la forme de ce rétréciſſement doit, comme l'on voit, être fort différente dans les différens ſujets, & dans les différens degrés de l'accroiſſement de ces parties. M. DE BUFFON fait à ce ſujet une remarque qui avoit échappé juſqu'à préſent aux anatomiſtes ; c'eſt que quelque forme que prenne ce rétréciſſement, il n'arrive que dans le

temps de la puberté. Les petites filles que j'ai eu occasion de voir disséquer, dit-il, n'avoient rien de semblable ; & ayant recueilli les faits sur ce sujet, je puis avancer que quand, avant la puberté, elles ont commercé avec les hommes, il n'y a aucune effusion de sang ; pourvu, ajoute cet Auteur, qu'il n'y ait pas une disproportion trop grande, ou des efforts trop brusques.

Au contraire, lorsque les filles sont en pleine puberté, & dans le temps de l'accroissement de ces parties, il y a très-souvent effusion de sang, pour peu qu'on y touche, sur-tout si elles ont de l'embonpoint, & si les règles vont bien ; car celles qui sont maigres, ou qui ont des fleurs blanches, n'ont pas cette apparence de virginité ; & ce qui prouve évidemment, que ce n'est qu'une apparence trompeuse, c'est qu'elle se répéte même plusieurs fois, & après des

intervalles de temps assez considérables ; une interruption de quelque temps fait renaître cette prétendue virginité, & il est certain qu'une jeune personne, qui, dans les premières approches, aura répandu beaucoup de sang, en répandra encore après une abscence, quand même le premier commerce auroit duré plusieurs mois, & qu'il auroit été aussi intime & aussi fréquent qu'on le peut supposer.

TANT que le corps prend de l'accroissement, l'effusion de sang peut se répéter, pourvu qu'il y ait une interruption de commerce assez longue, pour donner le temps aux parties de se réunir, & de reprendre leur premier état. Il est arrivé plus d'une fois, ajoute M. DE BUFFON, que les filles qui avoient eu plus d'une foiblesse, n'ont pas laissé de donner ensuite à leur mari, cette preuve de leur virginité, sans autre

artifice que celui d'avoir renoncé pendant quelque temps à leur commerce illégitime. Quoique nos mœurs aient rendu les femmes trop peu ſincères ſur cet article, il s'en eſt trouvé plus d'une qui ont avoué les faits que je viens de rapporter; il y en a dont la prétendue virginité s'eſt renouvellée juſqu'à quatre & même cinq fois, dans l'eſpace de deux ou trois ans.

Ces filles dont la virginité ſe renouvelle, ne ſont pas en auſſi grand nombre que celles à qui la nature a refuſé cette eſpèce de faveur. Pour peu qu'il y ait de dérangement dans la ſanté, que l'écoulement périodique ſe montre mal & difficilement, que les parties ſoient trop humides, il ne ſe fait aucun rétréciſſement, aucun froncement; ces parties prennent de l'accroiſſement, mais étant continuellement humectées, elles n'acquièrent pas aſſez de fermeté pour

ſe réunir, il ne ſe forme ni caroncules, ni anneau, ni plis; l'on ne trouve que peu d'obſtacles aux premières approches, & elles ſe font ſans aucune effuſion de ſang. (a)

Ne peut-on pas dire auſſi que cette preuve infidelle de la virginité dépend très-ſouvent de la diſproportion des organes? De la manière dont on les emploie? Un homme a quelquefois tort de ſoupçonner l'intégrité de la femme qu'il approche pour la première fois; qu'il ſe rende juſtice, peut-être trouvera-t-il en lui la raiſon de l'abſence des ſignes qu'il exige. On a vu au contraire des hommes qui étoient favoriſés au point de trouver la Virginité partout, ſi l'effuſion du ſang l'annonçoit toujours. Il y a encore des circonſtances qui peuvent en impoſer ſur l'état d'une

(a) *Hiſtoire Naturelle*, tom. IV.

fille ; quelques incommodités exigent l'intromiſſion d'un *peſſaire*, qui quelquefois eſt de métal, & alors on ne doit trouver aucun ſigne de virginité, quoique la fille n'ait rien à ſe reprocher. D'ailleurs, doit-on confondre la défloration, avec des accidens particuliers, fruits d'une imagination enflammée, & d'un tempérament érotique qui égare une jeune fille qui interroge le plaiſir ?

Rien n'eſt donc plus chimérique, dit, M. de Buffon, que les préjugés des hommes à cet égard, & rien de plus incertain que ces prétendus ſignes de virginité du corps. Une jeune perſonne aura commerce avec un homme avant l'âge de puberté, & pour la première fois, & cependant elle ne donnera aucune marque de cette virginité : enſuite la même perſonne, après quelque temps d'interruption, lorſqu'elle ſera arrivée à la puberté, ne manquera

guères, si elle se porte bien, d'avoir tous ces signes, & de répandre du sang dans de nouvelles approches; elle ne deviendra pucelle qu'après avoir perdu se virginité ; elle pourra même le devenir plusieurs fois de suite, & aux mêmes conditions. Une autre, au contraire, qui sera vierge en effet, ne sera pas pucelle, ou du moins n'en aura pas la moindre apparence. Les hommes devroient donc bien, conclut l'illustre Auteur, se tranquilliser sur tout cela, au lieu de se livrer, comme ils le font souvent, à des soupçons injustes ou à de fausses joies, selon qu'ils s'imaginent avoir rencontré.

Il résulte un inconvénient beaucoup plus grand, de la certitude que l'on croit avoir de la virginité ou de la défloration ; c'est lorsque les Tribunaux exigent la visite d'une fille, & qu'elle est faite ou par des matrônes ignorantes.

ou par des chirurgiens auſſi peu ſavans. J'ai vu de ces derniers regarder comme un ſigne irrécuſable de la virginité perdue, la couleur du mamelon; d'autres ont confiance aux infuſions de quelques plantes, dont ils font boire abondamment à celles dont ils doivent conſtater l'état; celui-ci prend la meſure du col; celui-là examine les cartilages du nez; un autre croit découvrir la vérité par le ſon de la voix, la couleur de la peau, l'état des yeux. Réfléchi-t-on, lorſque l'on porte des jugemens auſſi hazardés, qu'il s'agit quelquefois de la vie, ou du moins de l'honneur d'une perſonne! On trouve dans VENETTE, (*a*) un rapport de Matrône de l'année 1672, concernant la défloration, & rien ne prouve davantage l'ignorance dans laquelle on laiſſoit encore les femmes,

---

[*a*] Voyez la première Partie, Chap. IV art. III.

dont les bévues doivent être de la dernière importance. J'ai ſous les yeux un tableau dans lequel on a décrit les parties qui annoncent la virginité ou la défloration, ſelon qu'elles ſe trouvent dans tel ou tel état: on peut voir dans VENETTE le rapport dont j'ai parlé, & qui concerne ſeulement les parties de la génération; j'expoſerai ici les inductions que l'on tiroit autrefois des parties qui n'ont pas une liaiſon bien ſenſible avec celles où s'eſt fait le délit. On verra par cet expoſé, combien la ſaine philoſophie a corrigé les abus qu'il y avoit autrefois dans les jugemens contre la virginité. (a)

(a) VENETTE n'a aucune confiance au rapport des trois Matrônes qu'il cite dans ſon ouvrage, & il a certainement raiſon. Il feroit facile de détruire les preuves que ces femmes donnent du viol fait à la perſonne qu'ils avoient viſitée. Elles ont trouvé les parties dans un état qui n'eſt pas ordinaire aux

TABLEAU des signes qui indiquent le pucelage & la défloration.

Indices de pucelage.	Noms des parties d'où sont tirés les indices.	*Indices de défloration.*
Beaux & droits. .	*Les yeux.*	Tristes & baissés.
Beau & blanc. . .	*Le blanc.*	Terni.
Blanc & poli. . . .	*Le visage.*	Marqueté.
Charnu.	*Le nez.*	Maigre & atténué.
Claire & plaisante.	*La voix.*	Fort âpre.
Bon.	*L'appétit.*	Mauvais.
Grêle & menu. . .	*Le col.*	Plus gros.
Médiocre.	*Le tetin*	Plus gros.
Blanc.	*Le mamelon.* . . .	Rouge tanné.
Claire.	*L'urine.*	Trouble.
Etroit.	*Elle coule.*	Large.
Poli.	*Le poil du pénil.*	Relevé.

---

filles vierges; mais cela n'est pas assez pour assurer, après avoir tout *visité au doigt & à l'œil, feuillet par feuillet, qu'elles y ont trouvé trace de...* Dans le tableau des signes dont j'ai parlé, l'Auteur met au rang de ceux qui annoncent la défloration, l'*os pubis entr'ouvert*; toutes les femmes que l'on visiteroit, se trouveroient pucelles, si on exigeoit un écartement des os pubis, pour constater la perte de la virginité: on fait

Il ſcroit inutile de s'arrêter à prouver l'abſurdité qu'il y auroit à donner toute ſa confiance à ces ſignes : ils ne doivent être d'aucun poids, après ce que l'on a vu plus haut ſur l'impoſſibilité phyſique de reconnoître toujours l'intégrité ou la défloration d'une fille, même par l'inſpection des parties de la génération.

On a néanmoins un préjugé, que quelques hommes inſtruits ont accrédité, ſur la ſympathie qui ſe trouve entre les organes de la génération & ceux de la voix. Je ne nie pas la

---

que cet écartement eſt très rare, & qu'on ne peut l'obſerver que dans quelques accouchemens qui ſuivent un long & pénible travail. Je ne rapporterai pas les ſignes de défloration tirés des parties même qui ont ſouffert, parce qu'on les trouve dans VENETTE & ailleurs, & auſſi parce que les dénominations de ces parties ſont très-différentes de celles que les Anatomiſtes leur donnent; il faudroit, à chaque inſtant, expliquer ce que les Matrônes entendent par l'*os beſteran*, les *landies*, le *lippion*, les *talerons*, &c.

correspondance qui existe entre ces organes ; (on en a d'ailleurs des preuves convaincantes,) mais ce que l'on assure touchant la virginité, dont on peut reconnoître l'état par la grosseur du col, me paroît fort hazardé. C'étoit une coutume des Romains, lorsqu'ils marioient une fille, que sa nourrice, ou quelqu'autre femme, vint, en présence de tous les assistans, lui mesurer avec un fil, la grosseur de son col : le lendemain matin, après être entrée, avec un certain nombre de parens, dans la chambre de la mariée, elle examinoit si le fil étoit encore la mesure du col ; & lorsqu'il se trouvoit trop court, elle s'écrioit transportée de joie : *ma fille est devenue femme.* (a) *Charles*

[a] C'est de cet usage que parle CATULLE dans ce deux vers :

Non illam nutrix, orienti luce revisens,
Hesterno collum poterit circumdare filo.

MUSITAN, Médecin Italien, assure avoir fait plus de mille fois l'expérience du fil, & qu'elle ne l'a jamais trompé. (*a*) Je crois que cette épreuve peut quelquefois réussir, lorsque, à l'imitation des Romains, on prend les mesures du col avant le mariage, & après l'acte qui en est la consommation ; mais on se tromperoit souvent, si cette épreuve (telle que la décrit MUSITAN) étoit faite sur toutes les femmes en général qui sont censées vivre dans la privation des plaisirs. Ne voit-on pas des filles auxquelles il survient un gonflement au col quelques jours avant l'écoulement des règles ? Celles qui ont peu de penchant vers l'amour, reçoivent ses caresses avec une tranquillité, une indolence, qui ne peut influer sur les

---

[*a*] Voyez les *Anecdotes de Médecine*, 2.[e] édit. Anecd. CLXI.

parties du col; il eſt dans ces perſonnes toujours de la même groſſeur, relativement aux autres parties du corps. D'ailleurs, cette augmention de volume, n'eſt ſouvent que momentanée; elle ne dure que très-peu après l'action; il y a même beaucoup d'individus des deux ſexes, qui, par les tranſports qui les agitent, éprouvent ce gonflement, chaque fois qu'ils répétent l'acte vénérien : c'eſt une raiſon pour le modérer, ſi l'on ne veut s'expoſer aux éblouiſſemens, aux vertiges, & quelquefois à une attaque d'apoplexie. Il n'y a donc rien d'aſſuré ſur l'état du col, pour tirer des preuves de la virginité abſente ou préſente.

QUELQUES perſonnes prétendent avoir acquis, par l'expérience, des lumières aſſez grandes, pour oſer aſſurer la défloration ou la virginité d'une jeune

fille, en considérant seulement son extérieur. J'avoue que les jugemens que portent si volontiers ces personnes, doivent être très-souvent mal prononcés, puisque, d'après l'inspection même des parties, un Anatomiste auroit quelquefois tort de prononcer. DÉMOCRITE étoit, si l'on en croit l'histoire, un de ces hommes profonds, mais dont la rencontre n'étoit pas gracieuse pour plusieurs femmes: ayant un jour salué une fille, il la salua le jour suivant comme femme, parce qu'il connoissoit à l'air de son visage, qu'elle avoit consenti, depuis qu'il l'avoit vue, à perdre sa virginité.

IL y avoit à Prague un Religieux qui, par l'odorat, connoissoit les personnes, comme on les connoît par la vue, & qui, par ce moyen, distinguoit sans se tromper, une fille & une femme chaste, d'avec celles qui ne l'étoient

pas. (*a*) Je croirai plutôt à la finesse de l'odorat de ce Religieux, qu'aux autres moyens de découvrir la vérité par des signes presque toujours équivoques : mais la Nature ne donne pas à beaucoup d'individus, excepté parmi les animaux, cette finesse d'odorat, qui fait découvrir, par les émanations continuelles des corps, les changemens, les altérations, les petites révolutions qu'ils subissent. (*b*) On trouve aussi dans les *Essais sur Paris*, un exemple assez singulier de la finesse de l'odorat d'un

---

[*a*] Voyez la *Collection Académique*, &c. tom. IV, pages 330, 339.

(*b*) BORRICHIUS a vu chez un grand Seigneur, dix filles qui étoient dans la même maison avec un Singe ; il y en eut une à laquelle cet animal, attiré par je ne sais quelle odeur, dit BORRICHIUS, s'attacha constamment. On rechercha la cause de cette affection, & on reconnut que cette fille étoit celle des dix qui avoit le plus de tempérament. Idem, pag. 330.

aveugle, qui, par ce moyen, s'apperçut qu'une de ses filles, car il en avoit deux, venoit de laisser prendre à son amant les libertés qui ne sont permises qu'entre mari & femme.

Je ne finirai pas ce Chapitre, sans faire observer que les Romains, qui avoient, comme on l'a vu, l'idée la plus haute de la virginité, avoient imaginé plusieurs Divinités qui présidoient à la défloration; ensorte qu'il ne se faisoit pas de mariage où il n'y eût des Dieux & des Déesses, qui avoient chacun leur office particulier DEA VIRGINENSIS étoit celle qui commençoit la cérémonie, & dénouoit la ceinture de la nouvelle mariée; elle étoit suivie d'un Dieu, que l'on invoquoit dans le moment que l'amour marque pour entrer en lice, c'étoit DEUS SUBIGUS. Une troisième

Divinité, DEA PREMA, prenoit part au bonheur des époux, lorſqu'ils réuniſſoient leurs efforts pour ſe le procurer ; la dernière Déeſſe, qui préſidoit à ces myſtères, ſe nommoit DEA PERTUNDA ; elle facilitoit aux Amours la carrière de la volupté ; elle y jettoit quelques fleurs dans le moment critique où la douleur interrompt le plaiſir.

CHAPITRE VII.

De la Liqueur Séminale, & du Flux Périodique.

PLUSIEURS Philoſophes parmi les anciens ont cru, que non-ſeulement les germes des Animaux étoient contenus dans la ſemence du mâle, mais encore, que le ſang menſtruel de la

femme étoit abſolument néceſſaire pour la fécondité. La ſemence & la matière des règles étoient donc regardées autrefois comme les ſources de la génération, & par conſéquent de la multiplication de l'eſpèce; auſſi les anciens Philoſophes avoient-ils plus d'avantages que les modernes, pour expliquer la reproduction de l'homme. Il eſt, diſoient-ils, contenu tout entier dans la ſemence du mâle; la femelle le reçoit dans la matrice, & là, il ſe développe, au moyen du ſang menſtruel. Ceux qui parloient ainſi, ne réfléchiſſoient pas ſur la difficulté qu'il y avoit de concilier les mauvaiſes qualités qu'ils ſuppoſoient au ſang des règles, avec la fonction qu'ils lui accordoient de développer & de nourrir le fœtus. Les nouvelles obſervations ont fait reconnoître le peu de rapport qu'il y a, entre l'enfant dans la matrice & l'écoulement périodique

de la mère, du moins pour la formation du fœtus ; car nous verrons par la ſuite, combien cet écoulement peut influer accidentellement ſur la génération. A l'égard de l'embrion contenu dans la ſemence, les modernes ſe ſont partagés : les uns prétendent que cette liqueur contient en effet l'homme en abrégé, & dont toutes les parties placées exactement, n'attendent qu'une circonſtance favorable pour ſe développer ; les autres aſſurent que les parties de l'animal ſe trouvent dans le fluide ſéminal, ſans adhérence, ſans ordre, & qu'elles ne ſe raſſemblent que dans la matrice ; ceux qui ſuivent le ſyſtême des œufs, n'accordent au fluide ſéminal, qu'une faculté pénétrante, active, capable de féconder l'œuf, en donnant la vie à l'embrion qui y eſt contenu.

Ces différens ſyſtêmes, que je n'expoſerai pas ici, ne doivent leur origine

qu'à l'obſcurité qui règne ſur l'*eſſence abſolue* de la liqueur ſéminale. Ce fluide contient-il l'homme en entier ? N'y remarque-t-on que différentes parties de l'animal ? Des millions d'animalcules y vivent-ils avant que la liqueur ſoit injectée dans la matrice ? Ces queſtions & tant d'autres agitées tous les jours, réſolues par les Auteurs de différens ſyſtêmes, chacun à leur avantage particulier, jettent de plus en plus des nuages & du doute ſur un objet que de grands hommes ont regardé comme impénétrable.

LE père de la Médecine, HIPPOCRATE a conſidéré la ſemence comme venant de toutes les parties du corps, mais ſur-tout de la tête. La ſemence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de ſon corps ; elle en

un est la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'est la foiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont se rendre aux parties génitales ; quand celles-ci se trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit, qui se communiquant dans tout le corps, y porte une impression de chaleur & de plaisir ; les humeurs entrent dans une espèce de fermentation qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux & de plus balsamique, & cette partie ainsi séparée du reste, est portée par la moëlle de l'épine aux organes génitaux. (*a*) Galien adopte le sentiment d'Hippocrate. Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres ; elle a ses veines &

(*a*) Hipp. *De genitura.*

ſes nerfs qui la portent de tout le corps aux teſticules. (*a*) ARISTOTE l'appelle l'*excrément du dernier aliment*, qui a la faculté de produire des corps ſemblables à celui qui l'a produit. PYTHAGORE, dit que c'eſt *la fleur du ſang le plus pur*; PLATON, un écoulement, une effuſion *de la moëlle ſpinale*; EPICURE, *une parcelle de l'ame & du corps*; ALCMÆON la regardoit *comme une portion du cerveau*, (*b*) & un Médecin célèbre de nos jours a adopté ce ſyſtême, qu'il a amplifié de manière que la ſemence eſt ſelon lui, l'aſſemblage d'une infinité de petits cerveaux. (*c*)

IL eſt aiſé de s'appercevoir malgré

(*a*) *L'Onaniſme.* Art. II. Sect. VI.

(*b*) *Ibidem.* voyez auſſi DULAURENT, Liv. VIII. Chap. [illegible]

(*c*) *Mémoires ſur divers ſujets de Médecine*, par M. le CAMUS. On verra au chapitre ſuivant, le précis du ſyſtême de cet auteur ſur la génération.

quelques différences dans les ſentimens que j'ai expoſés ſur la ſemence, que ce fluide a toujours été regardé comme très-précieux. On convient aujourd'hui qu'il eſt ſéparé du ſang, après que ce ſang a été préparé dans les vaiſſeaux très-déliés qui le préſentent aux glandes que nous avons vu dans les teſticules. (*a*)

Les Phyſiciens qui ne conſidèrent la liqueur prolifique, que par ce qu'elle préſente à l'œil ſans les ſecours du microſcope, la regardent comme une humeur blanche compoſée de deux fluides; en ſorte qu'ils diſtinguent la ſemence en deux parties, l'une prolifique, l'autre non prolifique: la ſeconde ſert de véhicule à la première, elle eſt filtrée par les proſtates, & les glandes de l'urèthre; tandis que la première,

(*a*) Voyez le chapitre IV.

la ſeule qui à la rigueur puiſſe être nommée *ſemence*, eſt l'humeur contenue dans les véſicules ſéminales. Cette dernière, tel ſyſtême que l'on admette ſur la génération, eſt abſolument néceſſaire pour la réproduction, & ſon véhicule ne ſert qu'à la rendre plus fluide, à lubréfier le canal de l'urèthre, & à le défendre contre l'acrimonie des ſels contenus dans l'urine.

CETTE humeur des proſtates, eſt peut-être la ſeule liqueur que les femmes répandent dans l'union des ſexes, ou lorſqu'elles emploient des moyens illicites pour appaiſer un tempérament irrité. Mais dira-t on, l'épanchement de cette liqueur, peut-il ſeul faire goûter le plaiſir? Eh! qui peut affirmer le contraire! J'ai déjà expoſé ce que je penſois ſur la cauſe des ſenſations voluptueuſes dans les femmes; (*a*) & on

(*a*) Voyez le chapitre III.

peut y ajouter l'expreſſion, la ſortie de l'humeur des proſtates dans certains ſujets. A quelques gradations de plus, de moins, le plaiſir eſt *un* dans tous les hommes, au lieu que chez les femmes, c'eſt un *prothée*, qui varie peut-être dans chaque individu. (*a*) Comment expliquer la cauſe du plaiſir dans celles dont les organes *n'expriment* rien, quoique ces femmes avouent les extaſes que la volupté leur procure ? Ce n'eſt dans ce cas qu'une ſenſation excitée par la titillation du clitoris. Comment expliquer le plaiſir de celles qui ne le ſavourent qu'en diſtillant à peine.... L'humeur des proſtates doit être la cauſe de cette émotion vo-

(*a*) Je ne parle ici que des femmes qui connoiſſent le plaiſir; on a vu ailleurs, qu'il en étoit un grand nombre dans lequel le tempérament étoit rebelle à l'Amour; & qui avec la meilleure volonté du monde, ne reçoivent aucune ſenſation, tandis qu'elles en procurent de ſi voluptueuſes !

luptueſe; c'eſt peut-être encore à elle, que les malheureux Eunuques, privés des organes qui préparent la liqueur ſéminale, doivent cette légère ſenſation du plaiſir qu'ils reçoivent, du moins à ce qu'aſſurent pluſieurs perſonnes. Enfin, lorſque la débauche prévenant la Nature, les jeunes gens irritent des organes dont les fonctions ne ſont point encore établies, ce n'eſt que l'humeur des proſtates qui fournit à la brutalité de leurs paſſions; & lorſque les hommes fatigués par les jouiſſances exceſſives, veulent encore ſacrifier à la volupté dans l'âge où le plaiſir fuit, s'ils en ſaiſiſſent encore quelques teintes, ils ne les doivent qu'à cette humeur, en ſuppoſant qu'elle puiſſe agir & redonner le ſentiment à des fibres ſouvent trop affoiblies pour reſſentir la plus légère impreſſion. (*a*)

(*a*) Les hommes aiguillonnés dans le plaiſir par

La partie de la semence vraiment prolifique, celle qui dans l'union des sexes est exprimée des vésicules séminales, vue au microscope, présente, comme je l'ai dit plus haut, des phénomènes qui varient selon le système du Philosophe qui considère cette liqueur. Nous devons présenter rapidement quelques-uns de ces phénomènes; sur tout ceux accrédités par les noms imposans de ceux qui les ont observés. On verra que chaque découverte a fait bâtir une nouvelle hypothèse, & après en avoir examiné quelques-unes, on sera peut-être forcé de les abandonner;

---

une vanité mal entendue, devroient savoir qu'il y a des bornes pour le physique de l'Amour, & que lorsque le tempérament se refuse, je ne dis pas aux desirs, mais aux efforts multipliés, ce n'est plus que l'humeur des prostates qui fournit dans la jouissance; & comment ces hommes qui forcent la Nature, ne s'en apperçoivent-ils pas, à la tiédeur, à l'indolence même du plaisir qu'ils poursuivent!

en demandant *qu'eſt-ce que la ſémence?*

HARTSOEKER, s'aviſa d'examier au microſcope la liqueur ſéminale, qui n'eſt pas d'ordinaire, dit M. de MAUPERTUIS, l'objet des yeux attentifs & tranquilles. (*a*) Mais quel ſpectacle merveilleux, lorſqu'il y découvrit des animaux vivans! Une goutte étoit un Océan où nageoit une multitude innombrable de petits poiſſons dans mille directions différentes..... On ne put guère s'empêcher de penſer que ces animaux découverts dans la liqueur du mâle étoient ceux qui devoient un jour le reproduire; & la fécondité, en ſuivant cette découverte, eſt due toute entière aux hommes. LEUWENOEK, dans ſes merveilleuſes obſervations, a trouvé que ces animacules ſont ſi petits & en ſi grand nombre, que 3000, 000, 000,

(*a*) *Vénus phyſique.* Chap. IV.

n'égalent pas un grain de sable ; bien plus ce célèbre Physicien a vu le mâle & la femelle ! Ces animaux ont une queue, & sont d'une figure assez semblable à celle de la grenouille, lorsqu'en naissant, elle est encore sous la forme de *têtard.* On les voit d'abord dans un grand mouvement : mais il se rallentit bientôt ; & la liqueur dans laquelle ils nagent se refroidissant, ou s'évaporant, ils périssent. Dans ces petits êtres, vus par d'habiles Physiciens dans la liqueur séminale, on a cru voir l'homme sous une enveloppe qui lui donnoit la forme d'un ver : HARTSOEKER a dit, que l'homme couvert d'un voile membraneux, étoit caché dans la tête du ver, & que la queue répondoit au nombril. HOFFMAN a cru pendant quelque temps, que non-seulement la liqueur prolifique du mâle contenoit des animacules sous la figure

de vers, mais encore que cette liqueur contenoit des globules ou des œufs transparens, dont chacun seroit comme l'Auberge de deux vers. (*a*)

On voit, qu'en recevant les observations de ces hommes célèbres comme infaillibles, le mystère de la génération commence à s'éclaircir, sur-tout pour ceux qui se contentent des hypothèses qui flattent l'imagination, sans trop s'attacher à en découvrir les impossibilités.

On a vu des animaux vivans dans la liqueur séminale; rien de plus simple que d'imaginer que ce sont en petit, les individus de toutes les espèces. Il falloit à ces animalcules un lieu où ils pussent croître & parvenir à une certaine grandeur; la semence injectée dans la matrice remplit cette condition.

(*a*) *Dictionnaire d'Anatomie*, &c. Art. GÉNÉRATION, *L'art de faire des garçons*, &c. &c.

Mais tous les Naturaliſtes ne s'accordent pas entr'eux, même ſur l'exiſtence de ces animacules, de ces vers ſpermatiques; un obſervateur aſſure que les animaux exiſtent réellement dans la ſemence, qu'on les découvre ſans peine avec le microſcope; mais c'eſt, dit il, lorſque la ſemence eſt corrompue; ce qui arrive en très-peu de temps. *a*) HARTSOEKER mit au miſcroſcope la liqueur prolifique d'une multitude d'animaux vivans, & y découvrit toujours les mêmes phénomènes: on chercha, ſelon l'auteur de la *Vénus phyſique*, dans le ſang & dans toutes les autres liqueurs du corps, quelque choſes de ſemblable; mais on n'y découvrit rien, quelle que fût la force du microſcope: toujours des mers déſertes, dans leſquelles on n'appercevoit pas le moin-

(*a*) *Dictionnaire de Médecine*, Art. GENERATIO.

dre ſigne de vie. Cependant, VALISNIERI, HEISTER & d'autres obſervateurs prétendent que l'on trouve des animaux de cette eſpèce dans preſque toutes les liqueurs; le premier en a vu dans le ſang de bœuf infecté; HOFFMAN prétend en avoir découvert dans le ſang le plus ſain; BONO en a trouvé dans la liqueur proſtatique des femmes, & il aſſure qu'il n'a pu en voir dans le coq & autres animaux, où certainement ces animacules doivent être en nombre prodigieux. (*a*) VERRHEYEN a prétendu que ce que l'on regardoit comme des vers ſpermatiques, n'étoit que des bulles d'air. Pluſieurs Phyſiciens ont obſervé que ces animalcules ne paroiſſent pas encore dans les enfans, & que dans les vieillards, ils ſont en très-petit nombre & extrêmement lan-

(*a*) *Dictionnaire d'Anatomie*, &c, Art, GÉNÉRATION,

goureux; qu'on les trouve également foibles & languiſſans dans l'état de maladie. Comment concilier ces obſervations avec celles qui ſemblent démontrer que la corruption eſt néceſſaire pour le développement de ces animalcules? Comment concevoir que ces petits êtres puiſſent vivre dans le fluide ſéminal d'un homme attaqué d'un gonorrhée, ainſi que l'a obſervé LEUWENHOEK?

CET habile Phyſicien, par le nombre de ſes obſervations, a peut-être jetté plus d'incertitudes ſur l'eſſence du fluide ſéminal, qu'il y en avoit avant qu'il les eût faites. Les animalcules qu'il a vus, vivent dans la partie du fluide la moins épaiſſe, du moins ceux qui ſe trouvent dans celle-ci, lui ont paru dans un état d'immobilité; mais en dédommagement il y a découvert un ſi grand nombre de vaiſſeaux différens;

qu'il ne doute pas qu'elle ne contienne tous les nerfs, les artères, & les veines du fœtus. Je suis persuadé, dit ce Naturaliste, dans une lettre au Vicomte BROUCKER, d'en avoir vu plus dans une seule goutte de semence, qu'il ne s'en présente en un jour, à un Anatomiste dans la dissection d'un cadavre, ce qui me fait croire, continue-t-il, qu'il n'y a dans le corps d'un homme formé, aucun vaisseau, qui ne se trouve dans la semence bien constituée (*a*).

J'AI dit plus haut à quel nombre prodigieux, LEUWENHOEK fait monter la somme des animalcules que contient une seule goutte de liqueur séminale; comment l'imagination peut elle se prêter ensuite à cette quantité innombrable de vaisseaux qui nâgent dans cette goutte de liqueur, & qui doivent se

(*a*) *Transactions philosophiques*, année 1678. N°. 142.

placer selon l'ordre de l'économie animale, lorsque le fœtus est dans la matrice! Mais ce qui doit le plus révolter la raison, c'est la disproportion étrange qui se trouve entre le nombre de ces petits êtres contenus dans une goutte du fluide séminal, & celui des individus qui parviennent au jour. Richesse immense! s'écrie M. de MAUPERTUIS, fécondité sans bornes de la Nature, n'êtes vous pas ici une prodigalité? Et ne peut-on pas vous reprocher trop d'appareil & de dépense? De cette multitude prodigieuse de petits animaux qui nâgent dans la liqueur séminale, un seul parvient à l'humanité: rarement la femme la plus féconde met deux enfans au jour, presque jamais trois. Et quoique les femelles des autres animaux en portent un plus grand nombre, ce nombre n'est presque rien en comparaison de la multitude des animaux qui nâgeoient

dans la liqueur que le mâle a répandue.

M. DE MAUPERTUIS, après avoir ainsi apostrophé la Nature, s'efforce de la justifier; mais les raisons qu'il donne de cette prodigalité de la Nature, n'ont pas paru justes à plusieurs Savans; nous en parlerons plus bas.

CES observations & beaucoup d'autres que j'aurois pu y ajouter, ne sont pas favorables à l'hypothèse des animalcules de la semence, puisqu'il est aisé d'appercevoir le peu d'accord qui régne entre les hommes qui ont embrassé cette hypothèse. Les contradictions jettent l'incertitude sur l'existence de ces animalcules, ainsi que sur leur nature; on en peut juger par la différence des descriptions que les observateurs en donnent, & qui sont consignées dans les actes des plus célèbres Académies de l'Europe.

On embarraſſe beaucoup les partiſans des animalcules en leur demandant qu'elle eſt l'origine de cette multitude infinie d'êtres animés; s'ils ſe forment dans nous, quel principe primitif déſignera-t-on pour cela ? Sont-ils exiſtans dans le monde, & entrent-ils avec l'air ou les alimens, dans les parties qui nous compoſent ? Mais pourquoi, dans ce cas, ne vont-ils pas tout de ſuite ſe loger dans les œufs de toutes les femmes, & produire un grand nombre de conceptions virginales ? D'ailleurs, ont-ils ſeuls la prérogative de vivre depuis la création du monde ? Et ſi l'on dit qu'ils ſe reproduiſent pour enſuite périr, comment expliquer cette génération entr'eux ? Enfin, les ſuppoſe-t-on immortels & fixés à un certain nombre ? Mais il s'enſuivra alors que les hommes ſeroient fixés à la conſommation du nom-

tre de ces animalcules ; ce qui répugne. D'un autre côté, en supposant avec des Physiciens, que le petit ver qui nâge dans la liqueur séminale, contient une infinité de générations de père en père ; il faut lui accorder, & c'est ce que d'habiles Physiciens ont fait ; il faut lui accorder, dis-je, sa liqueur séminale, dans laquelle nâgent des animaux d'autant plus petits que lui, qu'il est plus petit que le père dont il est sorti : & il en est ainsi de chacun de ceux-là jusqu'à l'infini ; de manière qu'en suivant ce systéme, ADAM auroit contenu tous les hommes qui ont paru sur la terre, & tous ceux qui doivent encore l'habiter...... Voilà le systême qu'a fait naître l'idée de l'*infini*, sans que ses partisans se soient trop embarrassés à examiner, si en matière de physique on peut admettre ce mot dans toute sa force.

Lorsque les anciens avoient à expliquer un fait dont ils ignoroient la cause, ils avoient recours aux *facultés*, & résolvoient par ce moyen les questions les plus délicates. Que l'on demande aux anciens Philosophes comment s'opéroit la génération? Par une *faculté génératrice*, répondroient ils, & chacun étoit satisfait de cette solution, ou du moins on feignoit de l'être. Il en est à peu près de même des réponses que font les partisans du système des animaux spermatiques, aux difficultés qu'on leur propose. Comment un être peut-il produire son semblable? On répond, c'est quil étoit tout produit, & que dans le premier homme la réproduction des hommes étoit faite.

Le premier homme, ou si l'on veut la première femme, car on n'est pas d'accord sur ce point essentiel, contenoit donc les germes de tous les hommes à

naître; mais ces germes se développent successivement, & en supposant que le monde fût éternel, (supposition que l'on peut faire pour embarrasser les Physiciens,) les partisans de la préexistence des germes répondront en disant, qu'ADAM ou EVE contenoient dans leurs réservoirs séminaux, non-seulement tous les hommes qui ont paru & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourroient paroître; il n'y a pas même un jeune homme, ou une jeune fille, dont on ne puisse dire la même chose. Car je suppose dans l'univers autant de *mondes*, qu'il y a de couples d'individus des deux sexes en état de multiplier l'espèce; si on les place dans chacun de ces *mondes*, il résultera, abstraction faite des accidens fortuits, des générations immenses, qui toutes étoient contenues dans les vésicules séminales du pre-

mier homme, ou dans les ovaires de la première femme, dès-l'inſtant de leur création. Si je ſuppoſe toutes ces générations éternelles, il faut néceſſairement que l'on ſuppoſe auſſi, non pas un *infini créé*, mais une *infinité d'infinis créés, actuellement exiſtans.* Or l'infini créé répugne (*a*).

(*a*) On peut voir dans le III.e volume de l'*Hiſtoire Naturelle*, (chap. II.) les grandes idées de M. DE BUFFON, ſur le mot *infini*, relativement à la reproduction. Cet illuſtre Auteur prouve que l'idée de l'*infini* ne peut venir que de l'idée du *fini*. C'eſt ici, dit-il un infini de ſucceſſion, un infini géométrique : chaque individu eſt une unité, pluſieurs individus font un nombre fini, & l'eſpèce eſt le nombre infini. Ainſi de la même façon que l'on peut démontrer que l'infini géométrique n'exiſte point, on s'aſſurera que le progrès, ou le développement à l'infini n'exiſte point non plus ; que ce n'eſt qu'une idée d'abſtraction, un retranchement à l'idée du fini, auquel on ôte les limites qui doivent néceſſairement terminer toute grandeur ; & que par conſéquent on doit rejetter de la philoſophie toute opinion qui conduit néceſſairement à l'idée de l'exiſtence actuelle de l'infini géométrique ou arithmétique.

JE sais qu'en suivant l'idée qu'attachent au mot infini, les partisans des germes préexistans, la tête tourneroit au Géomètre qui voudroit énoncer les sommes des êtres dont l'existence future est possible; mais les bornes qui arrêtent les calculs n'arrêtent pas mon imagination; je quitte la plume faute de pouvoir exprimer, & néanmoins je découvre encore une carrière immense à parcourir, qui me laisse toujours l'idée d'un nombre effrayant à la vérité, mais qui n'est pas l'infini.

M. DE BUFFON, par un calcul très-simple, prouve qu'une graine d'orme, qui ne pèse pas la centième partie d'une once, aura produit, au bout de cent ans, une arbre dont le volume sera de dix toises cubes; mais qu'à la dixième année cet arbre aura rapporté un millier de graines, qui étant toutes semées produiront un millier d'arbres,

&c. qu'enfin dans l'espace de cent cinquante ans, le globe terrestre tout entier, pourroit être converti en une matière *organique*, analogue à la graine qui aura été déposée cent cinquante ans avant. Cet habile Naturaliste [illegible] roit persuadé aussi, que si pendant trente ans on faisoit éclore tous les germes de toutes les poules, & qu'on eût soin de faire éclore de même tous ceux qui viendroient, sans détruire aucun de ces animaux, au bout de ce temps il y en auroit assez pour couvrir la surface entière de la terre, en les mettant tous près les uns des autres, (*a*)

QUOIQUE la réproduction paroisse & doive être la même, je veux dire s'opérer de la même manière dans tous les êtres animés, & que par conséquent, l'exposé des calculs ci-dessus puisse gui-

(*a*) *Hist. Nat.* Tom. III. chap. II.

der à peu près sur le produit de la multiplication de l'espèce humaine, je n'omettrai pas, afin de ne rien laisser en arrière, ce que M. JOULAIN, Ingénieur, Géographe du Roi, vient de donner au public, dans des vues étrangères à mon objet, mais qui peuvent servir à démontrer combien il faudroit peu réfléchir pour admettre les germes préexistans. M. JOULAIN ayant calculé le nombre d'hommes qui ont paru sur la terre depuis la création, jusqu'en 1749; (& ces calculs ne sont pas poussés jusqu'à l'exagération) démontre clairement que si ces hommes étoient tous ressemblés, il faudroit pour les contenir, un monde qui eut plus de deux mille cent quatre vingt-dix-sept millions de pieds quarrés, chaque homme n'occupa-t-il qu'un pied quarré. (*a*)

CES

(*a*) M. JOULAIN démontre qu'il est né pendant

Ces calculs, appliqués à l'hypothèse des animaux ſpermatiques, ne la préſentent pas ſous un jour favorable, ſur-tout ſi l'on obſerve la prodigalité de la Nature pour l'entretien de l'eſpèce humaine. J'ai dit plus haut combien d'animalcules les Phyſiciens ont obſervé dans une goutte de liqueur ſéminale... Quelle diſproportion étonnante, entre

---

5749 ans, 16, 650, 726, 757, 180, 102, 200, 524, 792 hommes. En comparant la ſolidité de notre globe avec ce nombre d'hommes nés, il faudroit que notre globe fût plus de 336 fois plus gros, pour être égal à la maſſe des hommes qui ont paru ſur ſa ſurface, quand même un homme n'occuperoit en ſolidité qu'un pied cubique. Au reſte, ſi quelques perſonnes mal intentionnées, vouloient tirer de ces calculs des conſéquences dangereuſes, & contraires à ce que nous enſeigne l'Ecriture au ſujet de la réſurrection univerſelle, elles n'auroient qu'à jetter les yeux ſur la lettre de M. Joulain; on y trouve des réflexions capables de tranquilliſer les âmes les plus ſcrupuleuſes ſur tout ce qui peut attaquer le myſtère de la réſurrection. Cette lettre eſt inſérée dans le *Journal Encyclopédique*, 1 Septembre 1770.

ces animaux & le nombre des individus qui parviennent à la lumière ! M. DE MAUPERTUIS répond à ceux qui font un crime à la Nature de cette profusion, en disant combien de milliers de glands tombent d'un chêne, se desséchent ou pourrissent, pour un très-petit nombre qui germera & produira un arbre ! mais ne voit on pas, continue-t-il, par-là même, que ce grand nombre de glands n'étoit pas inutile, puisque si celui qui a germé n'y eût pas été, il n'y auroit eu aucune production nouvelle, aucune génération.

CETTE réponse de M. DE MAUPERTUIS, qui paroît satisfaisante d'abord, ne l'est plus dès que l'on veut appro-

(*a*) *Vénus physique*, chap. IV. M. LAMETTRIE rétorque ce raisonnement de M. DE MAUPERTUIS, en disant que pour produire un chêne, tous les glands qui ont pourri étoient tout-à-fait inutiles, & qu'il suffisoit du seul qui a germé.

fondir la réproduction des êtres en général, & la destination du nombre prodigieux de germes qui paroissent sortir des premiers êtres créés.

Si tous les animaux ne sont pas destinés à se manger les uns les autres, (il y a des espèces qui ne le peuvent faire,) il falloit donc nécessairement qu'ils trouvassent sur la terre des alimens qui pussent soutenir leur existence, & il n'y a que les végétaux qui doivent y fournir. Trois mille glands sont tombés d'un chêne, il en auroit même donné davantage, si quantité d'insectes n'en avoient arrêté la maturité, ou pour se nourrir, ou pour y déposer leurs œufs. Des quadrupèdes ont trouvé leur subsistance dans une partie des glands répandus sur la terre; des insectes en ont attaqué une partie, & ont occasionné la pourriture de quelques-uns; le reste doit germer, mais une partie

fera encore la proie des animaux, non-ſeulement après la germination, mais encore lorſque de jeunes plantes s'éleveront du ſein de la terre.... Voilà ſans doute beaucoup de germes détruits; mais qui ne ſent pas que cette deſtruction étoit néceſſaire pour la conſervation de certains animaux! Donc, l'abondance des germes dans le règne végétal, entroit néceſſairement dans l'ordre que la Nature a donné pour ſoutenir l'exiſtence des êtres animés.

La multiplication des inſectes eſt prodigieuſe par la même raiſon; mais rien n'approche de la fécondité des poiſſons. LEWENHOECK penſe que la laite d'une ſeule morue renferme plus d'animaux ſpermatiques, qu'il n'y a d'hommes ſur la terre en même-temps. (*a*)

(*a*) Il réſulte des calculs de LEUWENHOECK, qu'en ſuppoſant qu'il y eut treize millarts, trois cens quatre-vingt millions d'hommes exiſtans ſur la

Il est vrai que la plus grande partie des germes des poissons ne devant parvenir à la vie, cette prodigalité de la Nature eût été en pure perte, si ces germes n'eussent été destinés pour la nourriture de beaucoup d'espèces d'animaux qui les recherchent avec tant d'ardeur. Les graines, les fruits, les œufs, qui ne servent pas directement à la réproduction, ont donc un autre usage : ils sont l'aliment des animaux; au lieu que cette foule immense de vers

---

surface de la terre, ce qui n'est nullement vraisemblable, il s'est trouvé dans la laite d'une morue, un nombre d'animaux dix fois plus grand que celui des hommes, puisqu'il est de cent cinquante millards. Voyez les *Transactions philosophiques*, ann. 1679, n. 1. Ce n'est qu'en admettant les animaux spermatiques que la fécondité des poissons est portée à ce nombre prodigieux; en suivant le systême des *Ovaristes*, cette fécondité est encore étonnante, [puisqu'une morue contient neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs] mais elle n'approche pas à beaucoup près, de cette multiplication observée par LEUWENHOECK.

ſpermatiques qui périſſent à l'exception d'un ſeul, deviennent d'une inutilité parfaite.

Il falloit ce grand nombre d'animaux ſpermatiques, répondent les partiſans du ſyſtême, pour être ſûr qu'il y en auroit un qui viendroit à bien. Eh quoi! La Nature ſacrifieroit un nombre effrayant d'êtres, des milliarts de petits hommes, pour en produire un! Et cette multitude innombrable, dont chacun des individus peut prétendre à la lumière ſeroit anéantie parce qu'un ſeul doit réuſſir! Cette proſcription générale, ou peu s'en faut, des êtres créés, répand un deuil univerſel ſur l'eſpèce humaine: le peu d'hommes épars ſur la terre, n'eſt rien à mes yeux, en comparaiſon de tous ceux qui ſont anéantis à chaque inſtant. Le monde viſible n'eſt qu'un atome, ſi on le place à côté de celui qui n'eſt

ſoumis qu'à l'imagination ; enfin, il faudroit, ſelon les *Séminiſtes*, chercher les merveilles de la Nature dans un *monde* inconnu, & qui offriroit à certains égards, plus de ſujets d'admiration, que le monde dont nous faiſons partie.

La Nature vouloit aſſurer la réproduction ! Ne pouvoit-elle le faire qu'en créant cette quantité effrayante de germes devenus inutiles ?..... Mais il le falloit...... Qui vous a dit cela ? Eh bien, malgré ces précautions, rien de moins certain que parmi ces milliards de petits hommes il en viendra un à la lumière. Si un homme uſe intérieurement d'un peu de térébenthine, ſa poſtérité *préſente*, (que l'on me permette cette expreſſion) eſt anéantie ; le ſpectacle d'une deſtruction générale s'offre à celui qui, armé du microſcope, con-

ſidère le fluide ſéminal. (*a*) Il y a plus ; une goutte d'eau de pluie jettée ſur ce fluide, a produit le même effet. (*b*) A quoi donc aboutiroient les ſages précautions de la Nature pour la conſervation des eſpèces, ſi leur deſtruction dépendoit de certaines circonſtances qui peuvent ſe rencontrer à chaque inſtant. Tous les êtres *organiſés*, le ſont & pour la ſanté & pour la maladie. Un arbre ſain, contient originairement une multitude de fibres, qui ne ſont appellées au développement que dans certaines circonſtances purement accidentelles : ces fibres fourniſſent à la réunion des plaies qui peuvent être faites à l'arbre ; tous les germes d'une plante ſont deſtinés à la reproduction, la preuve en eſt facile. . . . Croira-t-on

(*a*) Voyez les *Tranſactions philoſophiques*, ann. 1678, n°. 142.

(*b*) Idem.

que la Nature ait privilégié les végétaux ? Croira-t-on qu'elle n'a pas donné les mêmes ressources aux individus du régne animal ? Que dans un régne tout doive vivre, tout doive être utile, tandis que dans l'autre ce n'est qu'une destruction générale, à laquelle seulement quelques individus échappent pour conserver l'espèce ? Accorde-t-on aux animaux le même privilége qu'aux végétaux ? Il faut, au même instant abandonner les animaux spermatiques, & reconnoître que la simplicité des moyens qu'emploie la Nature dans ses opérations, ne peut s'accorder avec la plûpart de nos hypothèses.

CELLE qui me flatteroit le plus, seroit la *dissémination* ; elle nous présente au moins l'univers, comme un vaste magasin, où l'Auteur de la Nature auroit déposé dès l'instant de la création,

les germes innombrables de tout ce qui existe & doit exister. Ces germes répandus dans les élémens indissolubles, *immortels*, donnent une plus grande idée de l'univers, que celle que nous offre la destruction innombrable & continuelle, l'anéantissement *absolu* des êtres organisés.

En admettant cette hypothèse, & l'appliquant au sujet dont il est ici question, ne peut-on pas dire, que portés dans les vésicules séminales de l'homme, ou si l'on veut dans les ovaires de la femme, les germes, qui contiennent des *touts* organiques y sont le principe de la génération du fœtus? La liqueur prolifique, contiendra donc plus ou moins de ces germes; leur nombre ne m'effraie point, parce que ceux qui seront superflus, ne pouvant être anéantis, rentreront dans la masse des germes sans aucune altération. Ce qui peut re-

buter l'imagination eſt que le nombre des germes répandus dans la Nature paroît fixé, puiſqu'on les ſuppoſe tous créés au même inſtant que l'univers. Ce nombre ſera immenſe, prodigieux, chaque germe, ſi l'on veut, en contiendra une certaine quantité d'autres, mais en ſuppoſant le monde éternel, (ſuppoſition contraire à la foi) il faudra néceſſairement qu'un jour il ne ſe trouve plus de nouveaux germes à développer, & cette idée me choque. (*a*)

Le ſyſtême de M. de Buffon n'a

(*a*) Lorſque l'on donnera ſur cet objet, un ſyſtême contre lequel on ne pourra faire raiſonnablement aucune objection, je ne ferai pas auſſi difficile, & j'admettrai tout ce que l'on voudra, relativement à la deſtruction totale des êtres matériels. Mais tandis que les Phyſiciens eſſaient des hypothèſes dans leſquelles les probabilités qui s'y trouvent ſont amenées par une ſuite de conſéquences forcées, & d'invraiſemblances, il eſt permis, ce me ſemble, d'exiger d'eux que leur hypothèſe puiſſe répondre à tout,

pas cet inconvénient. (*a*) Il exiſte une matière organique, animée, univerſellement répandue dans toutes les ſubſtances animales ou végétales, qui ſert également à leur nutrition, à leur développement, & à leur reproduction. J'ai dit en parlant de la puberté, comment les alimens ſe changeoient en matière nutritive, & que le ſuperflu de l'accroiſſement parvenu dans les réſervoirs ſéminaux, s'y perfectionnoit & y devenoit le principe de la génération. En ſuivant M. DE BUFFON, » il n'y a point de » germes préexiſtans, point de germes » contenus à l'infini les uns dans les » autres; mais il y a une matière or- » ganique, toujours active, toujours » prête à ſe *mouler*, à s'aſſimiler & à » produire des êtres ſemblables à ceux » qui la reçoivent : les eſpèces d'ani-

(*a*) Voyez les tom. III & IV de l'*Hiſtoire Naturelle*

» maux ne peuvent jamais s'épuiser » d'elles-mêmes, tant qu'il subsistera des » individus, l'espèce sera toujours toute » neuve ; elle l'est autant aujourd'hui » qu'elle l'étoit il y a trois mille ans ; » toutes, subsisteront d'elles-mêmes, » tant qu'elles ne seront pas anéanties » par la volonté du Créateur. » (*a*)

En adoptant ce système, il faut considérer la semence, comme un composé de molécules qui ne peuvent rien former tant qu'elles sont engagées les unes près des autres ; mais qui dans la matrice, où elles sont déposées par l'animal, se dégagent, se placent par une force inconnue, & dont l'arrangement & la réunion combinée, produisent un être organisé.

Mais il y a des objections à faire contre ce système ingénieux. Je laisse

(*a*) *Hist. Nat.* Tom. IV. pag. 250.

celles à l'aide desquelles des Physiciens ont attaqué brusquement l'édifice, en niant qu'il pût y avoir dans la Nature une force quelconque capable d'arranger cette immense quantité de globules mouvants, pour en faire un tout aussi parfait que l'est un animal; en niant la possibilité des *moules intérieurs*, qui doivent *mouler* en petit, des particules *organiques*, supposées *inaltérables*, &c. On a formé des objections plus solides en opposant le systême de la génération par les œufs, à celui des molécules organiques; en essayant de démontrer, ainsi que l'ont fait des savans Naturalistes, que la liqueur prétendue séminale de la femme n'est point prolifique, puisqu'elles peuvent concevoir sans aucune effusion de leur part, de quelque liqueur que ce soit.

On peut encore dire avec M. de Reamur, qui a fait des observations

microſcopiques ſur les infuſions, dans leſquelles on a découvert des globules mouvants, des molécules organiques; que ces globules ne ſont point des particules organiques, dont la réunion puiſſe former un tout; mais bien de véritables animaux, qui ſont des ordres de générations ſemblables qui ſe ſuccèdent. En effet, les animalcules qui vivent dans des fluides ſi différens entre eux, ne peuvent-ils pas faire croire qu'il en exiſte également dans la liqueur prolifique, & que les animalcules, qui multiplient dans cette liqueur comme dans toutes les autres où l'on en découvre, ſont abſolument étrangers à ſon eſſence principale, & à ſes fonctions?

Que conclure de ces différentes idées ſur la nature de l'humeur prolifique? Que cet objet eſt encore couvert de la plus profonde obſcurité. Nous avons

vu la ſemence remplie d'animaux ſpermatiques ; nous avons vu ceux-ci éclipſés par les molécules organiques ; ces derniers à leur tour ont été regardés comme des animalcules qui n'ont aucun rapport avec la production de l'animal dans lequel ils vivent .... Mais qui a vu tout cela ? Des hommes qui ont pu ſe tromper. Nous ſommes peut être placés à une trop grande diſtance de ces petits objets pour pouvoir les découvrir ; & l'homme eſt peut-être plus capable de décrire les corps immenſes qui roulent dans les cieux, que le germe auquel il doit ſon exiſtence.

» POURVUS d'inſtrumens auſſi im-
» parfaits que le ſont encore nos mi-
» croſcopes, comment atteindrions-
» nous à quelque choſe de précis ſur
» ce ſujet ? L'erreur peut ſe gliſſer ici
» par bien des endroits : les ſentiers de
» la vérité ne ſont pas nombreux. Des

» mouvemens plus ou moins forts, plus » ou moins variés, ou plus ou moins » ſoutenus du fluide, où ces globules, » *ces animaux ſpermatiques* nagent; une » évaporation plus ou moins abondante, » plus ou moins accélérée de ce fluide; » une décompoſition plus ou moins » prompte, plus ou moins graduelle » des particules; un air plus ou moins » pur, plus ou moins actif; une illu- » ſion d'optique plus ou moins difficile » à reconnoître ou à prévenir; que fais- » je, encore: un fluide très-actif qui pé- » nétreroit la matière ſéminale, ou celle » de l'infuſion, & dont les mouvemens » ſeroient repréſentés par ceux des *glo-* » *bules*; tout cela pourroit nous ſéduire » & nous faire prendre l'apparence pour » la réalité.» (*a*)

(*a*) *Conſidérations ſur les corps organiſés*, &c. par M. BONET, tom. premier, chap. VIII.

VOILA jusqu'où vont nos connoissances sur la nature du fluide séminal : nous savons qu'il est absolument nécessaire pour que la génération puisse avoir lieu ; mais nous ignorons absolument, si nous voulons parler de bonne foi, comment il agit dans la matrice pour coopérer à la production, ou au développement de l'*embryon.*

A l'égard de la manière dont il agit lorsqu'il est encore renfermé dans les réservoirs séminaux, presque tous les êtres vivans en ressentent les impressions. C'est dans le chatouillement, dans l'irritation que produit cette liqueur sur les organes qui la renferment, qu'il faut chercher la cause qui rapproche dans certains temps le mâle & la femelle, parmi toutes les espèces. Cette liqueur trop long-temps retenue, produit la fureur chez tous les animaux, & on a vu au Chapitre qui traite *de la Puberté*,

ce que cette rétention eſt capable de produire dans certains hommes trop favoriſés de la Nature pour leur état.

Il eſt donc ordinaire à tous les hommes de ſentir l'influence de la liqueur ſéminale, à l'époque de la Puberté ; mais il eſt très-rare, de voir certains individus reſſentir, lorſque le terme où les forces commencent à décliner eſt arrivé, les impreſſions vives d'un fluide qui ne trouble guères les hommes, que dans l'âge où la jeuneſſe & la ſanté les portent aux plaiſirs. Jai parlé ailleurs d'un vieillard luxurieux, dont les exploits ſeroient incroyables s'ils n'étoient bien atteſtés (*a*). Un homme de robe de diſtinction, du Puy-en-Vellay, parvenu à ſa ſoixante-quinzieme année, ſe ma-

(*a*) Chapitre III. *De l'influence du Mariage ſur la ſanté.*

ria par un principe de conscience, ne pouvant plus résister à l'éruption tardive, mais violente d'un tempérament qui l'excitoit à l'Amour. (*a*) Un Armurier de Montfaucon, âgé de quatre-vingt ans, reprit tout-à coup des forces qu'il croyoit perdues pour toujours, il se remaria, & eut de très-beaux enfans. (*b*) Parmi les exemples d'hommes favorisés dans leur vieillesse des plaisirs de la jouissance, il n'y en a certainement pas de plus surprenant que l'Histoire du célèbre Anglais, THOMAS PARR. Tout le monde sait que ce Paysan de *Shropshire* mourut à l'âge de 152 ans & 9 mois ; ce que bien des personnes ignorent, c'est qu'à cent vingt ans, ayant épousé une veuve,

---

(*a*) Cette Observation communiquée par M. BECON, Médecin au Puy-en-Vellay, se trouve dans les *Mémoires de Trévoux*, Novembre 1708.

(*b*) idem.

les organes ſpermatiques fournirent encore à cet homme extraordinaire, les moyens de ſavourer la volupté, & de la faire partager à ſa femme: celle-ci affirma après la mort de ſon mari, qu'il n'y avoit que douze ans que le commerce du mariage étoit interrompu entr'eux. . . . . Quel athlète ! (*a*)

DANS tous les temps, il s'eſt trouvé

(*a*) Voyez la *Collection Académique*, tome II. Les *Tranſactions Philoſophiques*, année 1668. PARR, étoit un pauvre Payſan, qui ne vécut pendant preſque toute ſa vie, que de vieux fromage, de lait, de pain, de petite bière, & de petit lait. Cet homme fut capable juſqu'à la cent trentième année de faire tous les ouvrages d'un laboureur, & même de battre le bled. Il mourut à Londres le 16 Décembre 1635, chez le Comte d'ARMIDEL. On attribue ſa mort, [car il auroit pu vivre encore plus long-temps, à en juger par l'état dans lequel ſe trouvèrent tous les viſcères à l'ouverture du cadavre,] au changement d'air, au régime peu exact qu'il ſuivit dans une maiſon opulente, & à l'abondance des vins de toute eſpèce qu'on lui laiſſoit boire, après avoir été accoutumé à une vie ſobre & frugale.

quelques hommes en qui la Nature a prolongé l'usage du physique de l'Amour. VALERE MAXIME rapporte que MASSANISSA, Roi de Numidie, engendra METHYNNATE après quatre-vingt-six ans. Un autre Historien beaucoup plus moderne, a écrit que VLADISLAS, Roi de Pologne fit deux garçons à l'âge de quatre-vingt-dix ans; & FELIX PLATERUS dit que son grand-Père étoit âgé de cent ans, quand il cessa d'être Père. (*a*) L'histoire de l'Académie des Sciences fait mention d'un homme du Diocèse de Séez, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, qui épousa une femme grosse de lui, & qui en avoit quatre-vingt-trois: elle accoucha à terme d'un garçon. (*b*) Cet exemple est plus

(*a*) *Anecdotes de Médecine*, tom. 2. *Tableau de l'Amour conjugal*, prem. part. chap. III. art. VI.

(*b*) Cette observation fut envoyée à l'Académie par M. l'Evêque de Séez. Voyez les Mémoires pour l'année 1710.

ſrappant ; car les femmes pour engendrer, ont un temps plus limité que les hommes. (*a*)

Du Flux Menstruel.

ON nomme ainſi un écoulement de ſang par le conduit de la pudeur, qui vient périodiquement de 20 en 20, de 25 en 25, de 30 en 30 jours plus ou moins. On a nommé ce flux, *mois*, *règles*, *ordinaires*, à cauſe de ſon pé-

(*a*) J'aurois pu ajouter à ces obſervations pluſieurs autres, ſi je n'euſſe craint de rappeller des fables qui révoltent la raiſon. On lit dans l'*Hiſt. des Indes* de MAFFÉE, que quand ACUNA entra dans la Ville de *Diou*, on lui préſenta un vieillard âgé de 335, avec ſon fils qui en avoit 90. Il avoit changé trois fois de barbe, & étoit rajeuni autant de fois, enfin il mourut âgé de 400 ans. Le Miſſionnaire JACINTE, parmi le récit des circonſtances ſingulières de la vie de cet homme, dit qu'il profeſſa trois Religions ; il a été premièrement cent ans Payen, trois cens ans Mahométan, & des Religieux le baptiſèrent ſur la fin de ſes jours.

riode, *purgation de la femme*, parce que toute l'habitude de ſon corps eſt purgée par ce moyen de la ſuperfluité du ſang. On nomme auſſi cet écoulement *fleurs*, à cauſe qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits s'ils ne ſont précédés de fleurs, la femme pour l'ordinaire, car on verra qu'il ſe trouve des exceptions, ne conçoit pas avant d'avoir été réglée.

Il faudroit faire un volume, ſi on vouloit rapporter les ſentimens différens des Médecins ſur la cauſe de cet écoulement : ce ſeroit même le ſujet d'une queſtion intéreſſante : ſavoir, ſi ce flux eſt dans la Nature ou non ? Ceux qui prétendent que l'oiſiveté, la bonne chère ſuffiſent pour faire éclorre les fleurs, peuvent ſoutenir qu'elles ne ſont pas dans la Nature, tandis que ceux qui les croient eſſentielles à l'accroiſſement du fœtus, verroient l'eſpèce humaine

maine s'anéantir si les femmes cessoient d'être réglées.

En laissant le sentiment de ceux qui admettent pour cause des menstrues un ferment particulier qui gonfle & déchire les vaisseaux ; en laissant encore celui qui donne à ce sang superflu, une acreté pénétrante & maligne capable de chercher à se faire jour; en laissant, dis-je, ces sentimens, nous ne serons pas forcés pour en admettre un autre à faire intervenir l'influence de la lune sur les femmes. On convient aujourd'hui assez généralement que le sang qu'elles perdent tous les mois, est un sang surabondant, le même qui circule dans les vaisseaux, & que cette évacuation n'a d'autre cause que la *plethore* générale, & sur-tout particulière. (*a*)

(*a*) Ce sentiment qui a été celui de GALIEN, fût développé par M. FREIND, & suivi par les plus

CETTE pléthore générale précède l'écoulement, & elle augmente même pendant ce temps. C'eſt une plénitude de vaiſſeaux qui ſe trouvent dilatés par l'effort que fait le ſang contre leurs parois : on s'en apperçoit aiſément au gonflement des mamelles, à la rougeur, à l'abbatement des yeux, &c. La plénitude doit être plus conſidérable dans les vaiſſeaux de la matrice, parce qu'ils offrent moins de réſiſtance, ce qu'il ſeroit facile de démontrer (*a*) : de là

célèbres phyſiologiſtes, tels que BOERHAAVE, STHAL, DUVERNEY, SENAC, &c.

(*a*) Les vaiſſeaux dont il s'agit, étant fort tendus, fort ſuperficiels, ils doivent aiſément ſe dilater & céder à l'effort du ſang ; d'ailleurs cet effort augmente dans la matrice, parce que les vaiſſeaux qui y vont ont plus de longueur & de diamètre que ceux des autres parties ; parce que les veines qui doivent répandre le ſang des artères, faiſant des contours prodigieux, le chemin que le ſang doit parcourir eſt très-long, & la réſiſtance eſt conſidérable de la part des vaiſſeaux qui doivent ſoulager la matrice de la trop grande quantité de ſang qu'elle reçoit.

naît donc cette plénitude particulière, augmentée par la lenteur avec laquelle les veines renvoient le ſang qu'elles ont reçu des artères.

Le ſang des règles eſt naturel, vermeil, & n'a point cette malignité que lui ont prêté certains naturaliſtes. C'eſt à tort que les anciens ont écrit que les femmes dans le temps de cet écoulement font mourir par leur toucher une vigne qui pouſſe ; qu'elles rendent un arbre ſtérile, qu'elles font aigrir le vin, & rouiller le fer & l'acier ; qu'elles procurent de fauſſes couches à une femme groſſe, qu'elles en rendent une autre ſtérile, qu'elles font enrager un chien, rendent un homme fou, &c. (*a*) ce ſang, comme je l'ai dit,

(*a*) PARACELSE, dont les extravagances déshonorent la ſcience qu'il poſſédoit, PARACELSE regardoit le ſang menſtruel comme le plus puiſſant des poiſons ; il aſſure que le diable en produit les araignées, les puces, les chenilles & tous les autres

ne diffère en rien du ſang veineux, & il n'a aucune mauvaiſe qualité, ſi la femme qui le rend eſt ſaine; car dans le cas contraire, il doit avoir quelqu'influence ſur les objets extérieurs, ainſi que les autres excrétions, lorſqu'elles ſe font dans un corps infecté de quelque maladie.

On a été partagé ſur les vaiſſeaux qui fourniſſent ce ſang. Les uns ont dit qu'il venoit des vaiſſeaux de la matrice, d'autres ont ſoutenu qu'il venoit du vagin. Il y auroit de l'abſurdité à admettre excluſivement l'une ou l'autre de ces deux opinions. Dans l'état naturel, le ſang ſort des vaiſſeaux de la

---

inſectes dont l'air & la terre ſont peuplés. *Cet enthouſiaſte*, dit M. JAMÈS, *qui ne manquoit pas d'imagination, & qui avoit perdu par accident dans ſa plus tendre jeuneſſe, toutes les marques* de virilité, *n'échappoit aucune occaſion de décrier un ſexe, qui lui rappelloit continuellement ſon état, auquel il ne pouvoit procurer de* plaiſir, *& dont il ne pouvoit en recevoir.*

matrice, mais quelquefois aussi il vient des vaisseaux du vagin ; & c'est par ce moyen que l'on explique comment une femme enceinte peut être réglée ; car alors le sang reflue de la matrice dans les parties voisines & s'y fait un passage.

Il y a plus : les obstacles qui s'opposent à ce que le sang puisse sortir par les voies ordinaires, l'obligent de refluer vers les parties où il trouve plus de facilité à s'échapper, & ces parties sont quelquefois très-éloignées de celles où doit se faire l'excrétion des règles. Les observations de Médecine présentent plusieurs faits qui constatent cette assertion. Une femme grosse de son troisième enfant, eut un écoulement périodique de sang par le jarret gauche. (*a*) Une autre étoit réglée par la

(*a*) *Ephémérides de l'Académie des curieux de la Nature*. Année 1670. Obs. 96.

bouche (*a*). Le flux menſtruel ſe fit un paſſage par les oreilles à une perſonne dans laquelle il étoit ſupprimé (*b*). Dans un autre ſujet il prit ſon cours par les mamelles, & un bouton ſitué à la joue (*c*). Enfin, on a vu des femmes qui étoient réglées par le bout des doigts. On conçoit aiſément que cette ſurabondance de fluide ne pouvant ſe faire un paſſage par les voies ordinaires, elle ſe jette ailleurs & y force les vaiſſeaux.

D'APRÈS ce qui a été dit en parlant des changemens qui s'opèrent à l'âge de puberté, il eſt facile de rendre raiſon de l'éruption du flux menſtruel à

(*a*) Voyez *Journal de Médecine*. Novembre 1757.

(*b*) *Dictionnaire de Médecine*, &c. art. MENSES. FORESTUS, RODERICUS A CASTRO, VANDER WIEL, & beaucoup d'autres Auteurs nous ont laiſſé des obſervations ſemblables.

(*c*) *Journal de Médecine*. Janvier 1759.

cette époque. Les organes se fortifient, résistent davantage à l'impulsion des sucs qui fournissent à l'accroissement, dont une partie est alors surabondante & fournit la matiere des règles. Rien ne prouve plus sensiblement l'effort que fait la Nature dans ces momens critiques, que les difficultés, les mal-aises, les maladies quelquefois si dangereuses qu'éprouvent les jeunes filles, lorsque le terme qui marque cet écoulement approche.

Les alimens, le climat, les passions doivent accélérer le moment de l'éruption des règles. Dans les climats les plus chauds de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, la plupart des filles ont à dix & même à neuf ans, l'écoulement périodique ; il est moins abondant que dans les pays froids, parce que dans ces derniers, la transpiration étant moins abondante, la matiére en

doit néceſſairement refluer ſur les autres excrétions. Mais ſelon l'auteur de l'*Hiſtoire Naturelle*, il y a ſur cela plus de diverſité d'individu à individu, que de peuple à peuple ; car dans le même climat & dans la même nation, il y a des femmes qui tous les quinze jours ſont ſujettes au retour de cette évacuation, & d'autres qui ont juſqu'à cinq & ſix ſemaines d'intervalle (*a*). Les femmes qui mangent plus que les autres & qui ne font point d'exercice, ont des menſtrues plus abondantes. Ainſi ; c'eſt aſſez mal à propos qu'on a voulu fixer la quantité de ſang que doit fournir cette évacuation pour que la femme jouiſſe d'une bonne ſanté. Cette quantité varie dans chaque individu. HIPPOCRATE l'avoit eſtimée à neuf onces ; on l'a réduite à trois onces en

(*a*) *Hiſtoire Naturelle*, Tom. IV. *de la Puberté*.

'Angleterre ; on croit qu'elle peut aller de quatorze à ſeize en Eſpagne, qu'elle eſt d'environ ſix en Hollande, & beaucoup moindre en Allemagne, ce qui ſe contredit beaucoup ; mais il faut avouer que les indices que l'on peut avoir ſur ce fait ſont fort incertains : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que cette quantité varie beaucoup dans les différens ſujets & dans les différentes circonſtances ; on pourroit peut être aller depuis une ou deux onces, juſqu'à une livre & plus. Les Groënlandoiſes ne ſont point ſujettes à ce flux ; c'eſt du moins ce qu'aſſurent les voyageurs : on en dit autant des femmes du Bréſil.

La durée de l'écoulement eſt de trois, quatre, ou cinq jours dans la plupart des femmes, & de ſix, ſept, & même huit dans quelques-unes, ce qui varie encore beaucoup par l'influence du climat, les alimens & les mœurs;

On a dit que cet écoulement ſe faiſoit pendant trois jours en Angleterre, quatre en Hollande ainſi qu'en France, & beaucoup plus long-temps en Allemagne; ce qui ne s'accorde pas non plus avec la quantité de ſang que l'on a évaluée pour les femmes de chacune de ces Nations.

On a regardé auſſi, comme une preuve du bon état de la ſanté, l'abondance de la matière qui cauſe l'écoulement périodique; & ce n'eſt pas certainement le ſentiment des Médecins inſtruits. Cette abondance provient quelquefois de l'abus des choſes *non-naturelles*, ſur-tout de l'oiſiveté & de la bonne chère: or, je demande ſi ce ſont les perſonnes gourmandes & oiſives qui ſe portent le mieux, elles ſont cependant réglées plus abondamment que les autres, & les femmes pléthoriques le ſont ſouvent deux fois en trente jours. En Perſe, où la luxure

& l'oiſiveté règnent parmi les femmes, les fleurs paroiſſent deux, & même trois fois, durant l'eſpace de trente jours ; ſans aller chercher des exemples éloignés, n'obſerve-t on pas que chez nous, les règles ſont d'autant plus abondantes, & leur écoulement d'autant plus long, chez quelques perſonnes, que celles-ci font moins d'exercice ? Les hommes mêmes, qui mènent une vie trop ſédentaire, ne ſont-ils pas plus expoſés aux hémorrhoïdes que ceux qui font beaucoup d'exercice ?

Il y a plus : l'abondance des règles influe peut être davantage qu'on n'imagine, ſur la multiplication de l'eſpèce. Je crois que la régularité de l'écoulement périodique facilite la conception, & qu'il eſt des femmes qui ne conçoivent pas, à moins qu'elles ne ſoient approchées immédiatement après la ceſſation du flux menſtruel. Mais com-

bien d'autres ne peuvent parvenir à être mères, parce que la génération eſt interrompue par la préſence d'un ſang qui veut forcer les vaiſſeaux, avant que le fœtus puiſſe réſiſter à cette impulſion : Il eſt démontré, que, ſur-tout dans les premiers temps de la groſſeſſe les femmes reſſentent à l'époque où elles devroient être réglées, certaines ſenſations, quelques fois douloureuſes, qui annoncent les efforts que fait un fluide qui cherche à ſe dégager de la maſſe des humeurs. Suppoſons ce fluide aſſez abondant pour forcer les vaiſſeaux qui le contiennent, il en réſultera une hémorragie aſſez conſidérable, un écoulement capable d'occaſionner l'*avortement.* Quel eſt le Praticien qui dans le cours de ſa vie, n'a pas vu certaines femmes devenir enceintes ſix, huit fois, & quelquefois davantage, ſans que ces femmes aient pu jouir de la ſatisfaction

de donner un homme à l'Etat. J'ai vu, dit M. TISSOT, une femme qui s'eſt bleſſée douze fois à trois mois, ſans avoir jamais pu paſſer ce terme (*a*).

CES accidens ſont plus rares à la campagne que dans les villes, parce qu'en général, les femmes qui habitent les campagnes, faiſant beaucoup plus d'exercice que les citadines, elles ont moins d'humeurs ſuperflues; elles ſont réglées moins abondamment; le ſang qui doit fluer n'eſt pas en aſſez grande quantité pour occaſionner dans les premiers termes de la groſſeſſe, les malheurs dont on ne voit que trop d'exemples à la ville. La trop grande

(*a*) *Eſſai ſur les maladies des gens du monde.* Art VII. Une premiere fauſſe couche en entraîne ſouvent une ſeconde, & celle-ci une troiſième, car les pertes affoibliſſant les femmes, il eſt aſſez rare que la fibre puiſſe reprendre le ton qu'elle avoit auparavant; & la moindre incommodité, le plus léger accident ſuffit alors pour cauſer une fauſſe couche.

quantité de ſang menſtruel détruit donc chaque année un nombre conſiderable de germes tout développés & dont l'anéantiſſement eſt en pure perte pour la Nature. Que l'on ajoute encore à cela, les conceptions rendues impoſſibles par la même raiſon ; je veux dire, par la difficulté que la liqueur féminale trouve à pénétrer juſqu'au lieu marqué pour la génération, à cauſe du peu de reſſort qu'ont des parties preſque toujours abreuvées d'humeurs ; & l'on conviendra que les règles exceſſives doivent influer avec force ſur la population.

Il faut encore ajouter à l'abondance des règles, leur irrégularité, pour concevoir tout le ravage qu'elles peuvent faire. Quelques femmes oiſives, ſont ſujettes à de très fréquens retards ſans cauſe apparente, ſouvent la ſuppreſſion eſt de deux ou trois mois, quelquefois

il y a de la régularité dans le temps des retours, mais une diminution sensible dans la quantité ; & ces différences dans les mêmes individus, conduisent à la langueur, à l'abattement, aux maux de tête & aux obstructions. Combien de femmes chez lesqu'elles des colliques effrayantes, des convulsions horribles, précèdent chaque mois l'apparition des règles ! Ces colliques, appellées par M. TISSOT, *colliques menstruelles*, sont placées par cet habile Médecin, parmi les maladies des femmes de la Ville, & c'en est assez pour indiquer ce qui les produit, & ce qui peut y remédier.

A la campagne, où la Nature conserve encore des droits, on ne retrouve que rarement les accidens qui précèdent ou accompagnent l'écoulement périodique. Les pâles couleurs est ce qu'on y observe le plus fréquemment

dans de jeunes filles, chez leſquelles cet écoulement a de la peine à s'établir. Des filles de dix-huit & même vingt ans, ne ſont pas encore parfaitement réglées, mais lorſqu'une fois elles y ſont parvenues, (& l'exercice auquel elles ſe livrent eſt ſi propre à les y amener!) elles ſe maintiennent dans un état vigoureux, le période ſe fixe, & rarement il ſe dérange; à moins que quelqu'accident imprévu ne cauſe du déſordre dans l'économie animale.

Aussi les habitans de la campagne; malgré certaines circonſtances qui doivent néceſſairement influer ſur leurs générations, ſont-ils ceux des hommes qui fourniſſent le plus de membres à l'Etat, & la régularité du flux menſtruel dans les campagnardes y opère beaucoup. Une femme oiſive, pléthorique, n'eſt pas toujours en état

de partager les douceurs de l'Amour, lorsque le desir aiguillonne son mari ; & dans le court intervalle que lui laisse l'écoulement périodique, il peut arriver, que les mêmes dispositions ne reprennent pas à l'homme, ou qu'un nouvel écoulement vienne détruire toutes les espérances qu'il avoit conçues. A l'égard des femmes chez lesquelles le flux se fait irréguliérement, & qui sont sujettes à des suppressions, que peuvent causer aussi l'indolence & le peu de ressort de vaisseaux, je demande si on peut raisonnablement assurer, même après la conception, qu'elles auront le bonheur d'être mères.... Etre mère ! ce nom est si doux ! Il porte avec lui une sensation si délicieuse, que je ne comprends pas, comment une femme, qui le désire ardemment, ne rassemble pas tout ce qui peut le lui procurer. Il s'en trouve qui ne croiroient trop acheter ce

titre glorieux par le sacrifice de leur fortune ; mais ici s'agit-il de l'opulence ? Tout est égal dans la Nature, les mines du Pérou n'ont aucune influence sur elle ; l'or peut servir l'ambition, mais rend-il heureux ? La Nature a voulu que les germes du bouheur fussent dans nous-mêmes, & c'est-là que l'homme doit les chercher. Elle a fait plus ; malgré les écarts qui nous éloignent d'elle à chaque instant, & qui devroient nous mériter son indifférence, elle a voulu encore que nous puissions retrouver dans son sein des moyens salutaires de nous rapprocher de notre état primitif.... Que la femme, stérile accidentellement, n'offre pas à la Nature des sacrifices nuls à ses yeux ; qu'elle mérite d'être mère en annonçant qu'elle veut l'être ; que l'activité donne du ressort à toutes les parties de son individu ; qu'un régime sain répare les

déſordres cauſés par l'intempérance ; que le flambeau de la Nature les éclaire, & ſoit ſubſtitué à ces lumières qui brillent dans les ténébres en inſultant l'ordre ſuprême établi par la Nature. Les repas de nos ancêtres étoient ſimples comme eux ; ils conſacroient au repos les heures que le ſoleil n'éclairoit pas...... Quels hommes étoit-ce ! Quelles femmes avoient-ils pour compagnes ! Connoiſſoit-on ces maladies modernes, ces vapeurs, ces ſuppreſſions, cette *foibleſſe* d'exiſtence....... L'ancien *Chevalier* François, après une campagne fatiguante, étoit reçu par *ſa Dame*, qui d'une main recevoit ſes armes péſantes, & de l'autre le preſſoit contre ſon eſtomac. Leurs enfans eſſuyoient la lance redoutable, avec laquelle leur père avoit combattu : ces armes ſont aujourd'hui dans de vieux arſenaux, & l'homme vigoureux de

nos jours les regarde avec étonnement.

L'ÉRUPTION des règles est assez généralement regardée comme nécessaire pour annoncer la puberté : j'ai fait voir, au Chapitre qui a cet âge pour objet, que le flux menstruel la prévient quelquefois, puisque des filles auroient annoncé la puberté presqu'en naissant, si ce flux n'en étoit dans certains cas un signe équivoque. Je ne rapporterai pas ici les observations que j'ai indiquées ailleurs (*a*). Je dois combattre un préjugé dont quelques personnes sont trop prévenues : elles assurent, en comparant les femmes aux végétaux, que les premieres sont incapables d'user du mariage si elles ne sont réglées, que du moins la conception n'aura pas lieu dans ces individus ; parce que semblables aux arbres, les femmes ne peu-

(*a*) Voyez le Chap. VI.

veut porter des fruits qu'après avoir montré des fleurs. Cette prévention peut être d'éſavantageuſe à une jeune fille très-propre au mariage, & dont l'aptitude à cet état eſt quelquefois la cauſe de ce retard. Elle peut encore être déſavantageuſe à des époux, qui s'imaginant ne point trouver dans leur femme le ſigne qui annonce la capacité requiſe pour la conception, négligeroient de s'en occuper, & ſe chagrineroient ſur un mal qui n'en eſt pas toujours un.

Il arrive quelquefois, dit M. de Buffon, que la conception devance les ſignes de la Puberté; il y a beaucoup de femmes qui ſont devenues mères avant que d'avoir eu la moindre marque de l'écoulement naturel à leur ſexe; il y en a même quelques-unes qui, ſans être jamais ſujettes à cet écoulement périodique, ne laiſſent pas

d'engendrer. Ceci prouve bien clairement que le sang des menstrues n'est qu'une matière accessoire à la génération, qu'elle peut être suppléée. . . . . On sait aussi que la cessation des régles, qui arrive ordinairement à quarante ou cinquante ans, ne met pas toutes les femmes hors d'état de concevoir ; il y en a qui ont conçu à soixante ans, à soixante & dix ans, & même dans un âge plus avancé. On regardera si l'on veut, ces exemples, quoiqu'assez fréquens, comme des exceptions à la régle ; mais ces exceptions suffisent pour faire voir que la matière des menstrues n'est pas essentielle à la génération (*a*).

On observe tous les jours des filles assez âgées pour devoir être nubiles, en qui l'éruption du sang menstruel ne s'est pas encore faite ; mais on remarque

(*a*) *Histoire Naturelle*, tom. IV. *de la Puberté.*

aussi que le mariage donne à ces individus ce qui leur manque pour être capables de concevoir. Et quand après les approches de l'homme, l'écoulement du sang menstruel ne surviendroit pas, il seroit absurde d'en prendre aucun chagrin; puisque la femme a pu concevoir sans cet écoulement. Fabrice HILDAN parle d'une femme de quarante ans, qui n'avoit jamais été réglée, ni avant, ni après son mariage, & qui avoit cependant eu sept enfans, qui tous ont joui de la meilleure santé (*a*). La femme d'un meûnier, âgée de vingt-quatre ans, lorsque M. ROESLER donna l'observation dont elle est le sujet après huit années de mariage, n'avoit jamais eu jusqu'alors la maladie de son sexe, que

(*a*) *Ephémérides d'Allemagne*, ann. 1675 & 1766. RONDELET fait l'histoire d'une femme de Montauban qui accoucha douze fois, & JOUBERT celle d'une autre qui eut dix-huit enfans sans que ces femmes eussent jamais été réglées.

pendant ſes groſſeſſes; de ſorte qu'elle étoit aſſurée d'être enceinte lorſque ſes régles paroiſſoient (*a*).

Des obſervations nombreuſes, affirment que l'écoulement périodique peut ſe prolonger juſques dans l'extrême vieilleſſe, & même reparoître après une interruption de beaucoup d'années. M. de la Mettrie a vu à *Saint-Malo*, une Religieuſe âgée de ſoixante ans, & qui étoit encore réglée. On trouve dans le *Journal de Médecine* (*a*) l'obſervation ſingulière d'une femme qui ceſſa d'être réglée à quarante-cinq ans; & chez laquelle l'écoulement périodique reparut dans la ſoixante-douzième année, par une peur qu'eut cette femme. Elle étoit encore très-bien réglée à ſoixante & quinze ans. Une femme de

(*a*) *Ephémérides d'Allemagne*, année, 1672.

(*b*) Tom. XVI, pag. 153.

de condition dans le Vellay, eut l'écoulement de ſon ſexe dans ſa centième année, après cinquante ans de ſuppreſſion, de même que dans la fleur de ſa jeuneſſe. (*a*)

On ſait que le dérangement des régles & leur ſuppreſſion, outre les coups qu'ils portent à la population, occaſionnent aux femmes un ſi grand nombre de maladies, & de caractères ſi différens, que d'habiles Médecins ſont embarraſſés ſur les moyens de les combattre ; ils le ſont d'autant plus, que la variété des ſymptômes qui ſe préſentent ne permettent pas toujours d'en reconnoître la cauſe véritable. Ces maladies ſont auſſi d'au-

(*a*) *Mémoires de Trévoux*, Novembre 1708. Madame la Marquiſe de S... V.. qui fait le ſujet de cette obſervation, continua encore à être réglée juſques dans ſa cent quatrième année. Ce fait contredit ce qu'avance M. DE LA METTRIE, que l'apparition des régles dans un âge auſſi avancé, annonce une prompte mort.

tant plus funestes, qu'il faut peu de chose pour diminuer ou supprimer les régles dans une femme délicate & sensible. La crainte, la colère, la frayeur, un air épais & lourd, les alimens qui échauffent ou irritent, l'eau à la glace, l'usage des acides, la vie sédentaire & oisive, sont autant d'agens qui peuvent causer la suppression; & il est facile de décider quelles femmes doivent y être les plus exposées. (*a*)

[*a*] Je ne contredis pas ce que j'ai dit plus haut. Les femmes oisives, par la raison qu'elles perdent plus de sang menstruel que les autres, & que les intervalles entre les régles sont moins considérables, deviennent aussi plus exposées aux accidens que causent une suppression subite. Elles sont par leur foiblesse susceptibles des plus légères impressions: j'ai vu une de ces femmes obligée de garder le lit à chaque retour du flux menstruel; s'exposoit-elle aux impression de l'atmosphère? la suppression de l'écoulement excitoit un gonflement à la poitrine, une oppression qui ne cédoit qu'aux saignées, & aux remédes employés pour rétablir le cours ordinaire de la Nature.

Il s'offre ici naturellement une question intéressante : savoir, *si, par les loix de la Nature, les hommes sont sujets aux mêmes évacuations périodiques que les femmes?* SANCTORIUS affirme cette évacuation, & d'autres Médecins soutiennent le contraire. Cette question fut proposée à Paris aux Ecoles de Médecine en 1764, par M. DE LA POTERIE, qui conclut affirmativement. Ce Médecin, après avoir défini les évacuations périodiques, & avoir décrit les principaux symptômes qui annoncent cet événement chez une jeune fille, évacuations qu'il convient être beaucoup plus sensibles chez les femmes que chez les hommes ; il prétend que ceux-ci, à cette différence & à la qualité des symptômes près, éprouvent également tous les mois une évacuation critique, dont il cite une infinité d'exemples. Entr'autres il rapporte

ceux d'un Marchand de Leyde, qui, ſelon FREIND, avoit tous les mois une évacuation par les hémorrhoïdes; d'un Irlandois par le bout du petit doigt; de différens ſujets par les pores, ou par le vomiſſement, ou par divers couloirs. BOERHAAVE a obſervé que certains maux de tête périodiques ne reconnoiſſoient pas d'autres cauſes.

SI l'on ſe rappelle que l'écoulement périodique a pour cauſe première la plénitude, on conviendra que chez les hommes pléthoriques & oiſifs, il doit ſe faire une ſecrétion plus ou moins conſidérable de l'humeur ſuperflue; & que ſa ſuppreſſion doit cauſer des accidens, qui pour pluſieurs raiſons, ſeront moins graves que chez les femmes.

ON a vu quelques hommes avoir le flux menſtuel d'une manière bien marquée. *Zacutus* LUSITANUS nous en a

laiſſé une obſervation très - ſingulière. C'eſt celle d'un homme privé de barbe, & qui tous les mois, éprouvoit durant quatre ou cinq jours une hémorragie aſſez conſidérable, par une partie point du tout faite pour donner paſſage au ſang; & s'il arrivoit que cet écoulement ſe fît avec quelque difficulté, des reſſentimens de collique, un mal de reins, une peſanteur extraordinaire, l'avertiſſoient de recourir à une ſaignée du pied, qui rappellant ce cours étrange, diſſipoit tous les accidens. (*a*) Un Berger étoit poſitivement dans le même cas, à cela près, qu'il approchoit davantage de la Nature du ſexe, par un ſein auſſi beau, auſſi bien formé que celui d'une fille de vingt ans. Il n'étoit pas le ſeul de ſa famille qui offrît un écoulement auſſi ſingulier; ſon père & quinze

[*a*] *Anecdotes de Médecine.* tom. II. Anecdote CXXXIII.

frères participoient tous à ce merveilleux phénomène. (*a*) Il doit être très-rare, parce que chez les hommes le ſang circule plus librement que chez les femmes; ayant le baſſin plus étroit, & par conſéquent peu de vaiſſeaux artériels qui s'y diſtribuent, la plénitude dans cette cavité n'eſt pas ordinairement conſidérable. S'il y a néanmoins trop de ſang, il gonfle, diſtend la veine *hémorrhoïdale* interne & forme cette tumeur, connue ſous le nom d'*hémorrhoïdes*, par laquelle des hommes perdent chaque mois un ſang épais & ſurabondant.

Cette eſpèce d'hémorrhoïdes tient lieu du flux menſtruel aux hommes qui ont les vaiſſeaux mous & foibles, le ſang épais, le tempérament lâche, ſpongieux & gras; qui font bonne chère, &

(*a*) *Journal de Médecine*, tom. V. pag. 280.

mènent une vie trop ſédentaire. Ils doivent ſe garder de mettre aucun obſtacle à cet écoulement par lequel la Nature ſe débarraſſe d'un ſang inutile, qui pourroit cauſer de grands ravages. Les anciens ont appellé cette évacuation le *flux d'or*, & ce n'eſt pas ſans raiſon, pour les avantages qu'il procure, lorſqu'il n'eſt pas la ſuite de quelqu'obſtruction du foie, de la rate, &c.

On trouve dans les *Tranſactions Philoſophiques*, une obſervation qui ſuffira pour démontrer le danger auquel on s'expoſe en voulant s'oppoſer à un écoulement quelconque, par lequel la ſanté eſt raffermie. Une jeune homme de vingt-quatre ans, avoit depuis ſon enfance une hemorragie au pouce de la main gauche, d'où le ſang ſortoit réguliérement tous les mois, juſqu'à la quantité de quatre onces. A ſeize ans

il en perdoit jusqu'à une demi-livre; & malgré cette perte, il se portoit bien, & ne se sentoit nullement affoibli. Enfin, à l'âge de vingt-quatre ans, il s'avisa d'appliquer un fer chaud sur son pouce, & par ce moyen arrêta le cours du sang; mais il lui en coûta cher. Depuis ce temps-là il ne s'est jamais bien porté, & il est au contraire devenu sujet à des crachemens de sang qui ont épuisé ses forces, à de violentes colique, à de grandes foiblesses & à plusieurs autres maladies. (*a*)

FAUT-IL conclure d'après ces faits, que les hommes sont sujets à une évacuation périodique comme les femmes? Je n'ose l'assurer, mais je crois que, vu notre manière de vivre actuelle, chaque individu a besoin, sur-tout celui qui n'exerce poit assez ses facultés cor-

(*a*) *Transactions philosophiques*, année 1701, *Voyez* aussi le même Recueil, année 1685.

porelles, de ſe procurer de temps en temps une évacuation qui remette dans l'économie animale, l'équilibre néceſſaire pour y maintenir le bon ordre. L'homme des champs eſt celui de tous les hommes dans lequel cette évacuation doit être moins ſenſible. Parmi les artiſans ſédentaires elle eſt d'une néceſſité abſolue, & ils languiſſent ſi elle n'a pas lieu. Les hommes de lettres, les gens du monde, les Religieux, enfin tous les états dans leſquels les hommes ſont preſqu'inactifs, ſe trouvent dans le même cas que les artiſans ſédentaires. Si chaque individu s'attachoit à étudier ce qui ſe paſſe phyſiquement en lui, (& cette étude conſiſte dans une obſervation facile à faire) il découvriroit dans ſa conſtitution les moyens de ſe fortifier le tempérament. Tel homme, s'il y prend garde, s'appercevra que les douleurs vagues dont

il ſe reſſent certains jours du mois ; annoncent une évacuation quelconque qu'il faut favoriſer. Il en eſt de même des aſſoupiſſemens, des migraines, des laſſitudes, des éblouiſſemens, auxquels d'autres perſonnes ſont ſujettes de temps en temps. Si, au lieu de ſe mettre au lit, de faire appeller le Médecin pour ces légères indiſpoſitions, on conſultoit la Nature, tout n'en iroit que mieux ; car le lit ſurtout, eſt mortel aux hommes de nos jours. . . . . . Nous ſommes heureux, qu'à proportion que nous nous éloignons de la Nature, les véritables Médecins en rapprochent les principes de leur ſcience.

En m'étendant un peu ſur l'objet dont il eſt queſtion, je ne crains pas que l'on me reproche de m'être écarté du plan que je me ſuis tracé. J'ai cru devoir parler des indiſpoſitions qui affectent les hommes, dès-qu'elles ſont

relatives aux évacuations périodiques des femmes. Bien loin d'avoir approfondi cet objet, je ne l'ai qu'effleuré ; mais ce que j'en ai exposé donnera peut-être envie à quelques-uns de mes lecteurs d'en savoir davantage. Ils n'auront pas besoin de livres pour cela ; ils trouveront dans l'étude de leur tempérament tout ce qu'ils peuvent desirer, & la cause de leurs indispositions une fois connue, il sera facile d'y remédier.

Les femelles des brutes ne sont point sujettes à un écoulement périodique ainsi que les femmes : (a) il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi on observe cette différence. Les animaux ont les vaisseaux de la matrice plus durs, par conséquent point assez dilatables pour admettre plus de fluide qu'ils n'en

(a) Il faut en excepter les femmes de quelques espèces de singes.

doivent recevoir. D'ailleurs, les animaux ſont preſque toujours dans une ſituation horizontale qui doit occaſionner une circulation plus égale que dans les femmes, dont la ſituation perpendiculaire détermine une plus grande quantité de ſang vers les parties naturelles & en rend le retour moins facile. Quoique les animaux en général prennent beaucoup de nourriture; l'exercice qu'ils font empêche qu'ils n'aient une trop grande quantité de ſang; & rien ne prouve mieux ce que j'ai dit plus haut, en parlant des femmes dont les régles ſont trop abondantes, que ce qu'on obſerve dans les femelles des brutes. Il eſt très-rare qu'elles avortent, parce que les vaiſſeaux de la matrice n'ont pas à réſiſter aſſez fréquemment à l'impulſion du ſang ſuperflu qui force & diſtend les vaiſſeaux qui le contiennent.

Je terminerai ce Chapitre par une réflexion que m'a fait naître l'état malheureux dans lequel j'ai vu de jeunes filles lors de la première apparition des régles. On devroit, ce me semble, prendre quelques précautions, pour que ce premier écoulement du flux menstruel, n'effrayât point celle en qui il se fait. J'ai vu une jeune personne aux portes de la mort, faute d'avoir été prévenue sur ce qui devoit lui arriver. Les Religieuses qui l'environnoient m'avouèrent que des femmes imprudentes s'étoient amusées de son étonnement, de sa frayeur!..... L'infortunée vécut encore quatre ans, jouissant d'une santé chancelante, & mourut des suites cruelles d'une nouvelle suppression causée par la peur. Il n'est pas de Médecin qui ne puisse donner plusieurs observations semblables, & ces catastrophes affligeantes ne doivent

elles pas dicter à une mère ce qu'il faut faire pour les prévenir ? On dit tant de choſes inutiles aux enfans ! que ne leur apprend-on ce qui doit ſe paſſer en eux aux approches de la puberté ! que ne les prévient-on par des éclairciſſemens ménagés par la prudence, conte la ſurpriſe, la triſteſſe, la frayeur, auxquelles ſont expoſées les filles délicates & ſenſibles, dans des momens critiques, qui peuvent influer ſur le bonheur de leurs jours.

CHAPITRE VIII.

De la Génération.

ON ne préſumera pas que j'ai prétendu découvrir le myſtère de la génération : il eſt encore voilé aux yeux des plus grands Phyſiciens (*a*).

(*a*) M. BONNET. Préface des *Conſidérations ſur les corps organiſés.*

La fonction par laquelle un être produit son semblable, est ce qu'on appelle *Génération*; & cette fonction, pour être accomplie, demande absolument, dans presque tous les animaux, l'union du mâle avec la femelle. Je dis dans presque tous les animaux, parce qu'il en est quelques-uns qui se reproduisent sans que cette union soit nécessaire : la plupart des poissons, (quoique les deux sexes concourent à cette reproduction,) les pucerons, les polypes, (les dernies se multiplient même de bouture) prouvent qu'il peut y avoir quelques espèces d'animaux, où l'union des sexes n'est pas nécessaire à la reproduction. Il n'en est pas de même de celle de toutes les autres espèces; l'accouplement est absolument nécessaire pour que la génération ait lieu. Celui de l'homme & de la femme produit un individu qui sera l'un ou l'autre; mais,

qu'eſt-ce qui le produit particuliérement cet individu ? Etoit-il dans la liqueur que le mâle a dardée pendant la copulation ? Cette liqueur a-t-elle trouvé dans la matrice un œuf prêt à être fécondé ? La femme, en partageant les tranſports de l'homme, a-t-elle mêlé à l'humeur ſéminale de celui-ci un fluide capable de produire un être organiſé comme elle ?

Ces queſtions doivent reſter inſolubles tant que les plus grands Phyſiciens ne s'accorderont pas ſur l'eſſence abſolue de la liqueur ſéminale ; & ce que j'ai expoſé ailleurs, démontre combien les ſentimens ſont partagés à ce ſujet. C'eſt néanmoins de cet accord unanime que dépend la connoiſſance préciſe de notre origine. Si l'homme eſt contenu dans un œuf dépoſé dans les ovaires, le ſyſtême des molécules organiques s'écroule ; mais auſſi que l'on démontre

que la femelle ne contient pas d'œufs, il faut alors abandonner les ovaires, reconnoître en leur place des testicules qui, comme dans le mâle, filtrent & préparent une véritable semence. Il faut ensuite supposer dans ces semences, ou l'homme tout entier, ou seulement des parties, qui, en s'unissant les unes aux autres, concourent à former un animal semblable à celui à qui appartient la liqueur. L'homme nâge-t-il dans cette liqueur tout formé ? Dans ce cas, d'où vient-il ? Où étoit-il lorsque les particules du fluide séminal étoient encore dans le germe des alimens que la terre renfermoit dans son sein ? Ce fluide est-il composé d'une infinité de molécules vivantes, qui, par une force que nous ne connoissons pas, s'assimilent entr'elles, & parviennent à former un tout organisé ? .... J'aimerois encore mieux que l'homme sortît entiérement formé

des mains du Créateur, que d'avoir à expliquer d'une manière convaincante l'arrangement de toutes ces parties. Je pourrois éblouir les hommes qui, dans l'animal, ne voient que l'extérieur ou à peu près; mais je n'oserois dire à l'Anatomiste, cet étonnant appareil de fibres, de membranes, de vaisseaux; de ligamens, de tendons, de muscles, de veines, d'artères, &c. qui entrent dans la composition du corps d'un animal; la structure, les rapports, & le jeu de toutes ces parties; ce tout, aussi composé, aussi lié, aussi harmonique; tout cela est formé par le simple concours des molécules mues ou dirigées suivant certaines loix à nous inconnues.

Ce qui se passe durant l'union des sexes, ne nous met guères plus à portée de découvrir le mystère de la génération que les systêmes, parce que ce n'est

pas dans l'extaſe du plaiſir que l'homme obſerve; & quand même il le pourroit faire, il n'en ſeroit pas plus avancé, à cauſe des bornes qui arrêteroient néceſſairement ſes opérations. Je crois néanmoins, qu'il eſt des découvertes à faire ſur cet objet, comme de celles qui ſe font ſur l'agriculture. Un Philoſophe bâtit une hypothèſe dans le fond d'un cabinet, tandis que c'eſt *ſur le fait* qu'il faut tâcher de prendre la Nature. L'homme qui obſerve ira plus loin que celui qui s'attache à donner un ſyſtême. (*a*) Il y a plus, un ſeul homme n'eſt pas en état de faire des obſervations, ſur leſquelles on peut rai-

---

[*a*] » Il y a deux claſſes de ſavans; il y en a qui » obſervent ſouvent ſans écrire; il y en a auſſi qui » écrivent ſans obſerver. On ne ſauroit trop augmenter la première de ces claſſes, ni peut-être » trop diminuer la ſeconde. Une troiſième claſſe eſt » plus mauvaiſe encore, c'eſt celle qui obſerve mal. » *Lettre de* M. DE HALLER à M. BONNET. »

ſonnablement compter. Je voudrois, ſi la manière dont ſe fait la génération importe à ſavoir pour le bonheur des hommes, & l'on peut en douter; je voudrois, dis-je, que tous fuſſent admis à donner les découvertes qu'ils auroient pu faire. On m'objectera, qu'il eſt peu d'hommes en état de s'attacher à ces objets...... Il en eſt aſſez pour renverſer toutes les hypothèſes des Philoſophes, ſi on pouvoit interroger les hommes ſur les remarques qu'ils ont pu faire, ou qu'ils feroient dans la ſuite ſur les *données* qui leur ſeroient communiquées.

On ſauroit bientôt par ce moyen, ſi la liqueur que répandent les femmes eſt eſſentielle à la génération, & tel Phyſicien ſeroit obligé de bâtir un autre ſyſtême, s'il s'appercevoit que la plupart des femmes qui ſacrifient à l'Amour par obéiſſance, ſans partager

en aucune façon la volupté, sont celles à qui l'état a le plus d'obligation. On sauroit aussi alors, dans quelle circonstance les époux réussissent le mieux dans ce qu'ils entreprennent. On sauroit, par exemple, en supposant l'émission des deux côtés, s'il est nécessaire qu'elles se fassent en même temps ; & pourquoi certains époux égoïstes dans la jouissance, ne laissent pas de rendre leurs femmes fécondes, quoiqu'ils s'occupent très-peu du plaisir qui n'est pas le leur. On sauroit encore, & il faut avouer que ceci chagrineroit fort les auteurs de certains systêmes ; on sauroit, dis je, qu'il y a des femmes ardentes au plaisir, qui n'ont pu concevoir que dans certains momens où elles ne desiroient rien moins que les caresses d'un époux, auxquelles même ; elles n'ont répondu en aucune manière que ce puisse être.... On sauroit enfin

comme SOCRATE, que l'on ne ſait rien ; il faudroit recommencer des ſyſtêmes nouveaux, ou du moins beaucoup retoucher les anciens pour les accorder avec les obſervations faites par des *hommes de l'art.*

C'EST alors qu'on pourroit appliquer à la génération, ces paroles de Mr. SCHEUCHZER. On s'eſt trop preſſé de bâtir des ſyſtêmes, les expériences ſont les matériaux des ſyſtêmes; il faut en avoir fait une infinité pour en bien fonder un; agir autrement, c'eſt bâtir ſans matériaux.... Multiplions les expériences, on pourra penſer à un ſyſtême de phyſique, quand on aura un hiſtoire naturelle complette. (*a*) Nous ſommes obligés, diſoit il y a long-temps M. de FONTENELLE, à ne regarder préſen-

[*a*] *Voyez* l'ouvrage de M. de SCHEUCHZER ſur les *Plantes avant le déluge*; les *Mémoires de Trévoux*, Janvier 1713.

tement les ſciences que comme étant au berceau, du moins la phyſique..... Il faut que la phyſique *ſyſtématique* attende à élever des édifices, que la phyſique *expérimentale* ſoit en état de lui fournir les matériaux néceſſaires.... Nul ſyſtême général, de peur de tomber dans l'inconvénient des ſyſtêmes précipités, dont l'impatience de l'eſprit humain ne s'accommode que trop bien, & qui étant une fois établis, s'oppoſent aux vérités qui ſurviennent. (*a*)

Que l'on ne m'objecte pas, qu'il y a aſſez long-temps que les hommes s'exercent ſur la génération, pour qu'on puiſſe en expoſer le myſtère avec certitude de l'avoir développé: je répondrai, que nous ſommes très-éloignés d'en ſavoir ſuffiſamment, même pour haſarder des opinions. On ne ſait en-

(*a*) *Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, Voyez la Préface.

core lequel de l'homme ou de la femme contribue immédiatement à la génération! On n'est pas seulement d'accord sur cette question ; *la femme a-t elle une semence particulière ou non ?*

En jettant un coup d'œil sur quelques-uns des systêmes que la vanité d'expliquer toues les opérations de la Nature a fait imaginer aux hommes, on verra combien les idées se sont changées à la création de chacun de ses systêmes, & si nous sommes beaucoup plus avancés aujourd'hui qu'on l'étoit du temps d'ARISTOTE, relativement à la génération.

Ce Philosophe, (a) avoit adopté le systême qui admet l'homme seul comme le principe de la génération, en y fournissant la liqueur prolifique ; liqueur qui, selon

(a) De gener. Lib. 1.

ſelon lui, ne ſe trouve pas dans la femme, ou du moins n'y ſert à rien pour la formation du fœtus. C'eſt le ſang menſtruel qu'ARISTOTE regarde comme néceſſaire dans la femme pour la génération ; il ſert à la formation, au développement & à la nourriture du fœtus ; mais le principe efficient exiſte ſeulement dans la liqueur du mâle, laquelle n'agit pas comme matière, mais comme cauſe (*a*).

UNE partie des philoſophes qui ont ſuivi le ſentiment d'ARISTOTE, ont cherché, comme AVICENNE, des raiſons pour prouver que les femelles n'avoient point de liqueur prolifique, & ils ont abſolument regardé le ſang menſtruel comme la ſeule liqueur fournie par les femelles pour la génération. La ſemence du mâle n'a été regardée par eux que com-

(*a*) *Hiſtoire Naturelle*, Tom. IV.

me un agent capable de communiquer aux menſtrues un mouvement d'où naiſſoit un individu. Quelques-uns ont avancé, que le ſang menſtruel ſuffiſoit pour la formation de l'animal, & que la ſemence de l'homme lui donnoit la vie ; qu'en un mot, cette liqueur contenoit l'ame, & que c'étoit l'homme qui la tranſmettoit au fœtus.

HIPPOCRATE en rejettant l'opinion de ceux qui l'avoient précédé, opinion dans laquelle l'homme avoit ſeul tout l'avantage, puiſque la femme étoit deſtinée à donner ſeulement le lieu où l'embryon devoit être dépoſé ; HIPPOCRATE, dis-je, a cru que le concours & le mêlange des deux ſemences étoit abſolument néceſſaire à la formation du fœtus. Il fondoit ſon aſſertion ſur les raiſons ſuivantes.

1°. LA femme rend de la ſemence comme l'homme.

2°. ELLE reſſent la même volupté.

3°. LA tendreſſe pour les enfans eſt égale des deux côtés.

4°. LES enfans reſſemblent, non ſeulement au père, mais auſſi à la mère par la figure & le caractère (*a*).

CE ſyſtême, beaucoup plus ſuivi que celui d'ARISTOTE puiſqu'il a paſſé juſqu'à nous, & qu'il trouve encore des ſectateurs, eſt poſé, comme on peut le voir par les aſſertions, ſur des fondemens qui ne ſont point inébranlables puiſque les modernes les ont renverſés pour établir une nouvelle théorie. HIPPOCRATE, croyoit auſſi que les enfans mâles provenoient de la liqueur préparée dans le teſticule droit chez l'homme, & dans les ovaires du même côté dans la femme; & qu'au contraire, les femelles tiroient leurs origines de ces mê-

(*a*) HIPP. Lib. *de genitura.*

mes parties ſituées au côté gauche.

UNE obſervation faite par M. BELHING en 1736, favoriſeroit ſinguliérement le ſyſtême d'HIPPOCRATE, ſi d'autres obſervations ne le rendoient ſans conſéquence. Dans une femme morte en travail d'enfant, après avoir donné neuf garçons ſans jamais avoir eu des filles, on trouva l'ovaire droit en très-bon état ; le gauche au contraire, maigre & flétri, ne paroiſſoit qu'un tiſſu de membranes deſſéchées (*a*). A l'égard des hommes on ſait, & je l'ai dit ailleurs, que celui qui eſt privé d'un teſticule peut engendrer également des mâles & des femelles. CYPRIANUS

(*a*) *Diſſertation Chirurgicale*, *donnée à Altorf le* 20 *Décembre* 1736, par M. BELHING, ſur une matrice qui s'eſt ouverte dans les douleurs de l'accouchement. *Voyez la collection des théſes Medico-Chirurgicales*, &c. recueillies & publiées par M. le Baron de HALLER, & redigées en François par M. MACQUART, tom. II.

parle d'un fœtus animal qu'on fut obligé de retirer de la trompe droite de la mère qui ſurvécut à cette opération, & qui l'année ſuivante eut deux gémeaux, un mâle & une femelle; cependant, il y a tout lieu de préſumer que l'opération avoit détruit l'ouverture de la trompe droite. Ainſi le ſyſtême d'HIPPOCRATE qui aſſigne un côté propre à chaque individu de ſexe différent, ne peut trouver aucun appui dans l'obſervation précédente.

HARVEY, prétend, d'après ſes obſervations, que l'homme & tous les animaux viennent d'un œuf: la ſeule différence qui ſoit entr'eux, eſt que les uns ſortent de la mère encore contenus dans leur coquille, & que les autres prennent leur origine, acquièrent leur accroiſſement & arrivent à leur développement entier avant de ſortir

de la matrice. Tout les animaux femelles ont des œufs dans lesquels est une liqueur crystalline où se commence la formation de l'animal. On verra plus bas, que plusieurs physiciens croient que le fœtus est contenu tout formé dans l'œuf, & que la génération n'est qu'un développement successif des parties de l'animal, occasioné par l'action du fluide séminal. Mais HARVEY n'est pas de ce sentiment. La génération, selon cet Anatomiste, est l'ouvrage de la matrice ; jamais il n'y entre de semence du mâle ; la matrice conçoit le fœtus, par une espèce de contagion que la liqueur du mâle lui communique ; la femelle est rendue féconde par le mâle, comme le fer, après qu'il a été touché par l'aimant, acquiert la vertu magnétique ; enfin, HARVEY, désespérant de donner une explication claire & distincte de la génération,

compare la matrice fécondée au cerveau. *L'une conçoit*, dit-il, *le fœtus, comme l'autre les idées qui s'y forment* : explication étrange, s'écrie M. de MAUPERTUIS, & qui doit bien humilier ceux qui veulent pénétrer les ſecrets de la Nature (*a*) !

La découverte des œufs excita une vive fermentation parmi les Naturaliſtes. STENON, prétendit en avoir vu le premier ; GRAAF & SWAMMERDAM lui diſputèrent cette gloire. M. DE BUFFON dit que la plupart des Anatomiſtes donnèrent aux teſticules de la femme le nom d'*ovaires*, & aux véſicules qu'ils contiennent le nom d'*œufs*. Nous avons déja vu que les œufs n'entrent pour rien dans le ſyſtême de ce Naturaliſte célèbre. Quoi qu'il en ſoit,

(*a*) *Vénus phyſique*. Chap. VIII.

ces Anatomiſtes virent les œufs comme la cauſe première de la génération. Dans le même ovaire ces œufs ſont de différentes groſſeurs ; les plus gros dans les ovaires des femmes ne ſont pas de la groſſeur d'un petit pois ; ils ſont très-petits dans les jeunes perſonnes de quatorze ou quinze ans, mais l'âge & l'uſage des hommes les fait groſſir ; on en peut compter plus de vingt dans chaque ovaire ; ces œufs y ſont fécondés par la partie ſpiritueuſe de la liqueur que répand l'homme durant la copulation ; enſuite ils ſe détachent & tombent dans la matrice par les trompes de *Fallope* : ainſi le fœtus eſt formé de la ſubſtance intérieure de l'œuf, & le *placenta*, de la matière extérieure.

Vallisnieri a eſſayé de renverſer le ſyſtême des œufs, tel qu'il eſt ici préſenté, en ſoutenant que les véſicu-

les qu'on trouve dans les testicules de toutes les femelles ne sont pas des œufs, qu'elles ne sont autre chose que les réservoirs d'une lymphe ou d'une liqueur qui doit contribuer, dit-il, à la génération & à la fécondation d'un autre œuf ou de quelque chose de semblable à un œuf, qui contient le fœtus tout formé. MALPIGHI, s'est trouvé d'accord avec VALLISNIERI sur les testicules des femmes. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'après beaucoup d'observations, VALLISNIERI conclut que l'ouvrage de la génération se fait dans les testicules de la femelle, qu'il regarde toujours comme des ovaires, dit M. DE BUFFON, quoiqu'il n'y ait jamais trouvé d'œufs, & qu'il ait démontré au contraire que les vésicules ne sont pas des œufs (*a*). Ces contra-

(*a*) *Hist. Nat.* tom. III. chap. V.

riétés n'empêchent pas VALLISNIERI de croire à la préexistence des germes dont j'ai déjà parlé, & d'avancer avec beaucoup d'autres physiciens, que dans l'ovaire de la première femme étoient contenus les œufs de toute la race humaine, jusqu'à l'extinction de l'espèce.

On a opposé au système des œufs, celui des animalcules, que tant d'observateurs assurent avoir découverts dans la liqueur séminale des deux sexes. Je ne répéterai point ici ce que j'ai exposé au sujet des animalcules, ou animaux spermatiques, au chapitre où j'ai parlé *de la Liqueur Séminale* (*a*). Je vais seulement exposer, en peu de mots, comment un célèbre Médecin (*b*) expliquoit l'hypothèse de la génération, par *les vers spermatiques*.

(*a*) Voyez le chapitre VII. de ce Volume.

(*b*) Feu M. ASTRUC Professeur au Collège Royal.

Il faut admettre dans la ſemence du mâle ces petits animaux contre l'exiſtence deſquels on peut former les objections les plus fortes. Il faut encore admettre dans la femelle, des œufs pour y recevoir le ver contenu dans la ſemence du mâle, & alors tout paroîtra favorable à l'hypothèſe dont il eſt queſtion.

L'œuf, ou la véſicule fournie par la femme, comprend tout l'*arrière-faix*, c'eſt-à-dire, le *placenta*, & les enveloppes du fœtus. Le ver fourni par l'homme, fait proprement le fœtus, & la femme fournit le nid. Dès-que l'accouplement a été fait, que la ſemence a été reçue, la matrice ſe reſſerre. La ſemence qui s'y trouve contenue, n'y reſte pas long-tems, elle eſt abſorbée par les pores, ou plutôt par les vaiſſeaux lymphatiques en grand nombre, qui ſont deſtinés à pomper les liqueurs; elle

pénètre dans le ſang, & il n'en reſte aucune parcelle dans la matrice. Comment peut donc ſe faire la génération ? Le voici ; la ſemence diſparoît, elle eſt abſorbée, mais les vers ſpermatiques ne le ſont pas ; ils reſtent dans la matrice, & s'y conſervent, parce que la ſubſtance de ce viſcère & ſa température ſont à peu près analogues à celles des teſticules. Il ne faut pas croire que la ſemence de l'homme devienne inutile après avoir tranſmis dans la matrice les vers ſpermatiques ; cette liqueur après avoir pénétré les voies de la circulation, & avoir parcouru toutes les parties du corps, doit néceſſairement être portée dans les ovaires, pour féconder les œufs & les faire croître. Dès que ceux-ci ſont pénétrés, il s'y fait un mouvement d'oſcillation ou de fermentation, qui occaſionant un gonflement de l'ovaire, la crevera

vers la partie la plus mince, ou plutôt l'ouvrira du côté qui eſt tourné vers l'entonnoir des trompes. On conçoit aiſément, qu'alors quelques-unes des véſicules doivent ſe détacher de l'ovaire & tomber dans la trompe. Si une ſeule ſe détache, il n'y aura qu'un fœtus, il y en aura deux dans certaines circonſtances, & ainſi du reſte. Cette véſicule étant arrivée à la matrice, nagera dans la ſéroſité lymphatique qui s'y eſt arrêtée depuis que l'orifice eſt fermé, & elle y nagera de façon que la partie qui eſt la plus peſante ſera en bas, & la plus legère en haut; & il eſt vraiſemblable que cette partie ſera deſtinée à former le *placenta*. La véſicule nageant dans la matrice, ſe trouvera bientôt entourée par un grand nombre de petits vers qui tendront à s'y introduire, & il n'y en aura qu'un ſeul qui s'y introduira. Mais

il ne faut pas croire qu'il s'y introduiſe à l'aveugle, ni au hazard ; cette introduction ſera facile à concevoir, ſi l'on veut ſuppoſer dans la véſicule une cavité proportionnée au corps du petit animalcule ; par exemple un petit trou à *ſoupape* ; dès-que le ver ſera entré dans la cellule, la ſoupape ſuppoſée ſe fermera, & les autres vermiſſeaux en ſeront exclus, ils ne pourront pas même y tenir. Voilà le petit ver dans l'enveloppe, & la fécondation achevée. L'enveloppe augmente inſenſiblement par la nourriture qu'elle reçoit, & en continuant de s'accroître elle remplit la cavité de la matrice où le *placenta* s'attache.

CETTE hypothèſe ingénieuſe a dû coûter beaucoup à ſon inventeur, mais auſſi il a eu l'avantage de pouvoir s'appuyer ſur des obſervations, qui en quelque manière étoient des preuves,

en ſuppoſant que ces obſervations fuſſent généralement reçues comme incontestables. HARVEY, dit avoir ouvert des biches une heure après l'accouplement, & n'avoir point trouvé de ſemence dans la matrice ; cependant les biches ne manquent jamais de concevoir. La ſemence ne reſte donc pas dans la matrice après l'accouplement. Pourquoi les vers y reſtent-ils ? Il eſt croyable ſelon le Docteur CRARDEN, que les pores qui peuvent admettre la ſemence, ne peuvent laiſſer paſſer les vers. La preuve que la ſemence entre dans le ſang eſt ſenſible, par le changement qui arrive dans la chair & au lait des femelles qui ont conçu. La chair de chévre, par exemple, ſent le bouc, elle prend donc un mauvais goût du mêlange des parties de la ſemence, qui ayant été reçue dans le ſang, circule avec lui dans tout ſon cours.

En adoptant cette hypothèse, il faut s'attendre à l'objection dont j'ai déjà parlé: pourquoi tant d'animaux inutiles? Quelle dépense superflue! On répond à cette difficulté, en disant: est-ce à l'homme de vouloir mesurer les desseins de DIEU dans ses ouvrages? Cette réponse est pieuse; mais elle n'est pas satisfaisante dans une hypothèse où l'on doit tout expliquer, ou abandonner le systême. J'ai connu un Religieux de l'Ordre de *Saint-François* qui, essayant de faire un nouveau systême sur le *monde* planétaire, lorsqu'il se trouvoit forcé dans ses retranchemens par des objections trop fortes, admettoit à chaque planette un Ange, auquel DIEU avoit donné des ordres dès-le commencement du monde, & tracé le chemin qu'il devoit tenir tout le temps que l'univers existeroit.

Dans le ſyſtême mixte des vers & des œufs, on objecte encore contre la reſſemblance des enfans, tantôt au père, tantôt à la mère. Il ſemble que l'enfant devroit toujours reſſembler au père, ſi l'on n'admet que les vers pour la génération; ou bien à la mère, ſi l'on n'admet que les véſicules. A l'égard de la première reſſemblance, on ſuppoſe que tous les vers ont la même conformation, le même moule, la même marque que l'homme dont ils proviennent : voilà la reſſemblance du père. De l'autre côté on ſuppoſe que la cellule de l'œuf repréſente en petit la conformation du viſage de la mère; & il eſt aiſé, à l'aide de ces deux ſuppoſitions gratuites, d'expliquer le méchaniſme de la reſſemblance; en admettant néanmoins encore une autre ſuppoſition : ſavoir, que preſque tous les garçons reſſemblent à la mère &

les filles au père. Les vers mâles font plus gros que les vers femelles ; ainsi celui qui s'est glissé dans l'œuf, doit naturellement y conserver sa forme primitive, & tenir de l'animal d'où il vient. Qu'on s'imagine une figure toute faite, & qui est mise dans un moule. Si le vers remplit exactement sa cellule, il perdra beaucoup de son empreinte primitive ; & adoptant sa surface avec l'empreinte de la mère imprimée dans l'œuf, l'enfant ressemblera à la mère.

Mais aussi, comme le prétend M. de Buffon, si en général les garçons ressemblent plus au père, & les filles à la mère, l'explication des ressemblances, par le systême des vers, porte à faux, & le systême aura beaucoup de difficultés à se soutenir.

M. le Camus a présenté aussi un

fyftême fur la génération, (*a*) & fuivant ce Médecin, la formation des animaux étant la même que celle des végétaux, ils fe reproduifent de graine les uns comme les autres. Le cerveau eft, dans les premiers, la fource de leur fécondité, il n'eft qu'une graine animo-végétale, qui contient le principe générateur de tous les animaux. Il produit des petits êtres animés, comme les graines produifent des petites plantes.

La femence eft, felon M. LE CAMUS, compofée de petits cerveaux émanés du grand cerveau de l'animal. Une goutte de la liqueur prolifique injectée dans la matrice, s'y gonfle & ne préfente d'abord qu'un petit cerveau, ou une tête, d'où doivent fortir les extrê-

(*a*) *Mémoires fur divers fujets de Médecine* 1760. Mémoire premier.

mités comme autant de branches, à peu près comme les lobes d'une féve ſe gonflent d'abord, pour pouſſer enſuite la tige & les racines. Ces petits cerveaux ſe rendent aux teſticules par le moyen des nerfs ; & il ſaut néceſſairement, en ſuivant ce ſyſtême, que le grand cerveau, ainſi que la graine des végétaux, ſoit composé de petits embryons, qui attendent une place convenable pour s'y développer ; car je ne crois pas que l'Auteur du ſyſtême penſe, comme HARVEY, que la génération ſoit l'ouvrage de la matrice. Le public ne recevra jamais une hypothèſe favorablement, lorſque l'Auteur ſera forcé de recourir à la métaphyſique pour expliquer les opérations de la Nature.

Un ſyſtême ſur la génération, qui, à bien des égards eſt très-ingénieux,

eſt celui du célèbre M. DE BUFFON : de ſavans phyſiciens l'ont combattu, parce qu'il ne s'accordoit pas avec leurs ſentimens ; mais il n'en doit pas moins être regardé comme l'ouvrage d'un eſprit ſublime, éclairé, & dont les écarts même annoncent limagination la plus ſéduiſante, & la plus capable d'entraîner le lecteur. On a déja dit que M. DE BUFFON, voit dans la Nature une matière commune aux végétaux & aux animaux, compoſée de *particules organiques* vivantes, primitives, incorruptibles & toujours actives. Le mouvement de ces particules peut être arrêté par les molécules les plus groſſières des *mixtes* ; mais dè-qu'elles parviennent à ſe dégager, elles produiſent par leur réunion, les différentes eſpèces d'êtres organiſés qui figurent dans le monde. Cette matière, répandue par-tout, ſert à la nutrition & au développement

de tout ce qui vit ou végète. Le surplus de ce qui est nécessaire pour produire cet effet, est renvoyé de toutes les parties du corps dans un réservoir commun, où il se forme en liqueur. Les organes de la génération sont ce réservoir. La liqueur séminale contient toutes les molécules analogues au corps de l'animal, & déposée dans la matrice, elle produit un petit être entiérement semblable au *moule intérieur* dont les molécules faisoient partie. Il n'y a point, selon le nouveau systême, des germes préexistans. La formation de l'animal est le produit d'une force inconnue, qui, comme celle de la pésanteur, pénètre toute la masse. La loi fondamentale de cette force, est que les molécules organiques qui ont le plus de rapport entr'elles, s'unissent plus étroitement. Dans l'union des deux individus, la liqueur que

fournit le mâle, ſe mêle avec celle que fournit la femelle, & ces deux liqueurs n'en forment plus qu'une ſeule. Les molécules analogues, ou correſpondantes de cette liqueur, tendent à ſe rapprocher, & à s'unir en vertu de leurs rapports. Et comme ces molécules ont été renvoyées des différentes parties de chaque individu où elles ſe ſont pour ainſi dire moulées, elles conſervent dans la liqueur ſéminale une diſpoſition à repréſenter ces mêmes parties De-là réſulte la formation de l'embryon. A l'égard de la différence du ſexe, ſi dans la copulation, les molécules fournies par le mâle ſurpaſſent en nombre & en activité celles que fournit la femelle, l'embryon qui en provient eſt un mâle, & tout le contraire, ſi c'eſt la femelle qui a l'avantage dans l'acte d'où réſulte la génération. De-là, la reſſemblance plus ou moins

marquée des enfans au père ou à la mère (*a*).

Au moyen de ce ſyſtême ; l'Auteur donne des explications des différences qui s'obſervent dans la génération, non ſeulement de l'homme, mais encore dans celle des animaux de toutes les claſſes, &c. &c.

On doit diſtinguer parmi les ſavans qui ont combattu le ſyſtême que je viens d'expoſer, le célèbre M. de Haller & M. Bonnet. L'amour ſeul de la vérité a conduit ces deux hommes eſtimables ; & on s'en apperçoit à la manière avec laquelle ils propoſent leurs objections. Le premier ne convient pas de la réalité des molécules organiques ; il paroît croire que ce ſont de vérita-bles

[*a*] Voyez l'*Hiſtoire Naturelle*, tom. III. chap. II. III. IV. VI. VII. VIII. tom. IV. chap. X. XI. & la ſuite du volume.

bles animaux, mais qui n'ont directement aucune influence, proprement dite, ſur la génération. (*a*) Ne ſeroit-il pas poſſible, dit M. le Baron DE HALLER, que ces animaux ne fuſſent autre choſe que des inſectes qui naiſſent dans tous les ſucs pourris? Et ne les trouve-t-on pas en grande quantité dans la liqueur ſéminale, préciſément parce que les véſicules de la liqueur ſéminale & le voiſinage des gros inteſtins, ſont la ſituation la plus propre à la pourriture? Si ces vers exiſtent, comme en paroît être perſuadé M. DE HALLER, on voit s'évanouir les molécules organiques ſur leſquelles M. DE BUFFON a établi ſon hypo-

(*a*) M. DE HALLER combat l'opinion de M. DE BUFFON dans une Préface qui eſt à la tête du ſecond volume de la traduction Allemande de l'*Hiſtoire Naturelle*. Voyez le *Dictionnaire raiſonné d'Anatomie & de Phyſiologie*, tome premier. Art. *Génération*.

thèse. Le premier fait encore une objection sur la ressemblance des enfans à leurs pères, & cette objection est forte, car M. DE HALLER nie tout court cette ressemblance. Si je prouve ce point, dit-il, les enfans ne seront plus les images de leurs pères, & le reste de l'édifice tombera de lui-même. Omettons que sur les exemples qu'on peut alléguer d'enfans qui ont ressemblé à leurs pères, il y en a toujours un plus grand nombre qui n'en ont eu ni traits, ni ressemblance. Je vais plus loin dans mes idées : il n'y a point d'homme, qui par la structure intérieure de son corps ressemble à un autre, & par conséquent point d'enfant qui ressemble à son père. C'est l'anatomie, continue M. DE HALLER, qui m'a instruit d'une si fâcheuse vérité, qui n'a que trop multiplié mes travaux. Si les hommes se ressembloient, on

n'auroit besoin que d'une seule description, & d'une seule représentation des artères de la main, par exemple : si une fois ces desseins ressembloient à l'original, ce seroit pour toujours. Mais la Nature est bien éloignée d'une uniformité aussi avantageuse ; il n'y a jamais eu deux hommes dont tous les nerfs, toutes les artères, toutes les veines, & même tous les os, n'aient été infiniment différens. Après avoir fait cinquante descriptions des artères du bras, de la tête ou du cœur, je les ai trouvées toutes les cinquante entiérement différentes..... Cette variété règne dans toute la Nature : jamais plante n'a été semblable à celle dont elle a été la graine ; ce qui cependant, selon M. DE BUFFON, devroit parfaitement avoir lieu, puisqu'il n'y a point ici de mêlange des liqueurs séminales du mâle & de la femelle, dont

l'une eût pu troubler l'autre.... L'enfant n'est donc pas l'image de son père : s'il l'étoit, pourroit-il avoir des parties dont son père est privé ? Il est constant chez les Anatomistes que mille & mille millions de vaisseaux se trouvent encore dans le fœtus qui ne sont plus placés dans les personnes adultes & nubiles. Le fœtus a deux artèrs ombilicales, une veine du même nom, un ouraque, un *thymus*, un trou ovale, & quantité d'autres parties dont son père est privé : il a un double rang de dents, pendant que son père n'en a qu'un simple.

MAIS l'Anatomie, dit encore M. DE HALLER, n'est pas une lumière qui brille pour tout le monde : allumons donc le flambeau de la Nature, qui jette des rayons sur les yeux les moins savans ; considérons un Hottentot, qui n'a plus qu'un testicule ; un Suisse, auquel pour les descentes si communes

dans ce Peuple laborieux, l'on a coupé dans la jeunesse l'un des testicules : cela s'est fait long-temps avant le temps que, selon M. DE BUFFON même, les particules abondantes soient renvoyées pour former une liqueur séminale. Mais ce Hottentot, ce Suisse, engendrent des enfans, qui ne sont privés d'aucunes parties, & qui ont les deux testicules. Un homme qui a perdu une main, une jambe, un œil, ne laisse pas d'engendrer das enfans accomplis. Si M. DE BUFFON, étoit tenté d'attribuer à la mère cette main, & cet œil de l'enfant, qui manquent au père ; du moins le testicule seroit hors du pouvoir de la mère, & il ne resteroit plus rien à M. DE BUFFON, que d'avoir recours à un adultère universel chez toutes les Nations : accusation trop dure & trop peu vraisemblable. A ces faits, M. DE HALLER joint ceux qui

démontrent qu'un père boiteux, difforme & défiguré, engendre des enfans sains, dont l'épine du dos n'a pas la moindre ressemblance avec celle du père; qu'une chienne enfermée avec un seul mâle, privés tous deux d'oreilles, font des petits avec des oreilles complettes, &c.

UNE autre objection à faire contre le systême combattu par M. DE HALLER, porte sur l'arrangement des molécules organiques analogues pour se ressembler & concourir à la formation de telle ou telle partie. Quand même nous supposerions pour un moment, dit ce célebre anatomiste, que les images des intestins, des yeux, des oreilles, puissent s'assembler dans la liqueur séminale; quand même nous supposerions qu'ils y conservent la ressemblance du corps, dont ils tirent leur origine: nous verrions cependant ces particules organisées nager sans ordre dans la liqueur

séminale ; & M. DE BUFFON n'a point encore fait connoître la cause qui les met en ordre, qui joint les particules de l'œil du père avec les particules de l'œil de la mère, les droites avec les droites, & celles du côté gauche avec celles du côté gauche ; qui place les particules de l'oreille en leur lieu & dans leur distance convenable ; qui mesure avec exactitude la situation & la proportion de toutes les parties ; qui ajuste mille & mille moitiés séparées d'artéres, pour en faire un canal complet, qui se continue selon la longueur du corps ; en un mot, qui ordonne le corps humain de façon que jamais un œil s'aille attacher au genou, qu'une oreille ne puisse se coller à la main, & qu'un doigt du pied n'aille jamais s'égarer au col, &c. &c.

JE ne saurois imaginer, continue M. DE HALLER, qu'il puisse y avoir entre

les particules organifées de la liqueur féminale, une différence, une forme qui les diftingue les unes des autres, & qui fépare les élémens du pied, des élémens de l'œil; & quand même je fuppoferois que des veines & des nerfs *microfcopiques* nageaffent dans la liqueur féminale, je ne trouverois cependant pas de force dans la Nature qui pût joindre, felon un plan tracé de toute éternité, les parties féparées du corps, ces mille & mille millions de veines, de nerfs, de fibres & d'os. Il me femble que M. DE BUFFON a tout-à-fait paffé pardeffus cette grande difficulté; femblable à TIMANTE, qui au lieu de peindre la douleur d'AGAMEMNON, crut s'excufer en lui couvrant le vifage d'un voile. M. DE BUFFON a befoin ici d'une force, qui ait des yeux, qui faffe un choix, qui fe propofe un but, qui, contre les loix d'une combinaifon aveu-

gle, amène toutes les fois, & immanquablement le même coup. (*a*)

Il me ſemble que l'objection que fait ici M. DE HALLER perd beaucoup de ſa force s'il paſſe à M. DE BUFFON, *les moules intérieurs.* Si l'on convient de la poſſibilité de ces moules, & que la liqueur ſéminale n'eſt compoſée que des particules qui ont paſſés par les moules, M. DE BUFFON a fait le pas le plus difficile, & ſon ſyſtême entraîne néceſſairement le lecteur. M. DE BUFFON a ſenti lui-même, & il eſt facile de s'appercevoir à ſa manière d'inſiſter ſur la poſſibilité du moule intérieur, (*b*) que delà dépend l'expli-

(*a*) La plûpart des animaux conçoivent dans le premier accouplement, & font toujours des animaux réguliers, en comparaiſon deſquels le nombre des monſtres eſt ſi rare, qu'il s'évanouit quand on l'examine ſelon les règles du calcul.

(*b*) *Voyez* tome III. le Chapitre de *la Réproduction en général.*

cation de tous les faits qui accompagnent la réproduction générale. Ce célebre Naturaliste ne s'est pas dissimulé les objections que l'on pourroit faire sur la force inconnue, qui dans la matrice réunit toutes les particules qui doivent former l'œil, le nez, la main, &c. que l'on admette seulement les loix par lesquelles les particules de matières vivantes sont forcées de se mouler sur chaque partie, ne sera-t-on pas forcé d'admettre encore une force inconnue qui conserve aux molécules une tendance à se rapprocher les unes des autres, selon qu'elles se trouvent analogues à la partie qu'ils doivent former? Ne voit-on pas avec quel art on explique la formation du fœtus, en rappellant les principes établis au commencement de l'ouvrage? (*a*)

(*a*) En lisant le Chapitre qui a pour titre, *de la formation du fœtus*, tome IV de l'*Hist. Nat.* on voit que M. DE BUFFON, n'a pas glissé aussi lé-

M. DE HALLER attaque avec plus d'avantage le ſyſtême dont il s'agit, en niant l'exiſtence d'une liqueur ſéminale dans les femelles, car dans ſon hypothèſe, M. DE BUFFON, ne peut abſolument s'en paſſer; la moitié de ſon édifice eſt bâtie ſur ce fondement, puiſque ſans une liqueur ſéminale de la femme, il ne naîtroit, ſelon ſon ſyſtême, que des enfans mâles. Je ne trouve pas, dit M. DE HALLER, la moindre preuve de l'exiſtence de cette liqueur ſéminale; je ne trouve rien qui puiſſe me convaincre que le beau ſexe en jouiſſe; ni qu'il en répande & qu'il la mêle avec celle de l'homme. (*a*) Les teſticules

gérement que M. DE HALLER le ſuppoſe, ſur l'arrangement des molécules organiques; mais alors il n'eſt plus temps de s'arrêter; les loix qui ſont poſées ailleurs applaniſſent les difficultés.

(*a*) M. DE LA METTRIE, a rapproché dans ſon *Art de faire des garçons*, [Chap. II.] pluſieurs des objections que l'on peut faire contre l'exiſtence de la liqueur ſéminale dans les femmes.

du mâle lui ſont propres depuis ſa première jeuneſſe : ils ſont parvenus à leur degré de maturité quand il s'accouple ; & le ſuc prolifique que le mâle répand pour le grand ouvrage de la génération, tire ſon origine des teſticules ; qui, depuis long-temps, ont été préparés pour le fournir. Mais les femelles, & ſur-tout la femme, n'ont point, ſelon M. DE HALLER, ces corps glanduleux que M. DE BUFFON affirme exiſter : toutes les femmes qui ſont mortes ſans concevoir n'en ont jamais eu. Dans le temps qu'une jeune beauté ſaine & nubile a conçu, elle ſe trouve encore entiérement privée de l'inſtrument de la prétendue liqueur ſéminale : où prendra-t-elle donc la liqueur ſéminale elle-même ? Ce ſont les animaux qui engendrent fort vîte, & à de petits intervalles, qui ont fait croire à M. DE BUFFON que toutes les

femelles qui ſont propres à la génération, ont des corps glanduleux, & par conſéquent des liqueurs ſéminales & des particules organiſés : *mais il eſt incontestable*, dit M. DE HALLER, *que ces corps glanduleux ne ſont pas la cauſe de la fécondation, ils en ſont la ſuite :* ils ne naiſſent dans la femme qu'après la conception, ils ne ſe conſervent qu'un certain temps après l'accouchement pour diſparoître peu à peu, & pour ne jamais être réparées par d'autres corps glanduleux ſemblables, à moins que la femme ne conçoive de nouveau. M. DE HALLER oppoſe ſes expériences à celles de M. DE BUFFON. *J'ai ouvert*, dit-il, *ſans préjugé & ſans vue particulière, cent & cent femmes, tant vieilles que jeunes : je ne crois pas avoir trouvé les corps glanduleux au-delà de dix fois, & toujours dans des femmes groſſes ;*

disséquées dans cet état, ou bientôt après l'accouchement.

D'AUTRES circonstances, & particuliérement l'insensibilité de plusieurs femmes & de plusieurs animaux femelles qui conçoivent, s'opposent au sentiment de ceux qui croient que toutes les femmes, mêmes celles qui ne sont pas extraordinairement lascives, répandent un suc prolifique dans l'acte de la génération. Quand elles en répandent, il est sûr qu'il n'entre pas dans la matrice, & par conséquent qu'il ne sert point à la génération. Car d'où viendroit à la matrice cette liqueur séminale? Qui *l'a vue*, demande M. DE HALLER, *& qui a jamais trouvé dans le corps de la femme quelque chose qui ressemble à la matière séminale de l'homme?*

ON voit, par cet exposé, qu'il est impossible de concilier les sentimens

de deux obſervateurs auſſi célèbres que le ſont MM. DE BUFFON & DE HALLER. Combien trouveroit-on encore d'objections contre le ſyſtême du premier, ſi j'expoſois tout ce qu'a élevé M. BONNET pour éclipſer l'explication de la réproduction par les molécules organiques ? (*a*) Il ſuffira de dire que celui-ci, fortement prévenu pour la préexiſtence des germes, & n'admettant en aucune manière la formation ſucceſſive des individus, mais ſeulement un développement continuel des germes répandus dans l'Univers, a de fortes raiſons pour combattre la réunion des parties, d'où doit réſulter un tout organiſé, un animal, une plante. Cette admirable machine, (l'homme) dit M. BONNET, a été d'abord deſ-

(*a*) Voyez *Conſidérations ſur les corps organiſés* &c. tome I. Chap. VII, VIII, IX, & tom. II. chap. IV, &c. &c.

ſinée en petit par la même MAIN qui a tracé le plan de l'univers.... Lorſque j'ai voulu eſſayer, continue-t-il, de former un corps organiſé ſans le ſecours d'un germe primitif, j'ai toujours été ſi mécontent des efforts de mon imagination, que j'ai très-bien compris que l'entrepriſe étoit abſolument au-deſſus de ſa portée.

M. BONNET expoſe les ſyſtêmes les plus accrédités ſur la génération, & accompagne ſes réflexions de faits qui peuvent rendre probable chacun de ces ſyſtêmes. Mais fortement prévenu que les germes préexiſtent à la conception, il n'eſt point étonnant que ſes forces ſe ſoient dirigées avec complaiſance vers ce ſyſtême. M. DE HALLER a vu que le poulet appartenoit à la poule originairement, & qu'il préexiſtoit à la conception. (*a*) Cette découverte an-

[*a*] Voyez les *Mémoires ſur la formation du Poulet*, par M. DE HALLER.

noncée en 1757, redoubla l'activité de M. BONNET, qui continua ses observations si bien présentées dans son ouvrage sur les *corps organisés*. Il résulte des expériences de MM. DE HALLER & BONNET, que tous les êtres sont contenus dans des germes qui se développent, & croissent lorsqu'ils rencontrent des matières convenables; qu'ils ne peuvent néanmoins se développer sans être fécondés; que la matière qui les féconde ajoute à ce développement des modifications qui affectent l'extérieur & l'intérieur de ces germes; qu'enfin, ces modifications ont toujours un rapport plus ou moins marqué avec l'individu qui opère la fécondation.

QUELQUES Physiciens en admettant l'hypothèse de la *dissémination*, hypothèse dans laquelle les germes indestructifs de tout ce qui existe, sont semés

dans les élémens, ont pensé que par le méchanisme de la respiration, la femme avaloit ces germes contenus dans l'air; qu'ils parvenoient jusques dans les ovaires, en suivant ce torrent de la circulation; & que la semence du mâle parvenue jusques-là, y fécondoit ceux des germes qui y étoient disposés. Il semble que pour se venger de la Nature, qui peut-être a voulu cacher aux yeux des hommes le mystère de la génération, ceux ci aient cherché à obscurcir davantage ce mystère par un systême, dont on sent assez le ridicule.

Je ne me suis arrêté à exposer les sentimens de quelques hommes célèbres sur la génération, qu'afin de prouver que rien n'est peut-être dans la Nature moins susceptible d'être dévoilé, que les moyens immédiats qu'elle emploie pour parvenir à son but. Ce dont tous les auteurs sont obligés de convenir

c'eſt que la ſemence de l'homme pour féconder la femme, agit ſur les ovaires de celle-ci, ſoit que ces ovaires contiennent réellement des œufs, ſoit qu'ils renferment une véritable ſemence. De quelque façon que les choſes ſe paſſent, il eſt conſtant que la génération dépend de l'action de la liqueur séminale ſur l'ovaire ; & c'eſt durant la copulation, ou peu de temps après, que s'opère cette action.

Les circonſtances qui accompagnent l'union des ſexes ne peuvent que faire ſoupçonner ce qui ſe paſſe dans les parties internes de la femme qui concourent à la propagation de l'eſpèce.

Dans le moment le plus ſenſible de la copulation, les circonſtances qui l'accompagnent, communiquent aux organes de la femme une impulſion néceſſaire pour la fécondation. La matrice, (Pl. I. fig. 2.) entre dans une

espèce de convulsion qui se communique bientôt aux trompes de Falloppe, (Pl. I. fig. 1. n.° 3.) celles-ci se gonflent & deviennent tendues par l'action des fibres musculeuses qui entrent dans leur composition. La frange de la trompe, (Pl. X. 4.) en s'appliquant à l'ovaire, l'embrasse; & lorsque la semence de l'homme est lancée dans l'*utérus*, la matrice agitée en pousse une partie dans les trompes. Celles-ci, susceptibles de la même agitation, portent à l'ovaire la portion de liqueur prolifique qui est parvenue jusqu'à elles. La matière séminale frappe d'abord l'œuf qu'elle rencontre le premier. Je dis l'*œuf*, parce qu'enfin, il faut autant qu'il est possible, tabler sur quelque chose, pour suivre le développement ou la formation du fœtus. La liqueur séminale parvenue à l'œuf, donne à sa substance glaireuse un mouvement d'ef-

fervessence, une espèce d'inflammation qui le fait gonfler. Celui-ci ainsi fécondé, quitte l'avaire, en rompant peu à peu, par son gonflement, les légers filets qui l'y attachoient. Il est aussi-tôt reçu par la trompe, dont le morceau frangé, (4, Pl. X.) a resté appliqué à l'ovaire; & comme cette trompe conserve, par la présence de l'œuf, ses mouvemens de contraction, elle pousse peu à peu l'œuf dans la matrice. (4, 3, 2, 1, Pl. X.) Des observations prouvent évidemment que l'œuf peut être fécondé dans l'ovaire & même y prendre son accroissement. (*a*) On a vu des œufs fécondés, s'échapper de l'ovaire & tomber dans le bas ventre; (*b*)

(*a*) *Voyez* la fameuse observation communiquée à l'Académie des Sciences, en 1701, par M. LITTRE. Elle a pour objet un embryon fécondé & développé dans l'ovaire.

(*b*) Voyez l'*Anatomie* de M. VERDIER, tom. II, chap. XI. art. 2.

d'autres enfin, qui ayant pris la route de la trompe, y sont restés. (*a*)

LA matrice est donc le lieu dans lequel le fœtus se trouve ordinairement renfermé. C'est-là que l'œuf, après être sorti de la trompe, continue à se gonfler. Lorsqu'il est devenu assez gros pour en atteindre les parois, il s'y attache par de petits filets, qui en augmentant insensiblement, forment le *placenta.* (3, fig. 1 & 4; fig. 2, Pl. IX & 1, Pl. XI.) Mais avant ce développement, on découvre une veine & deux artères qui commencent à former un petit cordon ombilical. Il aboutit d'un côté à l'ombilic; & s'étendant peu-à-peu, il joint les vaisseaux de la matrice, pour établir une circulation entre la mère & l'en-

---

[a] Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* Année 1702 & 1715. *L'Anatomie* de DIONIS, BARTHOLIN, RIOLAN, &c. &c.

fant au moyen des vaiſſeaux qui forment ce cordon ombilical, (6, 6, Pl. XI. 8, 8, 8, idem. Voyez auſſi, les fig. 1, 2, Pl. IX.) & qui s'épanouiſſent dans le *placenta.* (2, 2, 2, 2, Pl. XI.)

Le fœtus paſſe lentement par pluſieurs gradations. Trois ou quatres jours après que l'œuf eſt fécondé, on n'obſerve dans la matrice qu'une bulle ovale, tranſparente, remplie d'une humeur lymphatique, ſemblable à la glaire d'œufs; dans ſon milieu eſt un nuage plus opaque qui doit former l'embryon. Sept jours après la conception, on diſtingue à l'œil ſimple les premiers linéamens du fœtus, dans lequel on reconnoît foiblement la tête & le tronc, déſignés par deux véſicules: on ne voit point encore les extrêmités. A quinze jours on diſtingue la tête & les traits les plus apparens du viſage; le

nez paroît ſous la forme d'un petit filet éminent, & perpendiculaire à une ligne qui fait connoître la ſéparation des lèvres; on découvre deux points noirs à la place des yeux; deux petits trous à celles des oreilles; ont voit aux deux côtés de la partie ſupérieure du tronc de petites protubérances qui ſont les prémices des bras & des jambes. Ces premières ébauches des extrêmités reſtent quelquefois en arrière, & la nature s'arrête dans ſon travail : alors c'eſt un enfant ſans bras & ſans jambes. Après trois ſemaines le corps du fœtus s'eſt un peu augmenté; les bras & les mains, & les jambes & les pieds ſe diſtinguent. Vers la fin du premier mois de groſſeſſe, le fœtus a un pouce de longueur; il a la figure humaine bien décidée, toutes les parties de la face ſont reconnoiſſables, le corps eſt deſſiné, les hanches & l'*abdomen*, ſont

élevés,

élevés, les membres sont formés, les doigts des pieds & des mains sont séparés les uns des autres ; des fibres pelotonées désignent les viscères. A six semaines, le fœtus est plus long ; la figure humaine commence a se perfectionner ; la tête, à proportion, est plus grosse que les autres parties du corps.

DEUX mois après la conception, le fœtus a deux pouces & un quart ; il a, à trois mois, trois pouces & demi ; à quatre mois & demi, il a cinq pouces de longueur. (8, Pl. X.) Alors tout le corps du fœtus est si fort augmenté, qu'on en peut bien aisément distinguer toutes les parties ; on peut même voir les ongles des doigts & des orteils. Il augmente toujours de plus en plus jusqu'à neuf mois, où il a environ un pied & deux pouces. (fig. 1 & 2, Pl. IX.) Il faut cependant avouer qu'il est difficile de fixer les dimensions de ces par-

ties, parce qu'il ſe trouve dans ces meſures, une variation conſidérable par rapport à la diverſité des ſujets. Il naît des enfans depuis douze juſqu'à dix-huit pouces; & on en a vu un, qui, au ſortir du ſein de la mère, peſoit quarante livres (*a*).

Le fœtus, tout le temps qu'il reſte dans la matrice, eſt environné de deux membranes, nommées, le *chorion* & l'*amnios*; la dernière contient les eaux dans leſquelles nage l'enfant, & ces enveloppes le garantiſſent des injures extérieures, rendues encore moins ſenſibles par l'eau qui l'environne.

Les poumons ne ſont d'aucun uſage au fœtus, du moins ne reſpirant pas, on doit le préſumer ainſi. A l'égard de la nourriture, il la reçoit de la mère, par une circulation établie entre les

(*a*) *Dictionnaire raiſonné d'Anatomie*, art. *Génération.*

vaisseaux de la matrice & ceux qui répondent au cordon ombilical, par le moyen du *placenta.* On a vu, il est vrai, des enfans privés de ce cordon; alors il faut convenir que le fœtus a pu s'accroître & se nourrir par une espèce d'imbibition, une absorption d'humeurs, au moyen des pores multipliés de la peau.

C'EST ainsi que le CRÉATEUR de toutes choses a établi des Loix pour la conservation des animaux qui habitent notre globe. Nous avons vu l'homme passer de l'enfance à la puberté, & nous avons remarqué que dès-lors, la Nature préparoit, dans chaque individu, les germes féconds qui doivent entretenir la propagation de l'espèce. En suivant l'individu dans les différens âges, nous avons toujours pu voir ce que la Nature fait pour le rendre heureux,

s'il ne s'écarte pas des loix ſimples qu'elle lui preſcrit. Mais nous avons pu remarquer, combien ceux qui s'écartent de ces loix ſacrées, en croyant multiplier leur bonheur, deviennent la proie des infirmités, ſuite ordinaire de l'abus des plaiſirs. Cette prodigalité des forces de l'homme nous a affligés en mettant ſous nos yeux de triſtes individus qui, au printemps de leurs jours, préſentent à la mort un front empreint de caractères d'une débauche impuiſſante. A ces fantômes effrayans, nous avons fait ſuccéder des vieillards vigoureux, qui, pour avoir ménagé leurs forces dans l'âge où elles ſemblent dicter les paſſions, marchent lentement vers leur tombe, le viſage ſerein, conduits par la Nature, & ſouriant encore à l'Amour. Nous avons jetté de temps en temps un coup d'œil ſur le bonheur qui réſulte de l'union des ſexes, lorſqu'elle eſt

cimentée par la religion & les loix : nous avons vu quelle influence avoit cette union ſacrée ſur les mœurs des citoyens, & ſur la puiſſance des Etats ; combien elle eſt agréable à la Nature, dont les ouvrages annoncent par-tout la ſublimité du devoir qu'elle impoſe à chaque individu de perpétuer ſon exiſtence.... Enfin, nous avons expoſé dans cet Ouvrage, la morale de la Nature unie à la religion, relativement à la propagation de l'eſpèce ; nous ſerons aſſez récompenſés de nos travaux ſi nous avons pu être utile.

Fin de la ſeconde Partie.

comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le premier jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent soixant-onze, & de notre Régne le cinquante-sixième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1576, fol. 473, conformement au Réglement de 1723. A Paris, ce 4 Mai 1771.

J. HERISSANT, Syndic.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage manuscrit, ayant pour titre : *de l'Homme & de la Femme*, &c, & j'en crois l'impression très-utile. A Paris, ce 24 Mars 1771.

GARDANE.





